WILBUR L. CROSS LIBRARY
UNIVERSITY OF CONNECTICUT

252.02
B655s

BOOK 252.02.B655S c.1
BOSSUET # SERMONS CHOISIS DE

3 9153 00066932 7

Edwin Dimock
New York 1941

2
5

SERMONS

CHOISIS

DE BOSSUET

BX
1756
.B7
S4
1922

SERMONS

CHOISIS

DE BOSSUET

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE D'APRÈS LES MEILLEURS TEXTES

ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR L'ABBÉ MAURY

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

252.02
B655s

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SERVANT DE PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION

DES SERMONS DE BOSSUET[1]

PAR L'ABBÉ MAURY

Cujus æmulari exoptat negligentiam,
Potius quam istorum obscuram diligentiam.
TERENT., prolog. And.

Toute l'Europe chrétienne attend avec impatience les sermons de Bossuet, annoncés au public depuis plusieurs années. On sait que ce grand homme, après avoir rempli en 1659, à l'âge de trente-deux ans, sa première station du carême à Paris, dans l'église des Minimes de la place Royale, et la seconde, l'année suivante, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, prêcha depuis en 1661, avec un succès extraordinaire, devant Louis XIV, l'avent au Louvre; en 1662, le carême au Louvre; en 1665, le carême à Saint-Thomas du Louvre, où il était suivi par toute la cour; en 1666, le carême à Saint-Germain en Laye, dans la chapelle du château; en 1668, le panégyrique de saint André, dans l'église des Carmélites de Paris, après la conversion de Turenne; en 1669, l'avent au Louvre, pour constater en présence de toute la cour ce même événement, si glorieux à l'orateur et à la religion; enfin en 1681, le jour de Pâques, un sermon devant le roi, indépendamment des deux carêmes de 1663 à l'abbaye du Val-de-Grâce,

1. Publiés vers la fin de l'année 1771.

et de 1668 dans la même église des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Je garantis la certitude de toutes ces dates.

Ce grand orateur, dont le génie était si fécond qu'il débitait rarement les mêmes sermons deux fois dans les églises de Paris, n'en répéta jamais aucun dans ses fréquentes stations en présence du roi. Il obtint un si brillant succès à la cour, qu'après avoir entendu son premier carême, Louis XIV fit écrire au père du jeune apôtre dont le génie opérait une révolution dans l'éloquence de la chaire, pour le féliciter de l'honneur que ce fils, déjà célèbre, ferait un jour à la France et à son siècle. Mais le bonheur d'admirer tant de chefs-d'œuvre avait été réservé aux seuls contemporains de Louis le Grand; et Bossuet, prédicateur, manquait presque entièrement à la religion comme à la littérature, puisqu'il ne nous restait de lui que deux discours de morale et ses oraisons funèbres, sans qu'on eût conservé la moindre trace de ses carêmes et de ses avents, auxquels il fut redevable de sa réputation et de sa fortune.

L'évêque de Meaux ne prononça et ne revit plus aucune de ses premières compositions, pendant les trente-cinq dernières années de sa vie. On ne l'entendit même plus prêcher à Paris que dans quelques occasions éclatantes et rares : il ne daigna jamais mettre ses sermons au net, et il avait coutume de dire qu'il ne les avait point écrits. Est-ce écrire, en effet, que de jeter rapidement ses idées sur des feuilles volantes qu'on remplit ensuite de ratures, de renvois, de corrections et d'interlignes? Or, c'est dans cet état informe que les sermons de Bossuet, dont son neveu évêque de Troyes, et M. le président de Chazot, ont été successivement dépositaires, sont enfin parvenus aux rédacteurs de la nouvelle édition.

A la mort de M. de Chazot, on trouva la plupart de ces feuilles confondues pêle-mêle sous un amas énorme de papiers de toute espèce, sans que personne s'y attendît, et vraisemblablement sans que le dernier héritier de la famille des Bossuet eût jamais soupçonné qu'il possédait un trésor si précieux, ou du moins sans qu'il eût ni le courage ni la curiosité de débrouiller ce chaos. Il

fallait sans doute beaucoup de travail et de patience pour faire sortir de ces décombres des discours entiers, pleins, suivis, et qui avaient besoin, pour ainsi dire, d'être créés une seconde fois. Les originaux autographes en sont déposés à la Bibliothèque royale; mais je ne présume point qu'on y ait recours pour s'assurer de leur authenticité. Il n'est aucun écrivain supérieur dont on ne reconnaisse le style dans une page : souvent une seule phrase suffit pour déceler Bossuet.

C'est une opinion assez généralement reçue, sur la parole de Voltaire dans son troisième volume du *Siècle de Louis XIV*, que Bossuet, effrayé de la réputation de Bourdaloue, n'osa pas, malgré toute sa renommée, lutter contre ce jésuite célèbre, et que, « ne passant plus alors pour le premier prédicateur de la nation, il aima mieux être le premier dans la controverse que le second dans la chaire. » Je ne prononce pas encore entre les titres de ces deux immortels orateurs, mais j'examine un fait, et je vois que précisément à la même époque où l'évêque de Meaux prêcha son dernier avent à la cour en 1669, le P. Bourdaloue vint exercer pour la première fois à Paris le ministère de la parole, qu'il y remplit avec le plus grand éclat pendant trente-cinq années consécutives.

Bossuet et Bourdaloue, entre lesquels Voltaire suppose une pareille concurrence oratoire, n'ont donc jamais couru ensemble la carrière des grandes stations dans les chaires de la capitale. L'orateur jésuite était plus jeune de cinq années que l'évêque de Meaux, né en 1627; et ils moururent tous les deux à un mois de distance l'un de l'autre, en 1704. Mais quoiqu'il n'ait existé aucune rivalité, durant les épreuves des avents et des carêmes, entre ces deux illustres prédicateurs, le grand siècle eut souvent l'occasion de comparer leurs succès. Bourdaloue, arrivé à Paris en 1669, parut pour la première fois à la cour, où il prêcha l'avent de l'année 1670. Or, Bossuet était déjà nommé à l'évêché de Condom en 1669, lorsqu'il remplit, comme je l'ai déjà observé, sa dernière station de l'avent, en présence de Louis XIV, qui prenait sous le bras Turenne converti, en allant à l'église, vers la fin de la même

année, pour y entendre ensemble Bossuet confirmer ou plutôt célébrer l'abiuration de son illustre néophyte, abjuration qui avait été le résultat de ses écrits et de ses conférences avec ce grand homme.

Bossuet avait par conséquent renoncé aux stations de la chaire, avant que Bourdaloue en eût encore prêché aucune à Paris. Voltaire ne devait donc pas attribuer aux inquiétudes de la vanité, et bien moins encore à la prétendue humiliation de ce prélat, qui, selon lui, « ne passait plus alors pour le premier prédicateur de la nation, » la retraite forcée d'un orateur élevé dès lors à l'épiscopat vers la fin de sa quarante-deuxième année, et auquel les convenances ne permettaient même plus désormais d'exercer dans la capitale ce ministère sacré, qu'il était obligé de réserver à ses diocésains; car on n'a jamais vu aucun évêque titulaire prêcher habituellement des avents et des carêmes hors de son église.

Mais outre une raison d'un si grand poids, qui venait d'enlever Bossuet aux chaires de Paris, avant que le plus éloquent des orateurs jésuites y obtînt sa juste célébrité, d'autres fonctions de la plus haute importance absorbaient dès lors ses loisirs et son génie. En effet, dès cette même année 1670, qui fit connaître pour la première fois Bourdaloue à la cour, son prétendu rival, Bossuet, avait été nommé précepteur du Dauphin, dont l'éducation, consacrée par le chef-d'œuvre de son instituteur, s'est liée depuis cette époque à l'instruction de tous les princes. Cette place importante, à laquelle il se consacra tout entier, était encore plus incompatible que l'épiscopat avec les stations ordinaires du ministère évangélique. Pourquoi donc Voltaire a-t-il l'injustice ou la légèreté de chercher dans l'amour-propre de Bossuet les motifs de son éloignement de la chaire, que des devoirs sacrés et publics l'avaient obligé d'abandonner, avant l'arrivée du prédicateur à jamais illustre qui se montra bientôt si digne de lui succéder dans cette carrière, où aucun grand talent n'avait précédé Bossuet en France, et, j'oserai le dire, où nul orateur n'a pu encore égaler son génie?

En discutant cette assertion hasardée par Voltaire, je me plais à rappeler en son honneur l'hommage mémorable qu'il avait rendu dans toute la maturité de son talent, et qu'il renouvela dans sa vieillesse, au génie oratoire de Bossuet, « le seul homme éloquent, dit-il, parmi tant d'écrivains élégants. »

Cependant, sans s'inquiéter jamais d'aucune concurrence ou d'aucune supériorité dans cette carrière, le grand Bossuet ne se refusait à aucune occasion de reparaître dans la tribune sacrée, depuis sa consécration épiscopale et son établissement à la cour, après s'être démis, dès 1671, de son évêché de Condom. Mais il rappelait alors à ses auditeurs qu'il s'était rendu en quelque sorte étranger à ce saint ministère, après l'avoir, pour ainsi dire, créé auparavant avec tant de gloire. Ainsi, quand il prêcha dans l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques, en 1675, pour la profession de madame de la Vallière, quoique sa dernière station à la cour ne fût encore éloignée que de six ans, il saisit l'à-propos pour dire : « Et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. » Le même souvenir et le même regret se présentèrent à son esprit six ans plus tard, lorsque, pour suppléer le prédicateur de la cour, qu'une maladie violente empêchait de finir son carême, Bossuet fut invité par Louis XIV à reparaître dans la chaire de Versailles, le jour de Pâques, en 1681. « Reprendre la parole, dit-il dans son exorde, après tant d'années d'un perpétuel silence, » etc.

Ce fut néanmoins au milieu de la vogue la plus éclatante de Bourdaloue, et en traitant quelquefois les mêmes sujets, comme, par exemple, l'éloge du grand Condé, que Bossuet, ne pouvant plus se charger des grandes stations, composa et prononça presque tous ses chefs-d'œuvre oratoires, l'oraison funèbre de madame Henriette, duchesse d'Orléans, en 1670 ; celle de la reine Marie-Thérèse en 1683 ; celle de la princesse Palatine en 1684 ; celle du chancelier le Tellier en 1685 ; celle du grand Condé en 1687 ; enfin en 1691, le 9 novembre, devant la plus illustre de nos assemblées du clergé, son magnifique sermon sur l'*Unité de l'Eglise*.

Le dernier éditeur de Bossuet, dom Deforis, bénédictin, a supprimé, on ne sait pourquoi, le texte si heureusement adapté au sujet, et développé avec la plus sublime éloquence dans l'exorde de ce dernier discours : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* Cette étrange omission, que je n'ose caractériser comme elle le mériterait, se fait remarquer page 4 dans le 7e vol. in-4° de l'édition de Bossuet par ce religieux, imprimée chez Boudet, à Paris, en 1778. Le texte de la vision de Balaam y est supprimé, et le discours commence par ces mots, qui en amènent le commentaire le plus oratoire : « Messeigneurs, c'est sans doute, » etc. Je suis surpris que, depuis plus de trente ans qu'a paru ce volume, personne n'ait encore reproché à dom Deforis une pareille licence, dans laquelle on ne saurait voir peut-être une simple distraction.

La suppression d'un texte si frappant, si bien lié à la circonstance et à l'exorde qu'il inspire, me surprend d'autant plus, que le même dom Deforis a porté la superstition d'éditeur comme on le lui a crûment reproché « au point de ramasser, » dans sa collection beaucoup trop volumineuse, « jusqu'au linge sale de Bossuet, » en publiant, sans aucun choix, des discours entièrement oubliés par l'auteur lui-même pendant la seconde moitié de sa vie, et totalement inconnus ensuite depuis sa mort. Cependant cet excédant même, qu'un goût plus sûr et plus officieux aurait mis à l'écart, peut éclairer encore les jeunes orateurs sur la marche, les progrès, le secret de l'art oratoire, en suivant pas à pas le développement d'un si grand talent.

Ces sermons ont été les véritables esquisses de Bossuet, ses premières études oratoires, et forment, pour ainsi dire, un cours domestique de ses essais et de son goût. On voit d'où est parti et par où a passé ce grand génie, pour atteindre à la perfection. De même qu'un arbre vigoureux jette ses premiers rameaux avec surabondance, et, conservant toujours un égal principe de vie, quand sa séve se règle sans s'appauvrir, ne se couvre plus ensuite de feuilles et de fleurs que pour donner de plus beaux fruits, il a fallu que le talent sublime de Bossuet, trop fécond pour avoir

d'abord toute sa mesure, c'est-à-dire toute sa force, toute sa véritable richesse et une beauté continue, fût ainsi exercé et épuré jusque vers sa quarantième année, pour parvenir à sa maturité et se montrer dans tout son éclat. Après ces premiers essais, Bossuet s'est toujours soutenu à la même hauteur, et n'a plus écrit que des chefs-d'œuvre. Les jeunes prédicateurs doivent donc étudier avec soin les premières productions de ce grand homme, comme les artistes vont suivre à Rome, par des comparaisons graduées, dans la série des dessins de Raphaël ou de Michel-Ange, la route de leur génie et le développement de leur goût.

Un autre genre d'intérêt attache à la lecture de ces sermons quand on connaît la vie de Bossuet. Ce fut uniquement à ses succès dans la chaire qu'il dut son élévation. Les deux reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche venaient l'entendre dans toutes les églises de Paris où il prêchait des stations, des vêtures religieuses, ou des panégyriques. Nous trouvons dans plusieurs de ses péroraisons les compliments toujours apostoliques et souvent éloquents qu'il adressait en même temps à ces deux princesses. Outre la grande vogue que leur présence attirait à l'orateur, elles ne cessaient de parler de lui avec la plus haute admiration à Louis XIV, qui, après l'avoir entendu à sa cour pendant cinq stations entières, le nomma évêque de Condom, et lui confia l'éducation de son fils unique. Bossuet, je le répète, oublia depuis cette époque tous les sermons qui lui avaient mérité sa fortune. Il n'en répéta jamais aucun à Meaux; et il composa depuis, en continuant de suivre la carrière de l'éloquence sacrée, plusieurs des discours qui lui ont assuré une immortelle gloire, et ont fait de Bossuet un écrivain absolument à part dans la religion comme dans la littérature.

Ces sermons doivent aussi être regardés comme une excellente *rhétorique* des prédicateurs. En effet, le jeune orateur qui saura se pénétrer du génie de Bossuet, sentir, penser, s'élever avec lui, n'aura pas besoin de pâlir longtemps sur les préceptes des rhéteurs pour se former à l'éloquence. Il n'y aurait pas plus de mérite que de difficulté à relever les incorrections et les négligences

de ce grand homme; ce serait dire d'un habile général qu'il sait gagner des batailles, mais qu'il ne connaît pas l'art de l'escrime. Le goût qui aperçoit tous les genres de mérite d'une belle composition oratoire est beaucoup plus rare et plus précieux que le misérable métier d'aller à la découverte des fautes de langage. Celui qui aurait étudié toutes les *rhétoriques*, je dirai plus, celui qui les aurait toutes compilées, serait beaucoup moins avancé dans la carrière de l'éloquence que le jeune orateur dont l'âme aurait profondément senti une seule page de ces discours. Ce que les autres ont dit, Bossuet l'a fait.

La lecture raisonnée des grands modèles est donc autant au-dessus de l'étude des règles, que le mérite de créer des beautés de génie est supérieur à l'art d'éviter les locutions de mauvais goût. « C'est par l'éloquence, dit un écrivain célèbre, que les hommes parviennent à se communiquer leurs passions. Faite pour parler au sentiment, comme la logique et la grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même, et les prodiges qu'elle opère souvent entre les mains d'un seul sur toute une nation sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des règles à un talent si rare. C'est à peu près comme si l'on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devait les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, ou était bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour réussir, les grands modèles sont le second ; et tout ce que ces écrivains illustres nous ont laissé de philosophique et de réfléchi sur le talent de l'orateur ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques qu'on a honorées du nom de rhétorique, ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire ce que la scolastique est à la vraie philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus fausse et la plus barbare. »

Or, si les orateurs doivent étudier les règles de l'art dans les ouvrages des hommes éloquents, où pourraient-ils trouver des modèles plus propres à inspirer le génie, que les discours de l'évêque de Meaux? Ce qui m'a le plus frappé dans ses sermons, c'est cette vigueur constante qui caractérise le style de Bossuet, et qui vaut bien, ce me semble, l'élégance continue, tant vantée dans nos écrits modernes. Dès son exorde, dès sa première phrase, vous voyez son génie en action; vous ne rencontrez ni formules triviales, ni commentaires des pensées d'autrui, ni lenteurs, ni stérilité, ni redondances; il ne marche pas, il court, il vole dans un sentier nouveau que lui ouvre son imagination; il se précipite vers son but, et vous emporte avec lui. Lorsqu'une soudaine véhémence entraîne ce grand homme, on se sent transporté dans une région inconnue : on ne sait plus où il prend ses expressions et ses pensées; son style, toujours original et toujours naturel, se passionne et s'enflamme; son enthousiasme répand de toutes parts la lumière et la terreur; et alors il n'est plus possible de le lire, il faut qu'on le déclame : voilà le triomphe de l'éloquence écrite!

On a besoin de revenir plusieurs fois sur ces morceaux sublimes, et de les décomposer, en quelque sorte, pour en sentir tout le prix. Il faut que le lecteur ému, troublé, hors de lui-même, laisse refroidir son imagination et retourne ensuite sur ses pas, s'il veut respirer, quand Bossuet lui a fait perdre haleine. Mais qu'il contracte par l'analyse une certaine familiarité avec les élans impétueux de l'orateur, et il maniera, pour ainsi dire, tous les ressorts qui ont produit de si grands mouvements. Ces effets extraordinaires dérivent toujours des traits véhéments et rapides qui partent du génie de Bossuet. Que voit-on lorsqu'on observe de près le mécanisme de son éloquence? Il expose, il établit d'abord son sujet; il s'empare de votre attention par la nouveauté ou par l'intérêt de son plan : c'est le moment de la raison. Il pose ensuite ses principes; il donne de l'autorité à ses preuves, vous êtes bientôt convaincu. Tout à coup son génie prend l'essor; et un grand tableau tiré, soit de l'Histoire sainte, soit de la peinture des

mœurs, soit des agitations de la conscience, accable votre admiration, et fait fermenter vos remords. Votre imagination, fécondée par la sienne, voit, devance, et croit en quelque sorte avoir créé tout ce qu'on lui présente. L'orateur écarte tout raisonnement abstrait, toute discussion réfléchie; il n'aspire alors qu'à vous émouvoir : bientôt il s'arrête à une maxime grande et neuve, et cette sentence, gravée fortement dans votre esprit, ne vous paraît à vous-même que le résultat de vos propres pensées; je dis les vôtres, parce que tout ce que l'orateur doit faire quand il vous a touché, c'est de vous interpréter ce qu'il vous suggère, de vous raconter ce qu'il vous inspire, et de faire passer dans votre âme tout l'enthousiasme dont il était transporté lui-même au moment de la composition.

C'est cet art, ce grand art de se confondre, de s'identifier avec l'assemblée à laquelle on parle, qui ramène tous les esprits à cette unité de pensées, dont le premier effet est de les forcer de réagir les uns sur les autres, et qui, semblable à un vent impétueux, pousse tous ces flots d'auditeurs de l'espérance à la crainte, de l'abattement à la joie, de la commisération à la terreur. J'ai éprouvé toutes ces agitations en lisant Bossuet. Jamais ce grand homme ne cherche le sublime : il le trouve dans je ne sais quel admirable abandon qui le caractérise; et l'on croit, quand on l'entend, converser avec soi-même sur un sujet qu'on a profondément médité. Son expression, presque toujours métaphorique, bien que souvent elle soit simple jusqu'à la familiarité, réveille fortement l'attention : c'est un levier dont se sert l'orateur pour ébranler et pour abattre tout ce qui lui résiste. Quelquefois son éloquence paraît épuisée; vous vous délassez pendant quelques instants, vous admirez en liberté une idée sublime, et vous savez gré à Bossuet de ne vous avoir point distrait en appelant ailleurs vos regards. S'aperçoit-il que vous vous séparez de lui, tandis qu'il semble s'arrêter à des détails communs? tout à coup son imagination s'allume, et de nouvelles beautés donnent de vives secousses à votre âme. C'est alors qu'après avoir développé un grand tableau des misères de l'homme, il s'élève au-dessus de lui-même, en s'écriant avec un air de

triomphe : « Oh ! que nous ne sommes rien ! » C'est alors que, pour peindre les erreurs de l'ambition, il nous présente cette image si effrayante et si vraie : « Nous arrivons enfin au tombeau, traînant sans cesse après nous la longue chaîne de nos espérances trompées. » C'est alors qu'en instruisant les rois, il leur adresse avec une imposante simplicité ces frappantes paroles, pour les exhorter à punir le crime : « Étendez vos longs bras qui vont chercher les méchants, et qui peuvent les atteindre jusqu'aux extrémités de votre empire. » C'est alors que, conduisant l'homme à l'école du tombeau, il dit, avec l'accent de la consternation : « O mort ! je te rends grâce des lumières que tu nous donnes ! » C'est alors que, soulevant le poids des grâces rejetées : « D'où pensez-vous[1], continue-t-il, que Jésus-Christ fera partir les flammes pour dévorer les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de sa juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. » C'est alors qu'en parlant de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, il enrichit d'une majestueuse comparaison ce tableau si difficile à ennoblir : « J'ai appris de Tertullien que, lorsque ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, de peur qu'ils ne s'élevassent au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes. Mais le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire. Au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu : il me semble en effet qu'il l'a oublié, etc.[2] » C'est

1. Vers la fin du second point de son troisième sermon pour le premier dimanche de l'avent.

2. Cette allusion est admirable pour ennoblir les détails de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Après avoir ainsi exalté la gloire du fils de Dieu, Bossuet ne craint plus qu'elle puisse être ternie en représentant ce nouveau triomphateur monté sur une ânesse, au moment où il vient prendre possession du trône de David. Sans cette préparation oratoire, il eût été impossible de traduire avec bienséance en chaire, à cause de la superbe délicatesse de notre langue, ces paroles de l'Évangile : *Sedens super asinum.* Matth. XXI, 5.

alors enfin que le sublime début du premier livre des Machabées, souvent exalté sans qu'on lui ait jamais fait honneur d'en avoir le premier senti les beautés, fournit à son éloquence [1] un autre contraste encore plus magnifique entre Alexandre et Jésus-Christ, et tel que Démosthène et Cicéron n'ont rien de si beau dans ce genre. « Écoutez, dit-il, comme parle l'Histoire sainte de ce grand roi de Macédoine, dont le nom même semble respirer les victoires et les triomphes. « En ce temps, Alexandre, fils de Philippe, défit « des armées presque invincibles, prit des forteresses imprena- « bles, triompha des rois, subjugua les peuples, et toute la terre « se tut devant sa face, saisie d'étonnement et de frayeur. » Que ce commencement est superbe, auguste ! mais voyez la conclusion : « Et après cela, poursuit l'historien sacré, il tomba malade, se « sentit défaillir ; il vit sa mort assurée, partagea ses États que « la mort lui allait ravir, et ayant régné douze ans, il mourut. » C'est à quoi aboutit toute cette gloire : là se termine l'histoire du grand Alexandre. L'histoire de Jésus-Christ ne commence pas à la vérité d'une manière si pompeuse, mais elle ne finit pas non plus par cette nécessaire décadence. Il est vrai qu'il y a des chutes. Il est comme tombé du sein de son Père dans celui d'une femme mortelle, de là dans une étable, et de là encore, par divers degrés d'abjection, jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. J'avoue qu'on ne pouvait tomber plus bas : aussi n'est-ce pas là le terme où il aboutit, mais celui d'où il commence à se relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession de sa gloire ; et afin que cette gloire qu'il y possède soit déclarée à tout l'univers, il en viendra un jour, avec une grande puissance, juger les vivants et les morts. »

Je remarquerai, à l'occasion de ce dernier trait emprunté de l'Écriture, que les Pères aussi ne furent jamais si éloquents qu'ils le paraissent sous la plume de Bossuet. Il devient aussi grand qu'eux lorsqu'il s'appuie de leur autorité ou de leurs principes. Ce

1. Voyez le second exorde de son second sermon pour le premier dimanche de l'avent.

grand orateur les avait médités longtemps, surtout Tertullien, saint Chrysostome et saint Augustin; et ses sermons doivent apprendre aux orateurs chrétiens l'usage admirable qu'ils peuvent faire des Pères de l'Église. Au lieu de copier servilement des passages qui ne sont plus que des lieux communs, depuis que tout le monde s'en est servi, il s'approprie tout ce qu'il adopte; il n'est pas moins original lorsqu'il cite, et même quand il traduit, que lorsqu'il invente. Aussi, pour peu qu'on soit sensible aux beautés de l'éloquence, il est impossible de le lire de suite : de temps en temps, une idée brusque et soudaine fait tomber le livre des mains, et force de suspendre la lecture pour se livrer au sentiment du trait dont on est frappé; et s'il est vrai que Bossuet lisait autrefois Homère pour s'enflammer en contemplant les peintures ravissantes de l'Iliade, on pourra lire ses sermons avec la même confiance et le même fruit, lorsqu'après un long travail on aura besoin de ranimer son imagination épuisée.

Nul orateur, en effet, n'est plus propre que l'évêque de Meaux à inspirer de vastes pensées, à étendre la sphère de l'éloquence évangélique, et même à marquer fréquemment le terme de la perfection que l'esprit humain peut atteindre en ce genre. On pense communément que Massillon et Bourdaloue ont posé les limites de l'art si difficile de la chaire, et que, s'étant emparés des grands mouvements et des plus riches de l'art oratoire, ils n'ont plus laissé à leurs successeurs que la gloire assez médiocre de glaner à leur suite, ou de saisir dans les passions des hommes quelques nouvelles nuances. J'avais toujours soupçonné que cette erreur ne se serait point accréditée, si l'on avait pu lire les sermons de Bossuet, et je ne m'étais pas trompé. Admirons les productions du génie, mais n'ayons pas la témérité de lui assigner des bornes. Combien trouvera-t-on dans Bossuet de grandes beautés dont on n'avait jusqu'à présent aucune idée, et qu'on aurait cherchées vainement dans Massillon et dans Bourdaloue ! Et combien d'autres beautés nouvelles et extraordinaires pourrait encore découvrir un grand orateur, même après Massillon, Bourdaloue et Bossuet !

Cet éloquent Massillon, doué par la nature d'un si beau talent, que l'étude de l'antiquité avait embelli d'un excellent goût, écrit plus souvent avec son esprit qu'avec son imagination : il est beaucoup plus paré dans son style, et il a cependant moins d'éclat que Bossuet. Son élocution enchanteresse ne saurait cacher à une critique clairvoyante son penchant à imiter et même à outrer les amplifications brillantes, mais quelquefois un peu lâches, de son modèle Cicéron, qui voulut peut-être les excuser, quand il en fit une règle de l'art oratoire, en prétendant, que pour mieux inculquer ce qu'on dit, il faut le répéter souvent, *sæpe testandum est* (*Orat.* § 227). L'évêque de Clermont écrit avec tant d'intérêt et de charme, qu'on peut avouer, sans inquiétude pour sa gloire, qu'abusant quelquefois de la fécondité de son style, il commente et paraphrase trop ses idées. Son *Petit Carême*, si justement admiré, et qui me paraît cependant fort inférieur à son *Grand Carême*, à son *Avent*, surtout à ses *Conférences ecclésiastiques*, en fournit la preuve, je ne dis pas à chaque page, mais du moins dans chaque discours. Prenez-le à l'ouverture du livre : vous verrez qu'on ne trouve souvent, dans chaque alinéa, qu'une seule pensée, rendue avec autant d'élégance que de variété. Sans cette élocution ravissante où le vide des idées s'allie avec la précision du style, où l'abondance même ne se montre jamais verbeuse, élocution qui a toujours de nouveaux charmes pour les lecteurs sensibles, on ne lirait Massillon qu'une fois, et l'on se contenterait ensuite de ses analyses; mais ses sermons sont si supérieurement écrits, si touchants, si affectueux, qu'on les trouve trop courts : c'est un ami qui vous embrasse en vous reprochant vos fautes; et, malgré cette stérilité d'idées, dont l'esprit murmure quelquefois, le cœur est tellement intéressé, et le goût si pleinement satisfait, en lisant ces discours enchanteurs, qu'ils vivront sans doute aussi longtemps que la langue française.

Je ne doute point que l'évêque de Clermont ne se fût lui-même aperçu de ces répétitions d'idées qui font quelquefois languir sa verve, s'il eût publié ses sermons avant sa mort. Il est des corrections de style surtout, et des phrases de remplissage, qu'on ne

découvre jamais qu'à la lecture des *épreuves* imprimées; instructive manifestation d'une composition littéraire, seule révision où le goût exerce toute la rigueur de la critique. Massillon aurait remarqué sans doute le vide que l'impression eût rendu plus sensible dans les amplifications où sa prodigieuse facilité s'était exercée, selon une locution de collége, à « faire son thème en deux façons : » ce travail se serait borné à effacer tout ce qui se trouvait répété, sans que son talent eût besoin d'enrichir ses discours d'aucune addition. Ses éditeurs n'osèrent jamais se permettre le moindre retranchement dans ses manuscrits. Nous avons la certitude de les lire absolument conformes aux dernières copies qu'il en fit lui-même pour les livrer à l'impression. Il n'en est pas ainsi des sermons de Bourdaloue, que son éditeur, le père Bretonneau, a rendus publics avec tous les changements qu'il a jugés convenables, et auxquels on a même prétendu qu'il avait mêlé quelques-uns de ses propres discours, sans que cette accusation ait jamais été éclaircie.

Le grand dialecticien Bourdaloue, toujours conséquent, toujours nerveux, préférant aux mouvements passagers de l'onction des preuves frappantes que le temps grave toujours plus profondément dans les esprits, mais touchant et pathétique lorsque la matière le comporte, appelant l'ensemble entier de la religion au développement de chacun de ses sujets, raisonneur éloquent, moraliste profond, et instruisant son auditoire avec l'attention de s'oublier, de se cacher toujours lui-même, Bourdaloue fera éternellement le désespoir des prédicateurs. La première partie de sa fameuse passion, *Dei virtutem*, etc., dont Bossuet pourtant avait développé la conception sublime dans son premier sermon pour l'exaltation de la croix, tome VII, in-4°, page 46, et dans laquelle Bourdaloue prouve admirablement que la mort du Fils de Dieu a été le triomphe de sa puissance, me paraît un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. Rien ne tient à côté de cette brillante partie, pas même la seconde, qui serait belle partout ailleurs. Bourdaloue est encore plus satisfaisant à la troisième lecture qu'à la première : plus on le lit, plus on l'admire.

Je lui rends grâce de ce qu'il n'a pas connu ce misérable jeu de la phrase qui dégraderait le génie si le génie pouvait s'y abaisser, et de n'avoir jamais écrit que pour le besoin de sa pensée.

Je ne doute point que Bossuet ne fût né avec beaucoup plus de génie que Bourdaloue. Cependant les sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques; et je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses immenses travaux. Si l'on compare pièce à pièce, Bourdaloue pourra quelquefois avoir l'avantage; mais si l'on opposait trait à trait, il ne soutiendrait point ce parallèle. Bossuet est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire, plus accablant[1]. Il montre et fait admirer une manière grande et ferme, une familiarité noble[2], des élans sublimes,

1. Voulez-vous un exemple de la vigueur avec laquelle Bossuet presse son auditoire; prenez-le dans le premier sermon du recueil qu'on a publié, et jetez les yeux sur ce tableau de la misère des pauvres malades.... « Je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point d'autre. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds imposent un tribut à leurs mains; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, encore y a-t-il quelque recours; la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas même ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés; leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix? »

2. Voici un tableau qu'on est agréablement surpris de trouver à la fin de son panégyrique de saint François de Sales. On ne peut désirer plus de sensibilité et plus d'intérêt dans une peinture morale. « Je vous parlais tout à l'heure des changements que fait dans les cœurs l'amour des enfants, et dont le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. « Voyez ce père, dit saint « Augustin, quand il vient du palais, où il a prononcé des arrêts, où il a fait « retentir tout le barreau du bruit de son éloquence; retourné dans son domes- « tique, parmi ses enfants, il nous paraît un autre homme. Ce ton grave de « voix s'est adouci, et s'est changé en bégaiement; ce visage naguère si grave « a pris tout à coup un air enfantin. Une troupe d'enfants l'environne; et ils « ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien refuser, que ce « qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, ne vous « étonnez pas si la charité donnant des sentiments maternels, particulièrement « aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance; elle

des tableaux fiers et imposants, des transitions brusques et cependant toujours naturelles[1], un grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, une majesté d'idées et une vigueur d'expressions qui lui sont propres. Ses discours offrent un genre d'éloquence absolument à part, où rien ne paraît sauvage, quoique tout y soit original. Son imagination s'allie si naturellement aux couleurs de la plus haute poésie, et s'élève même avec tant de facilité au ton le plus épique d'Homère, qu'on n'est étonné que par réflexion d'un langage si nouveau dans la bouche d'un orateur chrétien, et néanmoins si heureusement adapté à la chaire évangélique. N'est-ce pas son propre génie qu'il célèbre? N'est-ce pas lui-même qu'il peint à son insu vers la fin du premier point de son panégyrique de saint Paul, lorsqu'après avoir présenté et approfondi le prodigieux contraste de la manière d'écrire et du *style rude* de cet apôtre, avec les succès prodigieux et la « simplicité toute-puissante de ce barbare dans Athènes et dans Rome, » il achève de développer toute sa pensée par une comparaison lumineuse et sublime? « Une puissance surnaturelle, dit-il, se mêle à l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient une vertu plus qu'humaine qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la

« accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. La charité, dit saint « Augustin, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres; elle a soin d'édifier « ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, et elle s'é- « lève vers les autres; douce pour certains, sévère à quelques-uns, ennemie « de personne, elle se montre la mère de tous; elle couvre de ses plumes « molles ses tendres poussins; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se « plaignent, et les superbes qui refusent de se rendre sous ses ailes caresses antes deviennent la proie des oiseaux voraces. Ipsa caritas alios parturit, « cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere; ad « alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda, aliis severa; nulli inimica, « omnibus mater;... languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes « pullos contracta voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, præda « fiunt alitibus. » (Saint Augustin, *De catechisandis rudibus*, cap. XV, tome VI, page 279. Ibid., cap. X, page 274.)

1. Boileau disait, en parlant des *Caractères* de la Bruyère, que cet ouvrage était digne de la réputation dont il jouissait; mais que l'auteur avait étudié la partie la plus difficile de l'art d'écrire, les transitions.

plaine, cette force impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine : ainsi cette vertu qui est contenue dans les épîtres de saint Paul conserve, dans la simplicité même de son style, toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend. » Je ne connais rien de plus juste, de plus riche et de plus pompeux en fait de similitudes dans les orateurs anciens et modernes [1].

On reconnaît éminemment, dans les écrits de Bossuet, le ton et l'accent d'un prophète : c'est l'Isaïe de la loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme ; et lorsqu'il l'a effrayé par ses menaces, il le livre aux remords pour achever sa conversion. « M. Bossuet se bat à outrance avec son auditoire, disait madame de Sévigné : tous ses sermons sont des combats à mort. »

Ce qui donne le plus de plénitude et de substance aux sermons de Bossuet, c'est l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture sainte. Voilà l'inépuisable mine dans laquelle il trouve ses preuves, ses comparaisons, ses exemples, ses transitions et ses images. On le voit sans cesse éclaircir l'Ancien Testament par le Nouveau, saisir l'économie de la religion, et en combiner les parties pour en faire

1. Voici le morceau par lequel Bossuet prépare cette comparaison. « Le discours de saint Paul, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas encore assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas : le langage de l'apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite divinement, rendent sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine ; il prêchera Jésus-Christ dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse du monde se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. » On n'imagine rien et il n'y a rien au delà d'une pareille éloquence.

un tout harmonieux et sublime. Au lieu de citer les livres saints en fastidieux érudit, il s'en sert en orateur plein de nerf et de verve. Il ne rapporte pas sèchement des passages, mais il présente des traits qui forment des tableaux; et il fond si bien les pensées de l'Écriture avec les siennes, qu'on croirait qu'il les crée, ou du moins qu'elles ont été conçues exprès pour l'usage qu'il en fait. Veut-il nous montrer un roi désabusé des grandeurs du monde, il répète les longs gémissements de David. Veut-il exciter la pitié et attendrir ses auditeurs, pour mieux les émouvoir, il fait pleurer avec lui le pathétique Jérémie, et les accents de Jérémie semblent acquérir, en passant par son organe, une nouvelle énergie pour peindre les calamités de Sion.

Mais alors, peu satisfait d'exciter une première émotion, il en poursuit le progrès avec une onction toujours croissante : il pénètre profondément tous les cœurs de l'intérêt qu'il a fait naître; il les presse de tous les mouvements et les environne de tous les tableaux qui peuvent en prolonger le sentiment : bien différent, par une méthode si oratoire et si apostolique, du prédicateur dont parle Érasme dans son *Orateur chrétien*, lequel, par une autre théorie plus favorable à son amour-propre qu'avantageuse pour le triomphe de la morale, ne manquait jamais de descendre brusquement de chaire, dès qu'il voyait couler quelques larmes dans son auditoire.

L'Écriture est la source la plus abondante de ces développements pathétiques; c'est là surtout que le génie de Bossuet sait les découvrir. Tout en effet, dans un sermon, doit être tiré de la Bible, ou du moins avoir la couleur des livres saints : c'est le vœu de la religion, c'est même le précepte du bon goût. L'orateur sacré qui veut exceller dans son art ne saurait donc s'accoutumer de trop bonne heure à méditer tous les jours les oracles sacrés, la plume à la main : s'il attend le moment de la composition pour ramasser des passages déjà connus, il ne sera ni lumineux ni original, et cet étalage d'une érudition indigeste ne frappera et ne trompera jamais personne. On distingue sans peine le véritable savant qui a fait des études approfondies, de tous ces érudits de

dictionnaires ou d'abrégés, qui empruntent toujours et ne tirent rien de leur propre fonds. Ces stériles compilateurs ont beau se surcharger de citations et de commentaires, ils plient sous le poids d'un trésor qui ne leur appartient pas : ils n'en sont que plus pauvres. On les voit, pour ainsi dire, copier au besoin des livres ouverts devant eux ; et ils ne forment que des centons sans unité, sans intérêt, plus propres à étouffer la pensée qu'à l'embellir et à prolonger le mouvement oratoire. Au contraire, l'écrivain solidement instruit incorpore ce qu'il crée avec ce qu'il sait; et ses connaissances se fondent d'autant plus aisément avec ses idées, qu'elles ont contracté une certaine alliance, par le long séjour qu'elles ont fait ensemble dans son esprit. On est bien certain que Bossuet n'avait point l'Écriture sainte sous les yeux lorsqu'il composait ses sermons, et qu'il l'avait étudiée pendant longtemps, avant de prendre la plume. Je ne lui connais qu'un seul rival dans cette partie des talents du prédicateur : c'est l'immortel Fénelon, dans son discours pour le sacre de l'électeur de Cologne, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne.

Les sermons de Bossuet sont remplis de l'Écriture et des Pères. On ne lui contestera point l'honneur de partager avec Bourdaloue la prééminence sur tous les orateurs chrétiens, dans l'art d'employer la tradition; et les beautés qu'il en tire pour enrichir ses discours attestent assez combien une pareille étude féconde le génie. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet, comme un exemple bien frappant de l'éloquence des Pères de l'Église, la belle harangue que saint Jean Chrysostome met dans la bouche de l'évêque Flavien, au moment où ce vertueux prélat vient demander grâce à l'empereur Théodose en faveur des habitants d'Antioche. Ce discours ne saurait trop être connu. C'est uniquement pour prévenir les regrets du lecteur, que je vais reproduire en entier sous ses yeux cette espèce d'épisode oratoire, dont je ne puis lui rappeler les principales beautés sans le rapporter dans toute son étendue, quoique cet éloquent plaidoyer puisse paraître un peu long dans son ensemble, et même en quelque sorte étranger aux sermons de Bossuet.

à Prince, notre ville infortunée a souvent été comblée de vos bienfaits; et vos libéralités, qui faisaient autrefois sa gloire, sont aujourd'hui pour elle un nouveau sujet de honte et de douleur. Détruisez Antioche jusqu'aux fondements, réduisez-la en cendres, faites périr jusqu'à nos enfants par le tranchant de l'épée; nous méritons de plus sévères châtiments, et toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera qu'il est encore au-dessous de notre ingratitude. Déjà nous ne saurions plus rien ajouter à notre malheur. Accablés de votre disgrâce, nous sommes un objet d'horreur pour tout le reste de votre empire. Nous avons offensé dans votre personne l'univers entier; il s'élève aujourd'hui contre nous, prince, plus fortement que vous-même : il ne reste donc plus qu'un seul remède à nos maux. Imitez la bonté de Dieu; outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence, mais vous devrez à nos attentats l'éclat d'une gloire nouvelle; nous vous aurons préparé par notre crime une couronne plus brillante que celle dont Gratien a orné votre front : vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues : ah! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses! Ce ne seront point des statues muettes et fragiles, exposées dans les places publiques aux caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et immortelles comme la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs, et vous aurez autant de monuments honorables qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire, n'attirent point aux princes une gloire aussi pure et aussi durable que la bonté et la clémence. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les suggestions de ses courtisans qui l'excitaient à la vengeance. Vous savez que ce prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : « Rassurez-vous, je ne suis point blessé. » On a oublié une grande partie des victoires de cet empereur, mais cette parole a survécu à ses trophées; elle sera entendue des siècles à venir, et elle lui méritera les éloges et les bénédictions de

tous les âges. Mais qu'est-il besoin de vous proposer des exemples étrangers? Il ne faut vous rappeler que vos propres actions. Souvenez-vous donc de ce soupir généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant, par un édit, aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : « Que n'ai-je aussi le pou-« voir de ressusciter les morts! » O grand prince! vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle. Antioche n'est plus qu'un tombeau, ses habitants ne sont plus que des cadavres, ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité; vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Si vous faites grâce à mon troupeau, les infidèles s'écrieront : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! des hommes il « sait faire des anges; il les élève au-dessus de la nature. » Ne craignez pas que l'impunité corrompe vos autres villes : hélas! notre sort ne peut qu'épouvanter. Tremblant sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus effrayant. Détruisez donc Antioche, mais détruisez-la comme autrefois le Tout-Puissant détruisit Ninive : effacez notre crime par le pardon; anéantissez la mémoire de notre attentat en faisant naître dans tous les cœurs la reconnaissance et l'amour. Il est aisé d'incendier des maisons, de renverser des murailles; mais changer tout à coup des citoyens parjures en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer! elle vous gagnera la tendresse de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Éternel! il vous tiendra compte, non-seulement de votre bonté, mais encore de toutes les actions de miséricorde que votre exemple engendrera dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un faible vieillard, après avoir résisté à vos plus braves officiers : ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Évangile, et vous dire de sa part : « Si vous ne remettez les offenses com-« mises contre vous, votre Père céleste ne vous remettra pas les

« vôtres. » Représentez-vous ce jour terrible, où les princes et les sujets comparaîtront au tribunal de la suprême justice, et croyez que vos fautes seront alors effacées par le généreux pardon que vous nous aurez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie, j'irai bénir avec mon peuple la bonté divine, et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards de colère, je le jure devant vous, mon peuple ne sera plus mon peuple, je ne le reverrai plus; j'irai dans une retraite éloignée cacher ma honte et mon affliction; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir le malheur d'une ville qui aura rendu implacable pour elle seule le plus humain et le plus doux de tous les princes[1]. »

Le courroux de Théodose ne résista pas à l'éloquence de Flavien. Ce seul morceau suffirait pour placer parmi les grands orateurs saint Jean Chrysostome, qui nous l'a transmis, et qui l'avait sans doute composé. Un tel monument prouve aussi que l'étude de la tradition n'est point un travail perdu pour les orateurs chrétiens. L'évêque de Meaux tire souvent des écrits des Pères plusieurs traits non moins véhéments pour frapper son auditoire, et des raisonnements pressants, qui donnent à ses discours autant de solidité que d'éclat. Trop éclairé lui-même pour supposer ses auditeurs assez instruits, soit des vérités de la foi, soit des devoirs de la morale, il enseigne toujours avec la facilité et la profondeur d'un grand maître. Cependant ce sublime orateur n'attiédit point sa verve en s'enfonçant dans les arides discussions de la controverse. Malgré son penchant pour la dialectique, il sort de l'école, et toujours théologien sans affecter de le paraître, il met plus de religion pratique dans ses sermons que de théologie. Son génie s'enrichit, s'élève, se féconde dans les livres saints; et je ne doute pas que ses discours ne fassent rougir les orateurs chrétiens qui ont abandonné l'enseignement de la religion, pour disserter en chaire sur la morale, sur la politique, ou sur l'histoire profane.

1. Traduction littérale de saint Jean Chrysostome, homél. II, chap. 3.

Je leur adresserai, en leur montrant les chefs-d'œuvre de Bossuet, ce vers si sublime de Perse :

Virtutem videant, intabescantque relicta.

Ils n'instruisent point, ils ne touchent point, et cependant ils ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour prêcher si mal. S'ils ne cherchent que la réputation, je leur prédis qu'ils obtiendraient une gloire plus brillante et surtout plus durable par des sermons que par des discours. La manie du bel esprit, ridicule même dans les productions purement littéraires, devient absurde lorsqu'on veut instruire et émouvoir; elle étouffe le sentiment, dessèche la composition, et est absolument incompatible avec la véritable éloquence. Non, jamais les ministres des autels ne prêcheront plus utilement pour leur propre renommée, qu'en prêchant efficacement pour le salut de leur auditoire. Des larmes! des larmes! voilà les seuls applaudissements dignes des orateurs chrétiens.

Si l'on excepte quelques traits déjà connus, dont l'évêque de Meaux a voulu enrichir ses oraisons funèbres ou ses ouvrages ascétiques, on ne trouvera rien dans ses sermons qui ressemble à ce que l'on a écrit pour la chaire. Ces esquisses même portent l'empreinte du génie, et j'invite les jeunes orateurs à les remplir, pour se former le goût. On observera en lisant Bossuet, et surtout si l'on entreprend de finir quelques-uns des sermons dont il s'est contenté de tracer le plan, combien l'érudition est utile à l'éloquence. Tout ce que les hommes ont pensé est du ressort de l'orateur; et rien de ce qui intéresse l'histoire, les lois, les mœurs, les sciences et les beaux-arts, ne lui est étranger. Bossuet fait servir avec autant de mesure que de goût, au profit de son éloquence, à la progression et à la force de ses preuves, l'étude profonde qu'il avait faite de la théologie scolastique, et même cet enchaînement d'une dialectique serrée et pressante, que des esprits vulgaires croient opposée au genre oratoire, mais que le talent et le goût y savent merveilleusement adapter, et sans laquelle on ne serait en chaire qu'un verbeux déclamateur.

Bossuet a traité un grand nombre de sujets neufs et admirables,

et qui paraîtraient même encore nouveaux aujourd'hui, puisque, par je ne sais quelle fatalité, les prédicateurs semblent les avoir bannis de la chaire. Cependant il faut avouer qu'il n'est pas toujours également heureux dans ses choix; et rien ne prouve mieux que la différence de ses sermons combien l'éloquence dépend de la matière que l'on traite. D'ailleurs, toujours fidèle à son plan d'instruction, il prêchait souvent plusieurs fois sur le même sujet : or, ses discours étaient tellement pleins, qu'après avoir épuisé lui-même et les vérités fondamentales de religion, et les ressources de l'art oratoire, il ne pouvait plus se soutenir à la hauteur de ses premières idées. Chacun de ses sermons renferme des beautés dignes de lui : il n'en est presque aucun où l'on ne puisse le reconnaître. Mais on est étonné de la distance qu'il y a quelquefois de l'un à l'autre. Bossuet ne pouvait pas toujours être le Bossuet du « grand Condé, de la duchesse d'Orléans, ou de la reine d'Angleterre[1]. » L'aigle s'élève au plus haut des airs, il tombe. L'insecte

1. On reconnaît quelques traits de ressemblance avec Bossuet, dans cet admirable portrait que Cicéron nous a tracé de l'orateur Galba, si prodigieusement inférieur à l'évêque de Meaux, qu'il faut toujours mettre, en éloquence, hors de toute comparaison. « Quem fortasse vis non ingenii solum, sed etiam animi, et naturalis quidam dolor dicentem incendebat, efficiebatque ut et incitata, et gravis, et vehemens esset oratio : deinde cum otiosus stylum prehenderat motusque omnis animi tanquam ventus hominem defecerat, flaccescebat oratio; quod iis, qui limatius dicendi consectantur genus, accidere non solet; propterea quod prudentia nunquam deficit oratorem, qua ille utens eodem modo possit et dicere et scribere. Ardor animi non semper adest, isque cum consedit, omnis illa vis et quasi flamma oratoris extinguitur. (Brutus, *de claris Oratoribus*, 24.)

« Lorsque Galba parlait en public, son éloquence était peut-être enflammée, non-seulement par un certain feu d'imagination, et surtout par les élans de son âme, mais encore par je ne sais quel pathétique naturel, dont les mouvements donnaient à ses plaidoyers de la rapidité, du poids et de la véhémence. Mais dès qu'il prenait ensuite la plume pour écrire à loisir ce qu'il avait improvisé, toute cette agitation dont il avait été ému venant à se calmer, son discours sans ressort et sans ardeur se ralentissait tout à coup comme un vent qui tombe, et dont le souffle est bientôt insensible. Cette inégalité ne se fait pas remarquer ordinairement dans les écrivains qui ont une manière plus soignée. La sagesse de l'esprit et le goût, en n'abandonnant jamais un pareil orateur, le mettent toujours en état de parler et d'écrire avec la même correction. La chaleur de l'âme, au contraire, ne peut pas se soutenir habituellement au même degré; et quand elle est épuisée, toute cette verve, et pour ainsi dire cette flamme, s'éteignent aussitôt dans l'esprit de l'orateur. »

qui rampe ne saurait tomber. Il ne faut donc pas être surpris des inégalités qu'on voit non-seulement entre ces discours comparés, mais encore dans le même discours. Tout grand orateur est nécessairement inégal : quand même son génie n'aurait pas besoin de ces intervalles de repos pour prendre haleine, les règles de l'art oratoire, qui ne permettent pas de chercher à produire sans cesse un grand effet, l'obligeraient de ralentir de temps en temps son essor; car celui qui veut être toujours sublime ne l'est jamais.

Il est vrai que les chutes de Bossuet[1] sont presque aussi étonnantes que ses plus grandes beautés. Après ces élans sublimes, où l'on trouve la majesté des idées, la progression des mouvements, la magnificence des images, le choix des expressions, l'harmonie du style, chaque période finie avec soin, liée avec la phrase qui la précède et fondue avec celle qui la suit, on est frappé de la plus vive admiration, et l'on se dit à soi-même que nul écrivain n'égale, comme écrivain et comme orateur, l'*aigle brillant de Meaux*. Mais Bossuet est assez grand pour qu'il soit permis à tous ses lecteurs d'avouer ses fautes. Il faut donc convenir qu'il devient, de loin en loin, un peu dissertateur, et qu'il porte quelquefois la familiarité du style jusqu'à la négligence : c'est que tous les extrêmes se touchent, et qu'entre un trait burlesque et un trait sublime il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme d'un grand talent monte si haut, qu'on le perd de vue; s'il s'arrête un seul instant, il s'abat, et plus son vol était hardi, plus sa chute est profonde; au lieu que l'écrivain médiocre est séparé de ces abîmes par l'immensité des espaces intermédiaires qui, en l'éloignant de la région du génie, le préservent nécessairement de ses écarts; et de même qu'il s'élève sans devenir grand, il déchoit sans se trouver fort au-dessous des lieux communs qui forment son élément

1. Je n'en citerai aucun exemple, par respect pour ce grand homme. Ma plume se refuse à relever des fautes de goût qu'il aurait très-certainement corrigées, s'il eût publié lui-même ses sermons; mais il me semble que les éditeurs devaient se charger de ce soin, et qu'on ne les accuserait point d'avoir altéré les originaux de Bossuet, s'ils s'étaient bornés à corriger toutes ces négligences de style, sans rien ajouter aux manuscrits de l'évêque de Meaux.

ordinaire. Aussi peut-on observer qu'il est beaucoup plus aisé de parodier un chef-d'œuvre plein de génie, et surtout les plus beaux endroits de ce chef-d'œuvre, qu'un ouvrage médiocre. C'est le concours d'une multitude de circonstances qui forme le sublime : changez-en une seule, substituez même dans une phrase un mot à une autre expression synonyme en apparence, mais sans noblesse et sans harmonie, l'enflure, l'exagération, le ridicule, vont frapper tous les esprits, et vous rirez du même trait oratoire qui enlevait votre admiration, ou qui vous arrachait des larmes.

On ne se contentera peut-être point de reprocher à Bossuet quelques intervalles d'assoupissement qui rappellent le *sommeil* d'Homère. J'ai connu des gens de lettres qui, n'ayant jamais lu la vingtième partie des productions de ce grand homme, établissaient dans leur *étroit cerveau*, comme un dogme fondamental en matière de goût, que c'est un écrivain sans style. Si par style on entend la froide monotonie des antithèses, les énigmes qu'on appelle réticences, le ton du madrigal, les petites phrases épigrammatiques, la prétention de montrer partout de l'esprit, le néologisme à la mode, les grands mots alambiqués, et cette frénésie épileptique qu'on ose appeler chaleur oratoire, il faut avouer que Bossuet n'a point de style, car il n'a certainement pas celui-là. Mais si l'on attache à ce mot l'acception qu'il doit avoir en éloquence, c'est-à-dire, si le style n'est autre chose que l'art de présenter ses idées ; s'il suffit, pour bien écrire, d'être hardi avec sagesse, clair, simple, noble, pur, précis, varié, pittoresque, véhément, harmonieux, périodique; s'il ne faut que donner aux expressions le ton du sujet, aux métaphores la couleur de l'image, aux mouvements du discours les élans de l'âme, aux tours oratoires le caractère de la passion, l'accent et le trait du sentiment; si le style en un mot n'est que la peinture ou plutôt la représentation de la pensée avec tous ces caractères divers, contempteurs de Bossuet, humiliez-vous devant un si grand génie que vos regards ne peuvent atteindre dans une si haute région, et lisez ses écrits jusqu'à ce que vous appreniez enfin à les sentir et à les admirer ! Vos yeux, accoutumés à l'élégante symétrie de nos jar-

dins, ne sauraient-ils donc plus contempler l'antique majesté des forêts ?

Quelque frappant[1] que soit le style de Bossuet, il n'en est pas moins naturel : et malgré les digressions abstraites[2] auxquelles il

1. L'éloquence de Bossuet est toujours frappante, parce que ce grand orateur n'écrit jamais sans que son esprit soit animé par une forte passion. Au lieu de ne rechercher que des beautés accessoires, il s'attache aux seules beautés principales; et il les tire toutes du fond même de ses sujets. C'est pour s'être écartés de cette dernière règle de l'art oratoire, que plusieurs écrivains, nés avec beaucoup d'esprit, et même du talent, ne produisent cependant aucun effet dans la carrière de l'éloquence.

2. On ne saurait trop éviter, dans les assemblées publiques, les matières abstraites qui sont étrangères à la plupart des auditeurs, et inintelligibles pour les esprits vulgaires. Cicéron était bien convaincu de cette règle du goût, puisqu'il décide, dans son *Traité des orateurs illustres*, qu'un discours qui n'obtient point l'approbation du peuple ne mérite jamais le suffrage des savants. Lorsqu'il défendit la cause du poëte Archias, il embellit cette harangue d'une très-belle apologie sur l'étude, que tous les gens de lettres savent par cœur. Cependant, quoique cet éloge de la littérature fût amené naturellement par son sujet, quoiqu'il fût d'ailleurs écrit d'un style clair et à la portée de tous ses auditeurs, Cicéron crut devoir demander grâce, dans son exorde, pour une digression si peu familière au peuple romain. Une pareille précaution oratoire prouve que ce grand orateur regardait toutes les dissertations métaphysiques comme très-opposées à la véritable éloquence. Voici le second paragraphe de ce plaidoyer : « Sed ne cui vestrum mirum esse videatur, me in quæstione legitima, et in judicio publico, quum res agatur apud prætorem populi romani, lectissimum virum, et apud severissimos judices, tanto conventu hominum ac frequentia, hoc uti genere dicendi, quod non modo a consuetudine judiciorum, verum etiam a forensi sermone abhorreat, quæso a vobis, ut in hac causa mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodum spero, non molestam; ut me pro summo poeta atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hac vestra humanitate, hoc denique prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulo loqui liberius; et in ejusmodi persona quæ propter otium ac studium minime in judiciis periculisque tractata est uti prope novo quodam et inusitato genere dicendi. Quod si mihi a vobis tribui concedique sentiam, » etc.

L'esprit de Cicéron était tellement préoccupé du danger auquel il s'exposait en traitant des détails abstraits, et quelquefois peut-être supérieurs à l'intelligence commune de ses auditeurs, qu'il termina son plaidoyer en réclamant de nouveau l'indulgence publique pour cet episode. « Quæ de causa dixi, judices, ea confido probata esse omnibus : quæ non fori, neque judiciali consuetudine, et de hominis ingenio, et communiter de ipsius studio locutus sum, ea, judices, a vobis spero esse in bonam partem accepta; ab eo qui judicium exercet, certe scio. » *Pro Archia poeta.*

Je ne saurais rappeler l'éloquence de Cicéron à la tête des sermons de Bossuet, sans faire observer que dans son discours sur la *pénitence*, où l'on admire la verve de l'orateur et l'originalité de sa composition, l'évêque de Meaux a imité très-heureusement un beau morceau de Cicéron, tiré de sa harangue pour Ligarius.

s'arrête quelquefois en traitant les mystères, surtout au commencement de ses premières parties, on voit qu'il a écrit de verve tous ses sermons, et qu'il ne perd jamais l'accent d'une inspiration soudaine et involontaire. Ses plans, partie fondamentale et la plus difficile du travail de l'orateur, sont ordinairement vastes et heureux. On conçoit aisément que Bossuet ne peut guère se renfermer que dans un grand espace : encore cet espace est-il souvent trop étroit, et son génie en sort comme par bonds. C'est ordinairement dans ces épisodes, ou si l'on veut dans ces écarts, qu'il est sublime ; mais alors l'admiration qu'il inspire justifie l'irrégularité de sa marche, et fait sentir vivement le besoin qu'il avait de prendre son essor pour mettre ses sentiments ou ses idées en liberté.

On lui pardonnera donc plus aisément de perdre quelquefois son sujet de vue, que de l'annoncer avec trop de recherche. J'ai cru apercevoir de la prétention dans la manière dont il présente quelques-uns de ses sujets. Si l'éloquence sacrée tolère les divisions, elle est trop austère du moins pour souffrir en chaire les antithèses puériles, que Fénelon appelait *des tours de passe-passe*[1]. C'est une perte de temps que les orateurs doivent éviter, ne fût-ce que pour cacher à l'auditoire le misérable emploi qu'ils ont fait de leurs loisirs. Lorsque Bossuet composa ses discours, les divisions maniérées étaient fort à la mode. On en retrouve, mais rarement, des exemples dans cette édition, comme un monument du tribut que les plus grands hommes sont quelquefois obligés de payer au mauvais goût de leur siècle. La Bruyère[2] se moque très-ingénieusement des prédicateurs qui pirouettent en quelque sorte sur leurs divisions. « Depuis trente années, dit-il, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux énumérateurs ; on court ceux qui peignent en miniature. Il n'y a pas longtemps qu'ils avaient des chutes ou des transitions si ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës, qu'elles pouvaient passer pour

1. *Dialogues sur l'éloquence.*
2. Chapitre des *Prédicateurs.*

des épigrammes. Il les ont adoucies, je le veux, et ce ne sont plus que des madrigaux; ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions; ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre dans la troisième. Ainsi vous serez convaincus d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et c'est leur second point; et puis d'une autre vérité, et c'est leur troisième point. De sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois. Enfin, pour reprendre et abréger cette division et former un plan.... Encore, dites-vous? et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure!.... Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. »

Malgré cette prétention au bel esprit, qui paraîtra sans doute fort extraordinaire dans la jeunesse même d'un écrivain tel que Bossuet, et qu'il lui aurait été facile d'éviter s'il avait revu ses sermons, je ne connais aucun livre dont la lecture, ou plutôt l'étude, puisse être plus utile à un prédicateur, que les discours de ce grand homme. Ce n'est pas que les plagiaires doivent se flatter de le mettre impunément à contribution; car leur petite manière formerait, avec le génie de Bossuet, un contraste qui avertirait bientôt du larcin. Il n'y a donc qu'à beaucoup admirer dans ces discours : on n'y trouve rien à prendre. Ces corsaires de la littérature, qui parlent toujours aux dépens de ceux qui ont pensé, sont redoutables pour les auteurs riches en réflexions, mais qui n'ont pas connu le mérite du style; et en effet, il suffit de savoir bien écrire pour s'approprier leurs plus beaux traits, puisque toute idée reste à celui qui l'exprime le mieux. Mais qui s'est jamais mieux exprimé que Bossuet? Il est impossible de lui ravir ses pensées, sans enlever et les expressions et les images dont il les a revêtues.

L'unique manière d'enrichir de ses idées un sermon qu'on débite en chaire, consiste donc à le citer avec autant de respect que si l'on répétait le texte d'un Père de l'Église. Eh ! ne l'est-il pas en effet dans l'opinion publique ?

Toute la véhémence du génie de Bossuet éclate dans ces nouveaux sermons, où les connaisseurs découvriront une foule de grands morceaux oratoires qu'ils placeront parmi ses plus beaux titres littéraires. Un écrivain qui n'en aurait point d'autres serait sûr de l'immortalité ; mais Bossuet est si riche, qu'il a pu perdre impunément pour sa réputation tous ces chefs-d'œuvre; et c'est le comble de sa gloire de n'en avoir pas eu besoin jusqu'à nos jours, pour être compté avec justice parmi nos plus grands hommes.

Il n'est aucun de ses sermons, sans en excepter même les fragments, dans lequel on ne reconnaisse des traces d'un écrivain original, et où l'on n'admire quelques-uns de ces traits de génie qui assurent l'immortalité aux productions oratoires. Or, dès que j'aperçois des beautés du premier ordre, je ne dispute plus contre mon plaisir; j'aurais honte de relever des négligences de style dans des ouvrages que l'auteur n'a jamais songé à finir, et je m'abandonne pleinement aux transports d'admiration qui s'élèvent aussitôt dans mon âme. Qu'on ne m'accuse cependant point de me laisser égarer par un aveugle enthousiasme pour Bossuet, et de me borner à des éloges vagues, au lieu d'indiquer en détail ceux de ses sermons que je regarde comme des chefs-d'œuvre; car je n'éprouverais ici que l'embarras du choix, s'il fallait déterminer les objets de ma préférence.

Indépendamment du grand chef-d'œuvre sur l'*Unité de l'Église*, dans lequel l'évêque de Meaux, s'élevant au-dessus de tous les sermons et même des siens propres, nous donne l'idée la plus savante, la plus solide et la plus sublime de la constitution de l'Église, qu'il explique en présence de l'assemblée à jamais mémorable du clergé en 1681, mon admiration peut indiquer avec une confiance particulière, en totalité ou du moins en partie, aux amateurs de l'éloquence sacrée, un grand nombre de discours que

Bossuet paraît avoir travaillés avec plus de soin; entre autres, ses sermons sur les devoirs des rois, sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église, sur la nécessité de travailler à son salut, sur Jésus-Christ comme objet de scandale, sur les vices de l'*honneur* du monde, sur la justice, sur l'honneur, sur l'impénitence finale, sur les jugements humains, sur l'ambition, sur la vie cachée en Dieu, sur la Providence, sur la divinité de la religion (*commencement de la troisième partie*), sur l'incarnation, sur la nativité, sur le jugement dernier et la résurrection (*les péroraisons*), sur la présentation, sur la passion (*la seconde partie de la troisième passion*), sur la charité fraternelle et sur ses obligations, sur la mort, sur la pénitence, sur l'exaltation de la croix (*le premier sermon*), sur la colère du Sauveur, sur les raisons de se soumettre à la parole de Dieu, sur les causes de la haine pour la vérité, sur la nécessité de la pénitence, sur l'esprit du christianisme, sur les anges gardiens, sur la prédication évangélique, sur les fondements de la vengeance divine, sur la ferveur de la pénitence, sur la visitation (*le premier*); ses panégyriques de saint Paul, de saint André, de saint Thomas de Cantorbéry, de sainte Catherine; des fragments sur les humiliations du Sauveur, sur la nativité, sur les démons, sur les nécessités de la vie, sur la miséricorde, sur le bonheur du ciel, sur le culte, etc., etc.

Outre un si grand nombre de sermons distingués dans le recueil beaucoup trop volumineux de dom Deforis, cet éditeur rapporte encore une liste écrite de la main de Bossuet, qui nous indique trente-huit autres beaux sujets traités par cet inépuisable orateur, et dont nous ne connaissons que les titres[1]. Il ne fait cependant aucune mention des panégyriques de saint Augustin[2] et

1. Voyez cette liste dressée par Bossuet lui-même, et consignée par l'éditeur à la suite de la préface du 4e vol. in-4° des Œuvres de ce prélat.

2. Voici le témoignage qu'en a rendu Burigny dans sa vie de Bossuet, page 187 : « M. Bossuet, dit-il, voulut donner des preuves publiques de son extrême respect pour saint Augustin, en 1689. Il célébra l'office pontifical dans l'église des chanoines de Notre-Dame de Meaux, le jour de la fête de ce saint; et l'après-dîner il prononça son panégyrique. Son texte fut : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.* Je suis ce que je suis

de saint Ignace, que l'on croit généralement avoir été composés par l'évêque de Meaux. Des critiques éclairés soupçonnent même l'éditeur bénédictin d'avoir brûlé ces deux discours, qui heurtaient trop rudement ses préventions théologiques; mais on ne peut en fournir aucune preuve.

Dom Deforis ne dit pas un seul mot de ce panégyrique si regrettable de saint Augustin, dans ses longues préfaces surchargées de détails inutiles et insipides. Bossuet fait entendre lui-même clairement, dans un autre de ses discours, qu'il avait composé cet éloge. L'enthousiasme avec lequel il s'exprime à cet égard ne permet guère de croire qu'en composant un si grand nombre d'éloges, il eût laissé à l'écart le sujet le plus analogue à son âme et à son génie; un sujet dont il n'aurait probablement pas rappelé toute la richesse en chaire avec tant d'amour, s'il ne l'eût pas développé auparavant d'une manière digne à la fois de l'évêque d'Hippone et de l'évêque de Meaux; un sujet enfin que ses auditeurs, frappés d'un tel tribut d'admiration, l'auraient en quelque sorte obligé de traiter, s'ils n'avaient connu dès lors ce même panégyrique, qu'il s'excusait de ne pas prononcer dans une solennité consacrée à la gloire du Père de l'Église dont il parlait en toute occasion avec la plus juste préférence.

Voici comment il s'était exprimé dans son premier sermon[1] pour la vêture d'une postulante bernardine, qui prit l'habit religieux le jour où l'Église célébrait la fête de saint Augustin : « C'est vous que j'entends, ô grand Augustin! car peut-on se taire de vous, aujourd'hui que toute l'Église retentit de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Évangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnaissance? Que j'ai de douleur, ô très-saint évêque! docteur de tous les doc-

par la grâce de Dieu, et la grâce n'a point été oisive chez moi. Ce que la grâce a fait pour saint Augustin, et ce que saint Augustin a fait pour la grâce, étaient le partage de son discours. L'abondance de la matière et le zèle de l'orateur pour la gloire de son héros, qui est celui de l'Église, le menèrent si loin, qu'en une heure et demie de temps, à peine put-il achever son premier point. Il finit, sans avoir rien dit du second. »

1. Tome VII, in-4°, page 350.

teurs! de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage! Mais un autre sujet me tient attaché; et néanmoins je dirai, ma sœur, ce qui servira pour éclaircir cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde... Mais depuis il a bien conçu que c'était un misérable esclavage : « J'étais, dit-il, dans la plus dure des captivités, parce que, faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas aller : » *quoniam volens, quo nollem perveneram.* (*Confess.* lib. VIII, cap. v.)

Parmi les douze sermons de Bossuet pour des vêtures ou des professions religieuses, où l'on retrouve souvent la verve de son génie oratoire, j'en remarque deux dont je suis plus vivement frappé, l'un pour la vêture d'une nouvelle catholique, le jour de la Purification : le grand Bossuet lui-même n'a rien écrit de plus vigoureux et de plus péremptoire contre les protestants. C'est dans ce discours qu'on ne peut voir sans attendrissement la modération, les égards, la charité compatissante de Bossuet envers les *prétendus réformés*, dont il parle avec effusion d'amour, en combattant leur doctrine de la manière la plus triomphante. Voici le début remarquable de son premier point. « Si, parlant aujourd'hui de nos frères, qui à notre grande douleur se sont séparés de nous, j'appelle leur Eglise une Eglise de ténèbres, je les prie de ne pas croire que, pour condamner leurs erreurs, je sois aigri contre leurs personnes. Certes, je puis dire d'eux avec vérité ce que l'Apôtre disait des Juifs en écrivant aux Romains, que le plus tendre désir de mon cœur, et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, sont pour leur salut. Je ne puis voir sans une extrême affliction les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées; et, pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la voie des ténèbres. Mais afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération, que, sans les charger d'injures, je les presserai par de rives

raisons tirées des Écritures divines, et des Pères, leurs interprètes fidèles. »

L'autre sermon beaucoup plus intéressant de Bossuet, sur la même matière, fut prêché, en présence des deux reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, *le 8 septembre* 1668, pour la vêture de mademoiselle de Bouillon, nièce de Turenne. Cette date est remarquable. Turenne se réunit à l'Église catholique le 23 octobre de la même année. Bossuet, qui préparait en silence une si grande victoire, en avait manifestement dès lors plus qu'un simple pressentiment; car il fallait avoir le droit de l'annoncer avec une espèce de certitude, pour oser, six semaines d'avance, en assigner l'époque dans le courant de la même année, et pour inviter en public la jeune novice à faire descendre cette grâce du ciel sur un oncle dont on ne pouvait espérer et divulguer en quelque sorte la conversion avec trop de ménagements. Ce sont les seules paroles que nous trouvions écrites dans les ouvrages de Bossuet sur cette abjuration, dont il mérita entièrement et ne s'attribua jamais la gloire. La manière dont il en parle est digne à la fois du néophyte et de l'orateur.

Après avoir rappelé à mademoiselle de Bouillon quelle aurait été la joie de son illustre mère, qui n'existait plus alors, « si elle avait pu, dit-il, être présente à cette action, » Bossuet, dignement inspiré par ce souvenir, ajoute : « Mais que dis-je? elle la voit du plus haut des cieux; et si la félicité dont elle y jouit est susceptible d'accroissement, vous la comblez en ce moment d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire : et comme Dieu l'avait choisie pour rétablir la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage : vous savez, ma sœur, ce que je veux dire; et quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit complète; que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois, et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même! Votre exemple peut lui faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Église avec une force extraor-

dinaire; et du moins sera-t-il forcé d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne verra jamais de pareil sacrifice. »

Je le répète, c'était annoncer la prochaine abjuration de Turenne que de la provoquer et de s'en flatter ainsi en public, au milieu de son illustre famille. Voilà l'éloquence, voilà Bossuet! Lisez ses discours; et si vous n'êtes point vivement frappé de la sublimité de ses pensées et de la véhémence de ses mouvements, gardez-vous de porter jamais aucun jugement sur les orateurs : la nature vous a refusé le sentiment de l'éloquence.

Qu'il me soit permis, en finissant, de proposer cette question aux gens de goût : L'art de la chaire a-t-il fait des progrès depuis un siècle? Lisez Bossuet, et prononcez.

SERMON

SUR

LE VÉRITABLE ESPRIT DU CHRISTIANISME

PRONONCÉ LE JOUR DE LA PENTECOTE, DANS UNE ÉGLISE DE RELIGIEUSES[1]

Quel est l'esprit du christianisme. Mépriser les présents du monde, sa haine et sa fureur ; trois maximes de la générosité chrétienne. Avec quel courage les apôtres et les premiers chrétiens méprisent les présents du monde, attaquent sa haine, triomphent de ses menaces. Merveilleuse union que le Saint-Esprit fait de leurs cœurs. Pourquoi ne devons-nous pas nous regarder en nous-mêmes, mais dans l'unité de tout le corps dont nous sommes membres.

Spiritum nolite extinguere.
N'éteignez pas l'esprit.
I *Thessal.*, v, 19.

Cette joie publique et universelle, qui se répand par toute la terre dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que l'Église est née, et que nous sommes nés avec elle par la grâce de la nouvelle alliance. Il n'est point de nation si barbare, ni de peuple si éloigné, qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints apôtres ; et Dieu nous montre, par ce miracle, que

1. Ce sermon, ainsi que le suivant, a été prêché à l'église du Val-de-Grâce, ou à celle des Carmélites de la rue Saint-Jacques, devant un nombreux auditoire, composé des personnes les plus distinguées de la cour et de la ville.

cette Église si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde, remplira un jour tout l'univers et attirera tous les peuples, puisque déjà, dès sa tendre enfance, elle parle toutes les langues; afin, mesdames, que nous entendions que si la confusion de Babel les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude, ni de si irrégulière, en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Évangile. Que reste-t-il donc maintenant? sinon que, participant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions de nous revêtir de l'esprit de cette Église naissante, c'est-à-dire du Saint-Esprit même, après que nous aurons imploré sa grâce par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres, mais qui était accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il était survenu en elle, lorsque l'Ange la salua par ces mots : *Ave, Maria.*

Puisque cette sainte journée fait recevoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ et sur son Église naissante, je me persuade aisément, âmes saintes et religieuses, que, rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être les temples vivants de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée; s'il est vrai, comme je l'espère, que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes, que puis-je faire de plus convenable pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'Apôtre : *Spiritum nolite extinguere*[1] : « Gardez-vous d'éteindre l'esprit? » Car mes sœurs, ce divin Esprit,

1. I *Thess.*, v, 19.

qui est tombé sur les saints apôtres sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Église : il ne descend pas sur la terre pour passer légèrement sur les cœurs ; il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles : *Apud vos manebit*[1]. C'est pourquoi nous apprenons par les Écritures[2] qu'il y a un esprit nouveau, un esprit du christianisme et de l'Évangile, dont nous devons tous être revêtus; et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens : et pour le comprendre solidement, écoutez, non point mes paroles, mais les saints enseignements de l'Apôtre que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons par expérience que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier; et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Église, dont notre baptême nous a faits les membres ? et quel est cet esprit nouveau qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Évangile ? Chrétiens, voici la réponse de l'incomparable docteur des gentils : *Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis*[3] : « Sachez, dit-il, mon cher Timothée, » car c'est à lui qu'il écrit ces mots, « que Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et d'amour ; » par conséquent, saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de

1. Joan., XIV, 17.
2. Ezech., XI, 19; XXXVI, 26.
3. II Tim., I, 7.

l'Apôtre, et pour cela remarquez, messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre ; il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera ; c'est pourquoi il veut qu'ils soient violents ; et il les oblige à la paix, lorsque, malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie « au milieu des loups, » *in medio luporum* ; et il les oblige à la paix, quand il veut « qu'ils soient des brebis, » *sicut oves*[1] : il les prépare à la guerre, quand il dit dans son Évangile qu'il jette un glaive au milieu du monde pour être le signal du combat : *Non veni pacem mittere, sed gladium*[2] ; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni mittere in terram*[3]. Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du christianisme pour nous unir en Notre-Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force, et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité nous est nécessaire : c'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et de charité[4] ; » et tel est l'esprit du christianisme dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Église naissante ; qu'y voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme ? En ces deux effets admirables, je veux dire en la fermeté invincible et en la sainte union de tous les fidèles ; et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint

1. Matt., x, 16.
2. Ibid., 34.
3. Luc., xii, 49.
4. II Tim., i, 7.

Luc a dit dans les *Actes* : « Ils furent remplis de l'Esprit de Dieu, » *repleti sunt omnes Spiritu Sancto;* et de là qu'est-il arrivé ? Deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia*[1]; premièrement, « ils parlèrent avec fermeté : » voyez-vous pas cet esprit de force ? Et il ajoute aussitôt après, « et ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme, » *cor unum et anima una*[2]; et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme; voilà quel était l'esprit de nos pères : esprit courageux, esprit pacifique ; esprit de fermeté et de résistance ; esprit de charité et de douceur; esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur; « esprit qui se met au-dessous de tous par la condescendance de sa charité : » *Per charitatem servite invicem*[3]. Tel est l'esprit de la loi nouvelle : « chrétiens, ne l'éteignez pas : » *Spiritum nolite extinguere*[4]. Imitez l'Église naissante et la ferveur de ces premiers temps, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde ; conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères dans la paix du christianisme : deux points que je traite en peu de paroles, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Disons donc, avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantaient d'être belliqueux, parce que dès leur première jeunesse on les préparait à la guerre, on les durcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls,

1. *Act.*, IV, 31.
2. Ibid., 32.
3. *Gal.*, V, 13.
4. II *Tim.*, V, 19.

combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts et mille ennemis invisibles! Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent? Aussi voyons-nous dans les Écritures, que Dieu, prévoyant les combats où il engageait ses fidèles, « leur ordonne de se renfermer et de demeurer en repos jusqu'à ce qu'il les ait revêtus de force : » *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*[1]; leur montrant par cette parole, que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfants de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour : voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. Mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs; voilà la première maxime Mais parce qu'en refusant les présents du monde, on encourt infailliblement ses disgrâces : non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire, voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable : non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux

1. Luc., XXIV, 49.

que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence; voilà la troisième maxime; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde; et la raison en est évidente, car c'est un principe très-indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins, et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul, par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus :* « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde; » et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu? *Sed Spiritum qui ex Deo est :* « un Esprit qui est de Dieu, » dit saint Paul, et il ajoute cette raison : « Afin que nous sachions, poursuit-il, toutes les choses que Dieu nous donne : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis*[1]. Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos âmes : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présents du monde? Car, ô monde! qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? mais seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils solides? La faveur? est-elle durable? La fortune? est-elle assurée? Quelque grand établissement? es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu

1. Cor., II, 12.

immortel pour posséder ces biens sans inquiétude ? qui ne sait qu'il est impossible ? La figure de ce monde passe ; tout ce que les hommes estiment n'est que folie et illusion ; et l'esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présents ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra ; ceux qui méprisent les présents du monde encourent infailliblement sa disgrâce ; et il faut ou s'engager avec lui, en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire ; et c'est la seconde maxime de l'esprit du christianisme. Car c'est une vérité très-constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Évangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner c'est faiblesse, et que c'est manquer de courage que de modérer son ambition ? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir et que tout cède à l'intérêt ? N'est-ce pas une loi du monde qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut, par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon ; s'il le faut par la flatterie : s'il est besoin, même par le crime ? N'est-ce pas ce que dit le monde ? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances ? Et pourquoi sont-elles suivies ? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre ? est-ce de la raison, ou de la justice ? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois

maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Évangile ? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison : car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois et ce qui contraint à les suivre, par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance ; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes ; et on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde, il faut faire comme les autres. Tellement que ces lois damnables que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent ; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyait le divin apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous avez été achetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes : » *Nolite fieri servi hominum*[1]. En effet, ne le sens-tu pas que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentiments, esclave volontaire des erreurs d'autrui ?

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce

1. I *Cor.*, VII, 23

monde : » *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*. Je ne croirai pas me tromper si je dis que l'esprit du monde, dont parle l'Apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures âmes, qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet Esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est :* « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde pour être les esclaves des hommes; mais notre Esprit, venant de Dieu-même, » nous met au-dessus de leurs jugements, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième, qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens et étonner toute la nature; car c'est elle qui fait dire au divin apôtre : « Qui est capable de nous séparer de la charité de Notre-Seigneur? est-ce l'affliction ou l'angoisse? est-ce la nudité ou la faim, la persécution ou le glaive? Mais nous surmontons en toutes ces choses, à cause de celui qui nous a aimés : » *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos*[1]. Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne, que « celui qui habite en nous est plus grand que celui qui est dans le monde : » *Major est qui in vobis est,*

1. *Rom.*, VIII, 35, 37.

quam qui in mundo[1]. Entendez ici, chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde ? Par conséquent, quoi qu'il entreprenne et quelques tourments qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus faible. Le chrétien généreux surmontera tout, parce qu'il est rempli d'un Esprit qui est infiniment au-dessus du monde.

Ce sont, mes sœurs, ces fortes pensées qui ont si longtemps soutenu l'Église : elle voyait tout l'empire conjuré contre elle, elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfants : toutefois elle n'était pas effrayée ; mais, sentant l'esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme, et, quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnait par son sang : car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie; et l'unique moyen qu'elle proposait pour secouer ce joug, c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçaient; et vous allez entendre des sentiments vraiment dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du christianisme : *Christianus pecunia salvus est ; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives :* « O honte de l'Église ! s'écrie ce grand homme, un chrétien sauvé par argent, un chrétien riche pour ne souffrir pas ! a-t-il donc oublié, dit-il, que Jésus s'est montré riche pour lui par l'effusion de son sang? » *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo*[2]. Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : Toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où était ton sang ? n'en avais-tu plus dans tes veines, quand

1. I Joan., IV, 4.
2. *De fug. in persecut.*, n° 12.

tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté? Sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés, et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus*[1]. Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit aujourd'hui : car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, « pour jeter tout leur argent à leurs « pieds : » *Ponebant ante pedes apostolorum*[2]. Où vous pouvez aisément connaître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean Chrysostome[3], judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres; et en voici la véritable raison. S'ils croyaient leur faire un présent honnête, ils les leur donneraient dans leurs mains; mais, en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints apôtres? O apôtres de Jésus-Christ! c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde, et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire! D'où vient à ces

1. *De fug. in persecut.*, n° 12.
2. *Act.*, IV, 35.
3. *In Act. Apost.*, hom. XI, n° 1; *in Epist. ad Rom.*, hom. VII, n° 3.

nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'était la première maxime, mépriser les présents du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté ; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat ; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : « Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie[1] ! » Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples : prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles ; le louer, c'était un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres : Oui, nous vous prêchons, disaient-ils, « et que toute la maison d'Israël le sache, que le Dieu de nos pères a ressuscité et a fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous avez mis en croix[2]. » Et parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet innocent en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute. « Car Pilate, disent-ils, a voulu le sauver, et c'est vous qui l'avez perdu[3]. » Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, et vous

1. Joan., XIX, 15.
2. *Act.*, II, 36.
3. Ibid., III, 13.

avez fait mourir l'auteur de la vie[1]. » Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grâce? Et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissait contre eux! Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas; et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-les vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine : c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher en ce nom, » *in nomine hoc*[2] : car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en exécration! A cela que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus*[3] : « Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas nous taire des choses dont nous sommes témoins oculaires. » Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas, car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution : mais, de peur qu'on n'attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible : *Non possumus* : « Nous ne pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges, qu'ils effrayent ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent; car écoutez ces juges ini-

1. *Act.*, III, 14, 15.
2. Ibid., IV, 17.
3. Ibid., 20.

ques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée : *Quid faciemus hominibus istis*[1] ? « Que pouvons-nous faire à ces hommes? » Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres, et, touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers frères, que ferons-nous! » *Quid aciemus, viri fratres*[2] ? D'autre part, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal; là, étonnés de leur fermeté, et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous à ces hommes? » *Quid faciemus hominibus istis?* Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : « Que ferons-nous? » mais avec des sentiments opposés : les uns par obéissance, et les autres par désespoir; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres résistent; ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : Nos frères, que ferons-nous? ordonnez; et ceux mêmes qui les contredisent, et qui veulent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : Que ferons-nous à ces hommes? Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts de donner leurs âmes? les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus?* « Que leur ferons-nous? » O Église de Jésus-Christ! je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient, puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances

1. Act., IV, 16.
2. Ibid., II, 37.

de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus* : « Nous ne pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître ; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées ; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse : charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie ; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir ; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui*[1].

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères ; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée ; c'est par cet esprit qu'elle s'est nourrie : chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere.* Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons pas? » Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne

1. *Act.*, IV, 20.

faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose? *Possumus*, nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir : mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser ces liens trop doux, c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : « N'éteignez pas l'esprit de la grâce? » Il est éteint, il n'y en a plus; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c est pourquoi les vices ne sont pas repris; ils triomphent, tout leur applaudit; et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on nous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un bon mot, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Non admittit status fidei necessitates*[1] : « La foi ne connaît point de nécessités. » Vous perdrez ce que vous aimez. Est-il nécessaire que je le possède? Votre procédé déplaira aux hommes. Est-il nécessaire que je leur plaise? Votre fortune sera ruinée. Est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même serait en péril; mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles : quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît pas de nécessités; il n'est pas même nécessaire que vous viviez : mais il est nécessaire que vous serviez Dieu : et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne,

1. *De Cor.*, n° 11.

que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher ; « puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une nécessité, qui est celle de ne pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi*[1]. Méditons ces fortes maximes de l'Évangile de Jésus-Christ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle, qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

SECOND POINT

Il pourrait sembler, chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme aurait diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car, soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes, soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent, nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens : ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères; et l'Esprit tout-puissant qui les pousse sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien dif-

1. *De Cor.*, n° 11

férentes. Premièrement il les fait d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ézéchiel : *Dabo vobis cor carneum*[1] : « Je vous donnerai un cœur de chair; » et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis comme une colonne de fer et comme une muraille d'airain : » *Dedi te in columnam ferream et in murum æreum*[2]. Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls; et qu'en même temps il les fait de chair pour être attendris par la charité? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles, il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire, puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus : il les a saintement mêlés; et, les faisant couler les uns dans les autres, par la communication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur, qui nous est représentée dans les *Actes* en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una*[3] : « Dans toute la société des fidèles il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme; » c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenait d'être le lien de tous les fidèles; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet

1. Ezech., XXXVI, 26.
2. Jerem., I, 18.
3. Act., IV, 32.

d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais, supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les *Actes*, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble, mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré, « une multitude confuse : » *Convenit multitudo et mente confusa est*[1]. Toutes les pensées y sont différentes; les uns disent : « Qu'est-ce que ceci? » les autres en font une raillerie : « Ils sont ivres, » ils ne le sont pas, voilà une multitude confuse. Mais je vois, quelques temps après, une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein, « où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme : » *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* D'où vient, mes sœurs, cette différence? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais dans cette multitude des nouveaux croyants nul ne se regarde comme détaché, on se considère comme

1. *Act.*, II, 6, 12, 13.

dans le corps où l'on se trouve avec les autres; on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix, et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme.

Qui pourrait vous dire, mes sœurs, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté : l'envie, qui se fâche du bien des autres; la dureté, qui est insensible à leurs maux; l'envie, qui nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt, qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence; nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces : elle a des talents extraordinaires pour la conduite spirituelle : la nature qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre; quels remèdes contre ces pensées qui attaquent quelquefois les meilleures âmes? Ne vous regardez pas en vous-mêmes, c'est là que vous vous trouverez indigents : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité; mais regardez et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Église : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces

excellentes paroles : Mes frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent, « aimez seule-« ment l'unité, et les autres ne les auront que pour vous : » *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*[1]. Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envierait pas à la main ni sa force, ni son adresse, qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils croient présider avec lui; et si son ombre guérit les malades, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes, aimons l'unité du corps de l'Église, aimons-nous nous-mêmes en cette unité, les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence; et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid.* Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam et meum est quod habes*[2] : « Otez l'envie, ce que j'ai est à vous, ce que vous avez est à moi; tout est à vous par la charité. » Dieu vous donne des grâces extraordinaires; ah! mon frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvres, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Église.

Mais, si nous avons la consolation de participer aux biens

1. *In Joan.*, tract. XXXII, n° 8, part. II.
2. Loco mox citato.

de nos frères, quelle serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable! si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? Pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds!

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Église. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement; parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que, soulageant le nécessiteux, elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivait dans ces premiers temps où j'ai tâché aujourd'hui de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Église, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers : c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que

personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères [1]. Et Ananias ayant méprisé cette loi, que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien : de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostome le « voleur de son propre bien : » *Rerum suarum fur* [2]. Tremblons donc, tremblons, chrétiens; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus; car, quelle est la honte de cette parole! sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous? Les biens ne sont plus en commun, mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession, mais ils sont encore en commun par la communication de la charité; et la providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme; chrétiens, n'éteignez pas cet esprit; et si tout le monde l'éteint, âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avait opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits c'est ce qui unit aussi les esprits célestes, c'est-à-dire un désir ardent de servir votre commun maître; vous n'a-

1. *Act.*, v, 1 et seqq.
2. *In Act. Apost.*, hom. 23, n° 1.

vez toutes qu'un même intérêt, tout est commun entre vous ; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant, sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet Esprit de paix qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité ? *Amen.*

SERMON

SUR

LA DIVINITÉ DE LA RELIGION

PRÊCHÉ DEVANT LA COUR

Les moyens par lesquels elle s'est établie, la sainteté de sa morale, si bien proportionnée à tous les besoins de l'homme, preuves évidentes de sa divinité. Injustices de ses contradicteurs, infidélité des chrétiens.

> *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!*
>
> Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet !
>
> Matth., XI, 5, 6.

Jésus-Christ, interrogé dans notre Évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine : *Tu es qui venturus es?* « Êtes-vous celui qui devez venir? » leur dit, pour toute réponse, qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand, et les contradictions qu'il endure; les miracles qu'il fait, et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa per-

sonne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance est extrême, que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé en deux mots les éloges des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, « qu'il passait en bienfaisant et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos* [1]. Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté ; que de marquer tous ses pas par ses bienfaits ; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérants, car c'est tout ravager et tout détruire, mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels ; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me !*

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé dans notre Évangile ; mais, pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me ! « Les aveugles voient,

1. *Act.*, x, 38.

les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés : et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi ! » Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles, qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers aveuglés, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante ; mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui, n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi ; Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs ; Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité ; et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans

mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés ? Il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre Évangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ prouve aussi notre ingratitude : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* « Heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet! » Tous ses miracles nous sont un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes, dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut : cette hauteur pour nous élever, cette droiture pour nous conduire, cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ, que l'exactitude de la règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur, et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois, pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, sans se

croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement; mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue ; elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur; elle a annoncé un Dieu homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus* : « Le Seigneur a dit. » Et en un autre endroit : Il est ainsi, « parce que j'en ai dit la parole : » *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus* [1]. Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre, il a aussi le droit de se faire croire. Il peut, par sa lumière infinie, nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert; il peut, par son autorité souveraine, nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile ; et, comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres, qui ont été

1. Jerem., XXXIV, 5.

ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. « Paul traite devant Félix de la justice, de la chasteté, du jugement à venir : » *Disputante illo de justitia, et castitate, et judicio futuro* (Félix tremble), quoique infidèle; nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier ? lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade ; tempore opportuno accersam te* [1] : « Félix effrayé répondit : C'est assez pour cette heure, retirez-vous ; quand j'aurai le temps, je vous manderai. » Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste. » *Confirmata saluberrima disciplina, illuminatas terras posteris reliquerunt.* Mais ce n'est point par l'art de bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu ; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin

1. *Act.*, XXIV, 25.

parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné ; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent* [1].

Ainsi, par même moyen, Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole ; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer : *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana reli-*

1. S. Aug., *De vera Rel.*, n° 2.

gio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt, dit éloquemment saint Augustin [1].

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elles les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc reges* [2] : « [Venez], rois, maintenant. » Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église ; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme ; il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus ; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand

1. *De Civ. Dei*, lib. VIII, cap. XX.
2. *Ps.* I.

scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours, immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales; enfin, au milieu de la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui semblaient être ses colonnes?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans « ce qu'ils connaissent naturellement : » *Quæcunque quidem ignorant, blasphemant; quæcunque autem naturaliter, tanquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur*[1]. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ*[2] : « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter

1. *Jud.*, x.
2. Ibid., xx.

la religion, apportez-y du moins de la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job [1], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent : la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

1. *Job.*, XII, 2.

Mais, messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous voulez : » *Plerosque in ventum, et si placuerit christianos*[1]. Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

DEUXIÈME POINT

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant

1. *Scorp.*, n° 1.

sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé les belles règles et qu'elle a sauvé les beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches et dans ses fruits, c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car, comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dé-

pendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piqûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu; nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme, notre prochain, en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit

qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même,

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple; et le divorce, qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gage précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence « sans abattre le courage! » *Ut non pusillo animo fiant*[1]. Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles?

1. *Coloss.*, III, 21.

« Maîtres, vous avez un maître au ciel[1]; serviteurs, servez comme à Dieu, car votre récompense vous est assurée[2]. » Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination ; il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens : » *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum*[3]. Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, messieurs, ce tableau que je vous ai promis ; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économique! quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience ; et, comme dit Salvien, qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire « la guerre au vice ? » *Mavult quilibet improbus execrari*

1. *Colos.*, IV, 1.
2. Ibid., III, 24.
3. *Apolog.*, n° 37.

legem, quam emendare mentem; mavult præcepta odisse quam vitia[1].

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer[2]. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi, et, après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements? Au contraire ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas, ne parlez pas davantage; je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions, mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex*[3]. Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque

1. Salv., lib. IV, *Adv. Avar.* (Édit. Balus.)

2. Ici se trouve le mot d'*exemple* entre deux crochets : l'auteur avait sans doute dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple. (Édit. de Déforis.)

3. Hab., I, 4.

péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral : tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux, il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la doctrine, que nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes de fois qu'il y a d'inclinations différentes : » *Tot nunc fides existere, quot voluntates; et tot nobis doctrinas esse, quot mores*[1].

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires : *Dicit piger : Leo est in via et leæna in itineribus*[2]. *Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*[3]. « Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route; la lionne me dévorera sur les grands chemins. Le paresseux dit : Il y a un lion dehors; je vais être tué au milieu de la place publique. »

Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts : montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible : oui, si vous

1. S. Hilar., lib. II, *ad Constant.*, n. 4.
2. *Prov.*, XXVI, 13.
3. Ibid., XXII, 13.

ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces, lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources, qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT

Je vous confesse, messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur; car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de parole? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et désespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en se-

cret : « Ah! Dieu pardonne sans fin et sans bornes : » *Misericordiæ ejus non est numerus*[1]. Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes ; et c'est multiplier les crimes que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus.*

Et toutefois, chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime ; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être sur lui ; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O hommes! ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, homme Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini ; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même, qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance. Jésus-Christ est mort une fois ; mais le fruit de sa mort est éternel : Jésus-Christ est mort une fois, mais « il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous, » comme dit le divin apôtre[2].

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie ; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de péni-

1. *Orat. Miss. pro gratiar. act.*
2. *Hebr.*, VII, 25.

tence. Car, écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous remettrez sera remis : tout ce que vous délierez sera délié[1]. » Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême, » dit le saint apôtre, et il ne se répète plus: *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*[2]. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois : la puissance de l'Église n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : « Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné[3]. » Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnaître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée, » *fons signatus*[4]. Vous vous y lavez une fois; on la referme, on la scelle; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au jour du Sauveur, en ce jour où la bonté paraîtra au monde, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour la purification du pécheur : » *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutione peccatoris*[5]. Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus, *fons signatus*. Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : *Erit fons patens*; et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous moments, les lépreux

1. Matth., XVI, 19.
2. *Eph.*, IV, 5.
3. Joann., XX, 23.
4. *Cant.*, IV, 92.
5. Zach., XIII, 1.

peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidélité; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacriléges. Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « Eau de baptême, que tu es heureuse, disait autrefois Tertullien, que tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une fois! » *Felix aqua quæ semel abluit!* « qui ne sers point de jouet aux pécheurs! » *Felix aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est*[1]! C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent, contre leur nature, à souiller les hommes : *quos diluit inquinat*; parce que la facilité de se laver fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que le repentir pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le

1. *De Bapt.*, n° 15.

Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien, poussez à bout la bonté divine, montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme; ou plutôt, insensés et insensibles, hasardez tout, risquez votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain : quelle fermeté! quel courage! mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc*[1] : « O ciel! ô terre! étonnez-vous d'un si prodigieux « égarement. » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-mêmes, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion parce que vous espérez vous en repentir? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans

1. Jerem., II, 12.

ma pensée? ou bien êtes-vous aveugles et troublés de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute; j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais, ô aveuglement inouï, ô stupidité insensée, de pécher pour se repentir! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur : vous n'en entendez pas seulement le nom, tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace : la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère; et vous avez sujet de craindre que, par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie, en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un

Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit l'espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace; que la douleur soit une douleur; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable [que je vous souhaite], au nom, etc.

SERMON

SUR

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE[1]

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob et tentoria tua, Israël!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert.

(*Nombres*, XXIV, 1, 2, 3, 5.)

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites, la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille;

1. Ce sermon fut prêché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins.

ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter ; heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards; Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle ; Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ ; le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature : tout en paix par le concours de ces deux puissances ; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! Quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et, au lieu de la maudire comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration, il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés! et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane, qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : Église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique; et qu'elle est saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre! Oh! que cette union ne soit pas troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit saint, Esprit pacifique qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle[1]. Mais saint Paul nous avertit[2] que ce n'est point ce tabernacle bâti de main

1. *Exod.*, XXV, 40.
2. *Heb.*, VIII, 9.

d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Église catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait au ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'*Apocalypse* la « sainte cité de Jérusalem[1], » et l'Église, qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira qu'il ne fait « rien que ce qu'il voit faire à son Père[2]. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Église? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés; » je vous recommande mon Église : « gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous[3]; » et encore : « Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô mon Père! ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient un en nous[4] : » je vous entends, ô Sauveur! vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la Divinité, rien n'est plus beau que l'Église, où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : regardez, et faites suivant ce modèle. »

1. *Apoc.*, XXI, 10.
2. Joann., V, 19.
3. Ibid., XVII, 11.
4. Ibid., 21, 22.

Une si grande lumière nous éblouirait : descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre ; et comme disait ce patriarche, « c'est ici le camp de Dieu[1]. » C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges contre Satan et ses anges[2]. » Il y a un chef dans chaque parti ; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu ? » triomphent des orgueilleux qui disent : Qui nous égale ? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes, « regardez, et faites selon son modèle ; » que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire[3], « si la seule beauté de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de péché, combien plus doit-il y avoir de subordination et de dépendance parmi nous, où le péché mettrait tout en confusion sans ce secours ! »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté ; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre ; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout, avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges : mais saint Grégoire nous a fait

1. *Genes.*, XXXII, 2.
2. *Apoc.*, XII, 7.
3. S. Greg., *Epist.*, lib. V, epist. LIV.

remarquer que le péché n'est point parmi eux ; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité, l'orgueil y règne, et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout ; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église : belle et une en chaque membre ; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle : belle et une, d'une beauté et d'une unité durables ; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté ! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église ! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle ; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc, dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Évangile, l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile que Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples,» dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et parmi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation et les apôtres choisis. Et voici les noms des douze apôtres : le « premier est Simon, qu'on appelle Pierre.[2] » Voilà dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé par cette raison du nom de Pierre, « que Jésus-Christ, dit saint Marc[3], lui avait donné, » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous envoie : *Ite, prædicate, mitto vos*[4]; mais quand il veut mettre la dernière

1. Luc., VI, 13.
2. Matth., X, 2.
3. Marc., III, 16.
4. Matth., X, 6, 7, 16.

main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs, il désigne Pierre personnellement par le nouveau nom qu'il lui a donné ; c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ fils de Dieu à Simon fils de Jonas ; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon, qui n'est pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique. c'est à lui que Jésus-Christ parle ; et en lui parlant il agit en lui, et y exprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il[1], je te dis à toi : Tu es Pierre, et, ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai mon Église ; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi que l'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le fils du Dieu vivant[2]. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine[3].

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Églises ; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem, la cité sainte, où Jésus-Christ a paru, où « l'Église devait commencer[4] » pour continuer la succession du peuple de Dieu, où Pierre par conséquent devait

1. Matth., XVI, 18.
2. Ibid., 16.
3. *Conc. Chalc.*, act., II, III ; *Relat. ad Leon.*
4. Luc., XXIV, 17.

être longtemps chef de la parole et de la conduite, d'où il allait visitant les Églises persécutées[1], et les confirmant dans la foi ; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir[2] : non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère du Seigneur[3], » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir ; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée, « le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostome[5], et le voir comme plus grand aussi bien que comme plus ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance : vous l'avez lu dans les *Actes*[6]; Église fondée par saint Barnabé et par saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur, l'histoire ecclésiastique en fait foi ; où il fallait que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Églises : par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome plus illustre encore, Rome, le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire;

1. *Act.*, IX, 32.
2. *Gal.*, I, 18.
3. Ibid., I, 19.
4. *In Epist. ad Gal.*, cap. I, n° 14.
5. *Act.*, XI, 26.

mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? Le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul; où Pierre, chargé de tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion[1], ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des gentils[2]. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste doit être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre; car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des gentils, comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Église. Ce n'est pas tout; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que, réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre, à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore : quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux comme plus unis que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine, quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en

1. *Act.*, x.
2. *Col.*, II, 7, 8.

vourage, encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres apôtres[1] », et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations[2] et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre ; c'est sous ce titre qu'il sera plus assurément que jamais le chef du monde. Et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper il y a plus de douze cents ans[3] : « Rome, le siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes ? » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane ! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point d'hérésie. Les donatistes affectèrent d'y avoir un siége[4], et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisait que la chaire d'unité leur manquait : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Église[5] : les y découvrir seulement a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi ; consultés de toute la terre, et répondant durant tant siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline,

1. I *Cor.*, XV, 10.
2. II Ibid., XII, 7.
3. S. Prosp., *Carm. de Ingr.*, cap. II.
4. S. Opt. Mil., lib. II, n° 4 ; édit. 1709.
5. S. Leo., serm. XLI, cap. V.

de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique : ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt[1] ; et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre de confirmer ses frères[2] : et quels frères ? Les apôtres; les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants! Qu'a servi à l'hérésie des monothélites d'avoir pu surprendre un pape ? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par Agathon[3]. » Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église romaine est toujours vierge; la foi romaine est toujours la foi de l'Église; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit partout; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons encore, en un mot, la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église[4], » il ajoute : « et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement. « Ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel; et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Tout est

1. Luc., XXII, 61.
2. Ibid., 32.
3. Conc. Const. III, gen. 71, *Serm. acclam. ad Imp.*, act., XVIII.
4. Matth., XVI, 18, 19.

soumis à ces clefs ; tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que tous les autres apôtres, » et ensuite de « paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis[1], » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge ; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le premier soit comme lui, par la charité, le serviteur de tous les autres[2]. »

Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi[3] ; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour[4] ; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts[5], comme il en doit être le premier témoin devant tout le peuple[6] ; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres[7] ; le premier qui confirma la foi par un miracle[8] ; le premier à convertir les Juifs[9] ; le premier à recevoir les gentils[10] ; le premier partout : mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté ; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est

1. Joann., XXI, 15, 16, 17.
2. Marc., X, 44.
3. Matth., XVI, 16.
4. Joann., XXI, 15 et seqq.
5. I *Cor.*, XV, 5.
6. *Act.*, II, 14.
7. Ibid., I, 15.
8. Ibid., III, 6, 7.
9. Ibid., II, 14.
10. Ibid., X.

le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul[1], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous : « Pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en main quand saint Paul lui dit en face, qu'il « ne marchait pas droitement selon l'Évangile[2] ; » parce qu'en s'éloignant trop des gentils convertis, il mettait quelque division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi, mais dans la conduite[3]; et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre, qui était chargé du gouvernement; et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devait lire éternellement dans toutes les Églises avec tout le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun, qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des gentils et à l'instruction de la postérité. Il fallait que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien[4], saint Augustin[5] et les autres Pères ont remarqué

1. *Hebr.*, II, 17, 18; IV, 15; VII, 26.
2. *Gal.*, II, 11, 14.
3. Ibid., II, 11.
4. S. Cypr., epist LXXI.
5. S. Aug., epist. LXXXIII, n° 22.

dans cet exemple de saint Pierre. Admirons après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison; pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ et en son Église[1]; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras sera lié; tout ce que tu délieras sera délié[2]. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce

1. *Ephes.*, v, 32.
2. Matth., xvi, 19.

que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié[1], » a dit la même chose à tous les apôtres; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus[2]. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir; et qu'est-ce que délier, sinon remettre? Et le même qui donne à Pierre cette puissance la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je vous envoie[3]. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis[4] : » et le reste que nous avons récité.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole, « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez : » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu

1. Matth., XVIII, 18.
2. Joann., XX.
3. Ibid., 21.
4. Ibid., 22, 23.

d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de l'Église, de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin[1], qui, dans l'honneur de sa primauté, représentait toute l'Église, reçoit aussi le premier et le seul d'abord les clefs qui dans la suite devaient être communiquées à tous les autres[2], » afin que nous apprenions, selon la pratique d'un saint évêque de l'Église gallicane[3], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale ; l'Église mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Églises; le chef de l'Épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement; la chaire

1. S. Aug., *in Joann.*, tract. CXXIV.
2. S. Opt. Mil., lib. VII, n° 3.
3. S. Cæsar. Arel., *Epist. ad Symm.*; Conc. tom.

principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble[1] : et voilà, sans préjudice des lumières divines extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Églises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église ; et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution, tout est fort dans l'Église; parce que tout y est divin, et que tout y est uni : et, comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel, que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles[2], qu'ils agissaient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles[3], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, « qu'ils agissaient au nom de Pierre, » *vice Petri*, « par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de saint Pierre, » *auctoritate episcopis per beatum Petrum collata,* « comme vicaires de saint Pierre, » *vicar*

1. S. Aug., epist. XLIII; S. Iren., lib. III, cap. III; S. Cypr., epist. LV; Theod., *Ep. ad. Rom.*, CXVI; S. Avit., *Ep. ad Faust.*; Conc. Gall.; S. Prosp., *Carm. de Ingr.*, cap. II; Conc. Chalc., *Relat. ad Leon.*; *Lab. Libell.*; Joann.; Const.; S. Opt. Mil., lib. II, n° 2.

2. Conc. Meld. Præf.; Conc. Gall.

3. Synod. Rem.; Conc. Vien.; Conc. Cabil.; Conc. Rom.; Conc. Cices.; *Ivo. Carn. de Cath. Petr. Ant.*

Petri, et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et subordonnée ; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Église, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens, si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis ; si, en conséquence de cette doctrine, ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer : que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui ; mais à vous, qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église ; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté, car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent vos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères et dignes d'être adoptées par nos descendants, dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière !

La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux ! Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique ! mais en même temps que vous êtes forte ! « Belle, dit le saint Cantique[1], et agréable comme Jérusalem ; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée en bataille ; » belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque, recueillie dans vos murailles, vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem ! et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas ; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ! Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte ! lorsque vous marchez Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute ; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs ; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance ; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre ; Jésus-Christ, votre chef, vous mouvant d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir

1 *Cant.*, VI, 3.

tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action!

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi[1], » tout vient à elle, Juifs et gentils, Grecs et barbares. Les Juifs doivent venir les premiers; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont pas dans ce bercail[2]. » C'est par vous, ô Pierre! qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les gentils, peuple immonde : et peuple qui n'est pas peuple; et que vous dit la voix céleste? « Tue et mange[3], » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples. Et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres Églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté pour réparer les

1. Joann., XII, 32.
2. Ibid., X, 16.
3. *Act.*, X, 12, 13.

ravages des dernières hérésies; c'est le destin de l'Église. *Movebo candelabrum tuum* : « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse[1]; je vous ôterai la foi : « Je le remuerai; » il n'éteint pas la lumière, il la transporte : elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs! Où sont-ils, ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. « Ne voyez-vous pas dans un seul psaume[2] « le temps où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc.* « Et maintenant, » c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc, reges, intelligite* : « Et maintenant, ô rois! entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois! entendez; instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur en crainte; » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Église, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvaient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les Césars ,dit-il[3], seraient chrétiens, s'ils pouvaient être tout ensemble chrétiens et Césars. » Quoi, les Césars ne peuvent pas être chrétiens! Ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parlait au nom de toute l'Église dans cet admirable *Apologétique*, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier

1. *Apoc.*, II, 5.
2. *Ps.* II.
3. Tertull., *Apolog.*, n° 34.

temps, où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église; et le second temps, où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Église, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Église.

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ézéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui. Comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josédec; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Église commence par la croix et par les martyres; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme : Venez maintenant, ô Césars! il est temps : *Et nunc, intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin! et Rome te sera soumise; mais tu vaincras par la croix; Rome verra la première ce grand spectacle : un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu; « pour élargir, disait saint Grégoire[1], les voies du ciel; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule,

1. S. Greg., *Epist.*, lib. III, epist. LXV, *ad Mauric. Aug.*

ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape[1], d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ : l'Église se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait par sa patience? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent. Ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmurer? Ce n'était point par faiblesse : qui peut mourir n'est jamais faible; mais c'est que l'Église savait jusques où il lui était permis d'étendre sa résistance. « *Nondum usque ad sanguinem restitistis* : Vous n'avez pas encore résisté jusques au sang, » disait l'apôtre[2]; jusques au sang, c'est-à-dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : « *Non possumus, non possumus*[3]. Que prétendez-vous? nous ne pouvons pas; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper; de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité : que nul prétexte ni nulle raison ne peut

1. Innoc. II, epist. II; Conc. Aquis. II; Conc. Gall.
2. *Hebr.*, XII, 4.
3. *Act.*, IV, 20

autoriser les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient ; puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte ; l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien ; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils accordent à l'Église ; et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes ; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, messieurs, notre ministère est pénible ; s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables, c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédicateurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut des hommes, » *rigorem salutis humanæ*[1]. L'Église assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain ; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes

1. Conc. ad Theodon. vii., can. vi ; Conc. Nal. ; Conc. Meld., can. xii.

infirmes, c'est-à-dire le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours ; de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Église et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous puis rien refuser, puisque je vous dois tout en Jésus-Christ : *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo*[1]. Tout ce que votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le rétablissement de l'Église, je le loue, je l'approuve, je le confirme comme votre fils ; je veux qu'il soit inséré parmi les lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive autant que l'Église : *et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura !* » ou d'entendre un roi pieux dans un concile, c'était un roi d'Angleterre ; ah ! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église, toujours mère, ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux ; passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David, dire au clergé assemblé : « *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus*[2] : J'ai le glaive de Constantin à la main, et vous y avez celui de Pierre ; donnons-nous la main, et joignons le glaive au glaive ; que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques ; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré

1. Henric. II *ad Bened. VII.*
2. Eadg., *Orat. ad Bler.*

qu'ils en aient, sentir la force, et la puissance royale ne vous manquera jamais! »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Église catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime, le saint-siége unit tous vos pasteurs, les rois font la garde autour de vous : qui ne respecterait votre puissance?

SECOND POINT

Paraissez maintenant, sainte Église gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Église universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Église de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple; afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus*[1]. C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége; afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims : « La sainte Église romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les Églises, doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs, principalement par ceux qui, comme nous, ont été engendrés en Jésus-Christ par son ministère, et nourris par elle du lait de la doctrine catholique[2]. »

1. *Ps.* CXXXV, 1.
2. Hincm., *De divort. Loth. et Teuth.*

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Église de Lyon; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége; Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Éleuthère de la part de l'Église gallicane[1]; ambassadeur de la paix, qui, depuis, la procura aux saintes Églises d'Asie, d'où il nous avait été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les voulait retrancher de la communion; et qui, présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux[2]. Mais comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint-siége, que ceux que le saint-siége avait immédiatement envoyés; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles[3] : « Quand nous exposons la tradition que la très-grande, très-ancienne et très-célèbre Église romaine, fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle a conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous confondons tous les hérétiques; parce que c'est avec cette Église que toutes les Églises et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'accorder, à cause de sa principale et excellente principauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidèles, répandus par toute la terre, ont conservé la tradition qui vient des apôtres. »

1. Euseb., *Hist. Eccl.*, lib. V, cap. III, édit. Val.
2. Ibid., cap. XXIV.
3. S. Iren., lib. III, *Contra hæres.*, cap. III.

Appuyée sur ces solides fondements, l'Église gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique, cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers; et, malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire comme ils l'étaient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Église gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire, et cette Église, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres, tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devait tomber en Occident, et que la Gaule devait devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et, voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Église, qu'il avait confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident, un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnait à l'Église d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-

ci, comme il le dit lui-même, pour être « les perpétuels défenseurs de l'Église et des pauvres[1] : » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Églises et à rendre les peuples heureux (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avait données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateraient celui de Jésus-Christ; et que, s'ils étaient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivait de la part de Dieu[2], l'empire romain leur serait donné; en sorte que des rois de France sortiraient des empereurs dignes de ce nom, qui feraient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur les rois, qu'il appelait toujours ses chers enfants; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avait daigné, par le ministère de sa main pècheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avait vus éclater dans la première fondation des Églises chrétiennes. Tous les saints qui étaient alors furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain ils crurent voir paraître dans les rois de France « une nouvelle lumière pour tout l'Occident : *In occiduis partibus novi juaris lumen effulgurat*[3]; » et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Église, à laquelle ce nouveau royaume promettait de nouveaux progrès. C'est ce que disait saint Avite, ce docte et saint évêque de Vienne,

1. *Testam. S. Rem.*, ap. Flod., lib. I, cap. xviii.
2. Ibid , cap. xiii.
3. S. Avit., Vienn. episc., *ad Clod.*; Conc. Gall.

ce grave et éloquent défenseur de l'Église romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; « parce que, disait ce grand homme [1], quand le pape et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est en péril. »

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchait la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardaient toujours l'Église romaine, et se gouvernaient par ses traditions [2]. Tel était le sentiment de l'Église gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimait dans le fond du cœur ce respect pour le saint-siége, dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur était envoyée du ciel; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs! Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de fer que Dieu élevait pour le soutien de sa sainte Église, pendant que la charité se refroidissait partout ailleurs [3]. » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme de voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint-siége qu'il avait toujours reçue des empereurs [4]; et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de

1. *Epist. ad Faust.*; Conc. Gall.
2. *Ep. syn. Episc. Gall.* apud *Leon.*; Conc. Araus. II, Præf.; Conc. Gall.; Bonif. II, *Ep. ad Cæsar. Arel.*; Conc. Vas. II, can. III, IV, V; Conc. Aurel. III, can. III, XXVI.
3. Anast. II, epist. II, *ad Clod.*
4. Pel. II, *Epist. ad Aunach. Autiss.*; Conc. Gall.

ces rois, il les met « autant au-dessus des autres souverains, que les souverains sont au-dessus des particuliers[1]. »

Leur foi croissait en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Église s'étendait par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre, saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montrait dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé : qu'il voulait que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Église.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avait marquées; Dieu les rejeta de devant sa face; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis, et comblés de biens sous cette race.

Les papes et toute l'Église bénirent Pépin, qui en était le chef[2]; les bénédictions de saint Remi passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Église. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons; les conciles, longtemps négligés, furent rétablis[3], et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour

1. S. Greg. M., *Epist.*, lib. VI, epist. vi.
2. Paul. I, epist. x, *ad Fr.*; Conc. Gall.
3. *De schol. instit.*, *Capit.*, Baluz.

mieux faire entendre les saintes Écritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Église romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables[1]. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un des descendants, que « quand cette Église imposerait un joug à peine supportable, il le faudrait souffrir[2] » plutôt que de rompre la communion avec elle; elle n'imposait point de tel joug; mais ce sage prince voulait tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste, les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étaient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Église de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés. Nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble[3]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je

1. Conc. Francof., can. VIII; Conc. Gall.; *Capit. Aquis. an. Imp. III*, cap. IV; Baluz., *Capit., de divis. Regni*, cap. XV.

2. *Capit. Car. M. de hon. sed. Apost. an. Imp. I*, Baluz.; Conc. Tribur., sub. Arn. Imp., can. XXX; *Capit. Angilr. data;* Conc. Gall.; Epit. can. ab Adr. Car. M. oblat.

3. Conc. Francof., can. I, II; can. III, V; can. IV, V, VI, VII; Conc. Gall.

remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit s'élever en Espagne[1], ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatait dans toute l'Église autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause[2]. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il savait comme un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint-siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Évangile et l'ancienne tradition de l'Église catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il fallait croire; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs[3], il leur envoie « les lettres, les décisions et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les exhortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se croire pas plus savants que l'Église universelle : « parce que, ajoutait ce grand prince, après ce concours de l'autorité apostolique et de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de communion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne; mais Charlemagne les avait reçus de plus haut, et ils étaient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint-siège principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres; car c'est aussi à cette unité qu'il est dit :

1. Conc. Francof., can. I.
2. Ibid., *Epist.* Car. M.
3. Ibid.

« Qui vous écoute, m'écoute[1]; » et encore : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle[2]; » et encore : « Vous êtes la lumière du monde[3]; » et encore : « Dites-le à l'Église ; et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un gentil et un publicain[4]; » et encore, pour me servir du passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles[5]. » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Église; et le jugement du saint-siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint-siége et de l'Église romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu, qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pépin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le

1. Luc., x, 16.
2. Matt., xvi, 18.
3. Ibid., v, 14.
4. Ibid., xviii, 17.
5. Ibid., xxviii, 20.

corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Église. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avaient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenaient leurs conciles et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Église. Troyes et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire, pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne; tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Église dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Église gallicane.

Cependant la troisième race était montée sur le trône : race encore plus pieuse que les deux autres, qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers et depuis le commencement du monde, se voit, sans interruption depuis sept cents ans, toujours couronnée et toujours régnante; race enfin qui devait donner saint Louis au monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénie par le saint-siége? Sous cette race, la France est « un royaume chéri et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle du saint-siége[1], » un royaume... Mais si j'entreprenais de tout raconter, le jour n'y suffirait pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beau-

1. Alex. III, epist. xxx; Innoc. III, Greg. IX, *Conc.*, part. I.

coup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur État, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense, puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces derniers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois, aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leurs royaume, se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits plutôt que de troubler la paix de l'Église ; et pendant que saint Thomas de Cantorbéry était banni d'Angleterre, comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevait dans son sein, comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers ; l'Église, qu'ils honoraient, les honorait à son tour ; et l'égalité, tant recommandée par l'apôtre, s'entretenait par de mutuelles reconnaissances.

La piété se ralentissait, et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France ; au milieu de la barbarie et de l'ignorance, elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince ; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat ; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Église romaine. Il regardait dans le pape seul ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament : un Abraham, un Mel-

chisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même[1]. Mais afin qu'une autorité sur laquelle l'Église est fondée fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvait, ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disait-il[2], tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain si on attachait immédiatement tous les membres à la tête ; c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint-siége ; ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai ; mais un de vos ancêtres disait : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas convenable[3]. » Vous avez la plénitude de la puissance, mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des Églises[4], mais non une maîtresse impérieuse ; et vous êtes non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre ; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ, qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat, afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique ; puisque, si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siége a faites siennes

1. S. Bern., *de Consid.*, lib. II, cap. VIII ; et lib. IV, cap. VII.
2. Ibid., lib. III, cap. IV.
3. I Cor., x, 22.
4. S. Bern., *de Consid.*, lib. IV, cap. VII.

en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique[1], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disaient saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siége et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnaissez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une pragmatique pour maintenir dans son royaume « le droit commun et la puissance des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères[2]. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons; et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique que cette profession est magnifique dans nos livres! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le droit commun » qui est le principe ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Église; « sous la puissance canonique des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs, plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs, nous a jetés; où les priviléges accablent les lois, où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans

1. S. Bern., *de Consid.*, lib. III, cap. IV.
2. *Prag.* S. Lud.

la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense. Et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du saint-siége, c'en est l'esprit. Il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline! Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas pour nous diviser d'avec le saint-siége, à Dieu ne plaise! c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique; l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude, et s'il les outrepassait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnaître dans le saint-siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Église catholique ensemble; encore faut-il savoir connaître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Église, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir: mais la France fut suivie de toute l'Église. Ces maximes, supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du

saint-siége, affaiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifiait, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Église catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Église, s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seront aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance[1]; mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions, mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Église gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Église de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités[2]. Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avaient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II, qui le savait, puisqu'il avait autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans

1. Sess. v.
2. Urban. VI, epist. II.

l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France[1] : « La France a beaucoup d'universités, parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable frère, est la plus illustre, parce qu'on y enseigne si bien la théologie, et que c'est un si grand honneur d'y pouvoir mériter le titre de docteur; de sorte que le florissant royaume de France, avec tous les avantages de la nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de la pure religion. » Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignorait pas nos sentiments, puisqu'ils étaient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle[2] où, en révoquant ce qu'il avait dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savait bien que la France n'abusait point de ces maximes, puisque même elle venait de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges, où, louant les Pères de Bâle qui soutenaient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié. Qui fit un si grand ouvrage? Un grand roi, fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Église, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme c'est, dit-il[3], le devoir des prélats d'annoncer avec liberté la vérité qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le

1. Pius II, *in Conv. Mant.*
2. Bulla retract. Pii II.
3. *Prag.* Car. VII.

devoir du prince et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Écritures, et de l'exécuter avec efficace. » Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Église : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement et qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez vraiment libres[1]. »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois; elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'aient été enfants de l'Église catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint-siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* : « Grâces à Dieu sur ce don inexplicable de sa bonté[2]. »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Église, un empereur, roi de France, disait aux évêques[3] : « Je veux qu'appuyés de notre secours et secondés de notre puissance, comme le

1. Joan., VIII, 32, 36.
2. II *Cor.*, IX, 15.
3. Lud. Pius, *Capit.*, an. 823, Baluz.; *ep. Venil. Sed. ad Amul. Lugd.*, Conc. Gall.

bon ordre le prescrit, *famulante, ut decet, potestate nostro* (pesez ces paroles, et remarquez que la puissance royale qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir), je veux donc, dit cet empereur, que, secondés et servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande. » Paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage était ordinaire aux rois très-chrétiens; et ce que faisaient ces pieux princes, ils ne cessaient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Église, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux! ô plaie du christianisme! Ministres de l'Église, ministres des rois et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah! pourquoi vous divisez-vous? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu? et pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies; que servir Dieu c'est servir l'État, que servir l'État c'est servir Dieu? Mais l'autorité est aveugle, l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité? accusons l'orgueil; et disons, comme l'apôtre disait de la loi : « L'autorité est sainte et juste et bonne[1]; » sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à chacun; bonne, elle assure le repos public; « mais l'iniquité, afin de paraître iniquité, se sert » de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des

1. Rom., VII, 12.

rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, de « s'aider mutuellement dans leurs fonctions, » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, « d'être obéissants aux évêques : » c'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne ; et ce grand prince ajoutait qu'il « ne pouvait tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étaient pas fidèles à Dieu ; ni en espérer une sincère obéissance, lorsqu'ils ne la rendaient pas aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui regardait les causes de Dieu et les intérêts de l'Église[1]. » C'était parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église ; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Écriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? que ne doivent point les évêques au grand Louis! que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église! pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? Quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présage pour l'Église! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le

1. *Cap.* IV *Car. M.*, an 806, Baluz., *Capit.*, cap. *Theod. de hon. Episc. et rel. Sacerd.*; *Coll. Anseg.*, lib. VI, cap. CCXLIX; Conc. Arel., VI, sub. Car. M., can. XIII; Conc. Gall.; *Capit. Car. M.*, an. 813, Baluz.

plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque, fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Église, dont il fait les siens! Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Église et pour l'État, deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église, que Dieu soutient. Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église! n'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés? et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église romaine, leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables, sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques; et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages? Que des monuments éternels de notre autorité sacrée.

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous parlons de cette sorte; mais nous prêchons Jésus-Christ

qui nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre service[1]. » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé?

TROISIÈME POINT

Ç'a toujours été dans l'Église un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix; et nous pouvons dire avec un ancien pape[2], « que nous sommes véritablement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand nous travaillons à la paix de l'Église : » *Pro Christo legatione fungimur, cum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus.* L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme, mais surtout c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité

1. II *Cor.*, III, 6; IV, 5.
2. Joann. VIII, épist. LXXX.

le Dieu de la paix, et « les apôtres étaient assemblés, » dit l'évangéliste[1], quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : « *Pax vobis :* La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Église et l'État, écrivit à Louis VII : « Il n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques en ce temps; » et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince[2], que « s'il est sorti de la rigueur de l'autorité apostolique quelque chose dont Votre Majesté se trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il soit révoqué ou adouci, autant qu'il le faut pour votre honneur. »

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint-siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel, et, à la louange immortelle de cette Église, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon un privilége de Rome, qu'on crut contre l'ordre. Nos Pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint concile de Chalcédoine, et les sentences de plusieurs autres Pères authentiques, le saint concile a résolu que ce privilége ne pouvait subsister, puisqu'il n'était pas conforme mais contraire aux constitutions canoniques[3]. »

1. Joann., xx, 19.
2. S. Bern., epist. CCLV.
3. Conc. Ansan., an. 1025.

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église : ce concile est pourtant de l'onzième siècle ; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint-siége, puisqu'elle sait au contraire qu'un siége qui doit régler tout l'univers n'a jamais intention d'affaiblir la règle : mais comme dans un si grand siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Églises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII[1]. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avaient reçue, disaient-ils, des pontifes apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le jugement de toute l'Église paraissait principalement dans le saint-siége apostolique[2]. » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force ; et la conclusion fut que « les pontifes apostoliques ne devaient pas révoquer les sentences des évêques » contre cet ordre canonique ; parce que, comme les membres sont obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses membres. »

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de

1. Conc. Lemov. II, sess. II.
2. Ibid.

France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siége d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque[1] s'était plaint au même pape Jean XVIII d'une absolution que ce pape avait mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile[2] : « C'est votre faute, mon très-cher frère, de ne m'avoir pas instruit; j'aurais confirmé votre sentence, et ceux qui m'ont surpris n'auraient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes coévêques! Je déclare à tous mes frères les évêques que je veux les consoler et les secourir et non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur ministère. » A ces mots, tous les évêques se dirent les uns aux autres : « C'est à tort que nous osons murmurer contre notre chef; nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes et du peu de soin que nous prenons de l'avertir. »

Vous le voyez, chrétiens, les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint-siége et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée, pourvu qu'en proposant la règle on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Église de France aime d'autant plus sa mère l'Église romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Églises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais

1. Étienne, évêque de Clermont.
2. Conc. Lemov. II, sess. II.

elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande, l'Église romaine, soutenant toutes les Églises, « portant, dit un ancien pape[1], le fardeau de tous ceux qui souffrent, » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel! Qu'elle est grande encore une fois, lorsque, pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets! Quelle a été sa puissance lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline, et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main!

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger! comme si l'Église avait cessé d'être universelle, ou que le lien commun qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ pût devenir étranger à des chrétiens! Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands, qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion, qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner! Ils n'y ont jamais pensé;

1. Joann. VIII, epist. LXXX.

invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse.

L'Église de France est zélée pour ses libertés [1] : elle a raison, puisque le grand concile d'Éphèse nous apprend [2] que ces libertés particulières des Églises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis ; et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect ; et, loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conservons pour le saint-siége nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles ! « Si je t'oublie, Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* [3] ! »

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur le pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chré-

1. Concil. Bitur., cap. *de Elect.*
2. Concil. Ephes., act. VII.
3. *Ps.* CXXXVI, 6.

tiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? « Souvent, dit un ancien Père [1], les lumières de ceux qui enseignent viennent des prières de ceux qui écoutent. *Hoc accipit doctor quod meretur auditor.* » Tout ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin [2], par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu et que Dieu connaît, où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connaisse, ce Dieu qui vous connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connaît, on ne connaît plus personne : les marques des conditions sont confondues, on se détruit pour se parer; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières; en reconnaissance du don de Dieu, dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs; prions tous ensemble; car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les

1. S. Pet. Chrysol., serm. LXXXVI.
2. *De Bap. cont. Donat.*, lib. III, nos 22, 23.

autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Église.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui, ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et qui ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins qui, sans savoir ni la religion, ni ses fondements, ni son origine, ni sa suite, « blasphèment ce qu'ils ignorent et se corrompent dans ce qu'ils savent : nuées sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude[1], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées ; « arbres deux fois morts et déracinés : » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité, mais doublement morts parce qu'ils ont perdu la foi ; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Église par aucune fibre ; « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, Messeigneurs, plus humbles et plus soumis que tout le reste, zélés défenseurs des canons, autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte

1. Jud., 10, 12.

de notre caractère, et soigneux de les faire paraître dans notre vie plus encore que dans nos discours, afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

SUR

LA PROVIDENCE

PRÊCHÉ A LA COUR

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux; raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchants. Sentiments que la foi de la Providence doit nous inspirer.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans sa consolation, et vous dans les tourments.

Luc., XVI, 25.

Nous lisons dans l'histoire sainte[1] que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

1. III, *Reg.*, XV, 17-22.

Je médite aujourd'hui, messieurs, de faire quelque chose de semblable; et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable, c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable, et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours que j'expliquerai plus à fond après que nous aurons imploré, etc.

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze[1], contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. Il avait appris de Moïse que ce divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2]; « Dieu vit que la lumière était bonne; » qu'en ayant composé le tout il avait encore enchéri, et l'avait trouvé « parfaitement beau : » *Et erant valde bona*[3]; enfin qu'il avait

1. Orat. XXXIV.
2. *Genes.*, I, 4.
3. Ibid. 31.

paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse, regardant les choses dans une pensée sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que, le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde! Prêtez l'oreille, ô mortels! et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne; car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire, et je m'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de

l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse au prince[1] pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre, c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure, et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune, mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes; et, après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde; et c'est tout le sujet de ce discours

PREMIER POINT

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la com-

1. Deut., XXXIV, 9.

pare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil ; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course aux plus vites, ni les affaires aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux ; mais que c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les emplois, qui règle tous les prétendants : » *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum... sed tempus casumque in omnibus*[1] : « J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : » *Quod universa æque eveniant justo et impio.... immolanti victimas et sacrificia contemnenti :... eadem cunctis eveniunt.* Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée ; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit, au contraire, l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le sup-

1. *Eccles.*, IX, 11.
2. Ibid., 2, 3.

plice. Quelle est la confusion de ce tableau ! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte ?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre ; il dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[1]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et, si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place du jugement, et l'iniquité dans le rang que devait tenir la justice : » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem*[2] ; c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre ? Quoi ? que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement ? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses : » *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit*[3].

1. *Ps.* LII, 1.
2. *Eccles.*, III, 6.
3. *Ibid.*, 17.

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion ; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit ; il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard ; ainsi, convaincu par la raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu ; c'est la grande maxime d'État de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité ; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse, où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi ? Pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, car Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra, par un dernier jugement, la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues ; « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose : » *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels ! c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immor-

teis; elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ces créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[1]? « N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense coure trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier être; ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se ren-

1. Matth., VI, 26.

fermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants! *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni*[1]. Il ne serait pas raisonnable : laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité; et, bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris*[2].

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire : » *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem.* « Il se montre presque égal sur toute la nature humaine; et les biens et les maux qu'il envoie en attendant sur la terre sont communs à ses ennemis et à ses enfants : » *Æqualis est interim super omne hominum genus; et indulgens, et increpans, commuoia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis*[3]. Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution

1. S. Aug., *in Ps.* XCI, n° 8.
2. *Ibid.*
3. *Apolog.*, n° 45.

de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ah ! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement : pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir ; il ne s'émeut pas de leurs reproches : *quoniam prospicit quod veniet dies ejus*[1], « parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt. »

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants ; il laisse souffrir de grands maux aux justes ; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux ; il y en a de deux sortes : il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! la santé est un bien, mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a

1. Deut. XXXVI, 13.

dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle, et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes; c'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais, pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il fallait certainement, dit saint Augustin[1], que la justice divine prédestinât certains biens aux justes, auxquels les méchants n'eussent point de part, et, de même, qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés : c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais, en attendant ce temps limité dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs: *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto.* Il y a premièrement le vin pur, *vini meri;* il y a secondement le vin mêlé, *plenus mixto;* enfin il y a la lie, *verumtamen fæx ejus*

1. *In Ps.* LV, 2e 14.

non exinanita[1]. Que signifie ce vin pur? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur? Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente? O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée! mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Voici les temps du mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent; mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux ; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ*[2]. Voilà, messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« Oh! que vos œuvres sont grandes, que vos voies sont justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant! Qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô roi des siècles[3] ! » qui n'admirerait votre providence, qui ne craindrait vos jugements? Ah! vraiment, « l'homme insensé n'entend pas ces choses, et le fou ne les connaît pas : » *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc*[4]. « Il ne regarde que ce qu'il voit, et il se trompe : »

1. *Ps.* LXXIV, 8, 9.
2. Ibid., LXXIX, 9.
3. *Apoc.*, XV, 3, 4.
4. *Ps.* XCI, 6.

Hæc cogitaverunt, et erraverunt[1] ; car il vous a plu, ô grand Architecte! qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « ce serait seulement au dernier jour qu'on entendrait le mystère de votre conseil : » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus*[2].

Mais alors il sera bien tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons, messieurs, l'heure destinée, assistons en esprit au dernier jour; et du marchepied de ce tribunal, devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis! Eux-mêmes, au contraire, s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance, les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos ; ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être; cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde! il faut que les choses

1. *Sap.*, II, 21.
2. Jerem., XXIII, 20.

changent. Et, en effet, admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir durant les temps de mélange où Dieu préparait un plus grand ouvrage ; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité, *nunc autem,* une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà, messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire ; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible, que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence, qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes qui aurait trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au

siècle à venir pour faire la félicité de ses enfants : *Aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[1]. La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons, ou, pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis*, dit saint Augustin[2].

Et certainement, chrétiens, quand, rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles; et, pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées, et que je considère d'ailleurs que, tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue quand je te regarde par cet endroit!

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas

1. S. Aug., *in Ps.* CXXXVI, n° 5.
2. Ibid., LXII, n° 14.

où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance. Non, non, messieurs, je ne m'oublie pas; non, non, je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience; et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit de confier à sa conduite une si grande et si noble partie du genre humain pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes*[1]. Ainsi, la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose; mais elle fait encore un plus grand effet : c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils, chrétiens? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres; le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle, qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance et leur

1. S. Aug., *De Civ. Dei*, lib. V, cap. XXIV.

contrariété. Il serait long, chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais, pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée, il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort qui ne joue pas à temps, et la machine s'arrête ; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble ses desseins : au contraire, tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins, parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint apôtre [1], à l'accomplissement de son salut, et son salut est sa grande affaire ; c'est là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*[2].

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance[3], » que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre

1. Luc., XII, 32.
2. *Rom.*, VIII, 28.
3. Idib., V, 4.

le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume[1]. » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien ; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie ; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice ; autant la chute des uns que la persévérance des autres ; autant les exemples de faiblesse que les exemples de force ; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin[2], vient laver ses mains dans leur sang ; c'est-à-dire qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi comme une voie céleste qui dit aux méchants fortunés qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre ! ô herbe rampante ! oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

1. Luc., XII, 32.
2. *In Ps.* LVII, n° 21.

Chrétiens, méditons ces choses, et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour; tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie; maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles; et quels? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les puissants, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés puissamment : » *Potentes potenter tormenta patientur*[1]. C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures choses : » *Confidimus autem de vobis meliora*[2]. Il y a des puissances saintes : Abraham, qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres : si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel dont nous parle [l'Évangile], et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

1. *Sap.*, VI, 1.
2. *Hebr.*, VI, 9.

SERMON

SUR

LE CULTE DU A DIEU

Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu. Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connaît pleinement son essence et ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle : défauts qui la corrompent.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.

Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.

Joann., IV, 13.

La plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet et le religieux adorateur de la nature divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier être qui nous a produits par sa puissance, et nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse et de sa bonté.

Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre : « Ainsi ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et pour nous faire connaître son divin auteur : » *Quæ cum co-*

gnoscere non possit, quasi innotescere velle videtur[1]. C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer elle nous y porte ; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer; c'est ainsi qu'imparfaitement, et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, et soi-même, et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

Mais, mes frères, ce n'est pas assez que nous connaissions combien nous devons de culte à cette nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle manière il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est venu pour nous l'apprendre[2], » et nous en serons parfaitement informés, si nous entendons ce que c'est que cette sublime adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ nous prescrit.

Pour rendre à Dieu un culte agréable, il faut observer, messieurs, deux conditions nécessaires : la première, que nous connaissions ce qu'il est; la seconde, que nous disposions nos cœurs envers lui d'une façon qui lui plaise. Il me semble que le Sauveur nous a enseigné ces deux conditions dans ces douces paroles de mon texte : « en esprit et en vérité. » Le principe de notre culte, c'est que nous ayons de Dieu des sentiments véritables, et que nous le

1. *De Civ. Dei*, lib. XI, cap. XXVII.
2. Joann., I, 18.

croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance, c'est que nous épurions devant lui nos intentions, et que nous nous disposions comme il le demande. La première de ces deux choses nous est exprimée par l'adoration en vérité, et la seconde est comprise par l'adoration en esprit. Je veux dire que l'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravilissent Dieu dans nos esprits, et que l'adoration en esprit bannit les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur. Si bien que l'adoration en vérité fait que nous voyons Dieu tel qu'il est, et l'adoration en esprit fait que Dieu nous voit tels qu'il nous veut. Le Fils de Dieu par les bonnes dispositions nous mène à la vérité : *in spiritu*, bien disposés : *in veritate*, Dieu bien conçu ; il se fait connaître aux bien disposés. Ainsi toute l'essence de la religion est enfermée en ces deux paroles ; et je prie mon Sauveur de me pardonner, si, pour aider votre intelligence, j'en commence l'explication par celle qu'il lui a plu de prononcer la dernière.

PREMIER POINT

L'adoration religieuse, c'est une reconnaissance en Dieu de la plus haute souveraineté, et en nous de la plus profonde dépendance. Je dis donc, encore une fois, et je pose pour fondement que le principe de bien adorer, c'est de bien connaître. L'oraison, dit saint Thomas[1], et il faut dire de même de l'adoration, dont l'oraison est une partie, est un acte de la raison ; car le propre de l'adoration, c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire de l'assujettir à Dieu. Or, est-il qu'il appartient à la raison d'ordonner les deux choses : donc, la raison est le principe de l'adoration, laquelle par conséquent doit être conduite par la connaissance.

Mais l'effet le plus nécessaire de la connaissance, dans

1. 2, 2, quæst. LXXXIII, art. 1.

cet acte de religion, c'est de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre faible entendement, ne pouvant porter une idée si haute et si pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier être. Quelques-uns, plus grossiers, lui donnent une forme humaine, mais peu s'empêchent de lui attribuer une manière d'agir conforme à la nôtre. Nous le faisons penser comme nous, nous l'assujettissons à nos règles; et chacun se le représente à sa façon particulière. Toutes ces idées, dit saint Augustin[1], que chacun se forme de Dieu en particulier au gré de son imagination et de ses sens, sont autant d'idoles spirituelles que nous érigeons dans nos cœurs; si bien que nous pouvons dire qu'une grande partie des infidèles sont semblables aux Samaritains que Jésus-Christ reprend dans notre Évangile, et desquels il est écrit, au quatrième livre des *Rois*, « qu'ils craignaient, à la vérité, le Seigneur; mais qu'ils ne laissaient pas toutefois de servir en même temps leurs idoles : » *Timentes quidem Dominum, sed nihilominus et idolis suis servientes*[2]. Ainsi, beaucoup de chrétiens qui sont bien instruits par l'Église, mais à qui leur imagination représente mal ce que l'Église leur enseigne, adorent le Dieu véritable que la foi leur fait connaître; et néanmoins l'on peut dire qu'ils lui joignent les idoles qu'ils se sont forgées, c'est-à-dire les images grossières et matérielles qu'ils se sont eux-mêmes formées de cette première essence.

Il faut donc connaître, avant toutes choses, que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait : et comme tout, nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre; et c'est par là que nous apprenons à séparer de toutes les idées communes la très-simple notion

1. *Quæst. in Jos.*, lib. VI.
2. IV *Reg.*, XVII, 41.

de ce premier Être. *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea*[1] : « Je vous rendrai mes vœux, dit le roi-prophète, que mes lèvres ont distingués ; » c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin[2], qu'il faut adorer Dieu distinctement : et qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le distinguer tout à fait de la créature, et ne lui rien attribuer du nôtre.

« Que ne peut-on dire de Dieu ? dit saint Augustin ; mais que peut-on dire de Dieu dignement ? » *Omnia possunt dici de Deo, et nihil digne dicitur de Deo*[3]. Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand ; parce que sa perfection est si éminente, que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible.

Ainsi, pour me servir des paroles de saint Augustin, « si nous trouvons quelquefois dans les Écritures des choses qui nous paraissent peu dignes de la grandeur de cet Être incompréhensible, répondons-nous à nous-mêmes, qu'il faudrait juger ces expressions ou ces comparaisons indignes de Dieu, si l'on pouvait en trouver qui fussent dignes de lui : » *Ego vero cum hoc de Deo dicitur, indignum aliquid dici arbitrarer, si aliquid dignum inveniretur quod de illo diceretur*[4]. « Par conséquent, puisque sa puissance éternelle et sa divinité surpassent infiniment toutes les paroles qui forment le langage humain, tout ce qu'on dit de lui humainement, qui peut paraître méprisable aux hommes, doit servir à avertir l'infirmité humaine, que les choses mêmes qui lui semblent dans les Écritures saintes dites de Dieu, d'une manière convenable à son excellence, sont plus proportionnées à notre capacité qu'à la sublimité de l'Être

1. *Ps.* LXV, 13, 14.
2. *Enar. in Psalm.* LXV, n° 19.
3. *In Joann.*, tract. XIII, n° 5.
4. *De divers. quæst. ad Simplic.*, lib. II, quæst. II, n° 6.

divin; qu'ainsi nous devons, par une vue plus claire, élever notre intelligence au-dessus de ces grandes idées, comme elles s'élèvent en quelque manière au-dessus de celles qui nous paraissent trop inférieures : » *Cum vero verba omnia, quibus humana colloquia conseruntur, illius sempiterna virtus et divinitas mirabiliter atque incunctanter excedat, quidquid de illo humaniter dicitur, quod etiam hominibus aspernabile videatur, ipsa humana admonetur infirmitas, etiam illa quæ congruenter in Scripturis sanctis de Deo dicta existimat, humanæ capacitati aptiora esse quam divinæ sublimitati; ac per hoc etiam ipsa transcendenda esse sereniore intellectu, sicut ista qualicumque transcensa sunt.*

On peut juger aisément que pour renverser ces idoles [dont nous avons parlé], et adorer Dieu en vérité, il n'y a rien de plus nécessaire que de bien connaître ce qu'il est; et c'est pourquoi le Sauveur, reprenant la Samaritaine, et instruisant les fidèles, a dit dans notre évangile : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas, et nous adorons ce que nous connaissons[1]; » par où il nous prépare la voie à cette adoration en vérité, que je dois tâcher aujourd'hui de vous faire entendre.

Concluons donc nécessairement qu'il faut connaître celui que nous adorons; mais surtout il en faut connaître ce qui est nécessaire pour l'adorer, que je réduis, chrétiens, à ces trois vérités principales : que Dieu est une nature parfaite et dès là incompréhensible; que Dieu est une nature souveraine; que Dieu est une nature bienfaisante. Voilà comme les trois sources et les trois premières notions qui portent l'homme à adorer Dieu, parce que nous sommes portés naturellement à révérer ce qui est parfait, et que la raison nous enseigne à dépendre de ce qui est souverain, et que nos besoins nous inclinent à adhérer à ce qui est bon.

Cette profonde pensée de la haute incompréhensibilité

1. Joann., IV, 22.

de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze[1], parce que nous le connaissons; mais nous l'adorons, poursuit-il, parce que nous ne le comprenons pas; c'est-à-dire, ce que nous connaissons de ses perfections fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien; mais parce que c'est un abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, et nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire; et c'est là adorer en vérité.

Voilà l'idée véritable; voyons maintenant l'idole que l'homme abusé se forme. Je ne veux pas dire, messieurs, que nous pensions pouvoir comprendre la Divinité. Il y a peu d'hommes assez insensés pour avoir une telle audace. Mais celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées et dans les desseins de sa sagesse. Quelques-uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste; et, sous le nom de la fortune, c'est la sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts, et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies; comme si cette pro-

1. Orat XXXVIII, n° 11.

fonde sagesse composait ses desseins par pièces, à la manière des hommes; et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connaître encore, en second lieu, que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui, supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin pour se soutenir d'aucun secours tiré du dehors, et qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté. Il ne fait que jeter un regard, aussitôt toute la nature est épouvantée, et prête à se cacher dans son néant. « J'ai regardé, dit le prophète Jérémie[1], et voilà que devant la face du Seigneur la terre était désolée, et ne semblait que de la cendre. J'ai levé les yeux au ciel, et il avait perdu sa lumière; j'ai considéré les montagnes, et elles étaient ébranlées terriblement, et toutes les collines se troublaient, et les oiseaux du ciel étaient dissipés, et les hommes n'osaient paraître, et les villes et les forteresses étaient renversées, parce que le « Seigneur était en colère. » Le prophète ne nous dit pas, ni qu'il fasse marcher des armées contre ces villes, ni qu'il dresse des machines contre les murailles. Il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fond et en tout droit souverain, lui seul les ayant tirées du néant. C'est pourquoi il prononce dans son Écriture, avec une souveraine hauteur : « Tous mes conseils tiendront, et toutes mes volontés seront

1. Jerem., IV, 23 et seqq.

accomplies : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*[1].

Donc, pour adorer Dieu en vérité, il faut connaître qu'il est souverain; et à voir comme nous prions, je dis, ou que notre esprit ne connaît pas cette vérité, ou que notre cœur dément notre esprit. Considérez, chrétiens, de quelle sorte vous approchez de la sainte majesté de Dieu pour lui faire votre prière. Vous venez à Dieu pleins de vos pensées, non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le faire entrer dans vos sentiments. Vous prétendez que lui et ses saints épousent vos intérêts, sollicitent, pour ainsi dire, vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de ce secours, vous lui promettez de le bien servir, et vous voulez qu'il vous achète à ce prix, comme si vous lui étiez nécessaires. C'est méconnaître votre souverain, et traiter avec lui d'égal à égal. Car, encore que vous ajoutiez : Votre volonté soit faite, si vous consultez votre cœur, vous demeurerez convaincus que vous regardez ces paroles, non comme la règle de vos sentiments, mais comme la forme de la requête; et permettez-moi de le dire ainsi, vous mettez à la fin de la prière, Votre volonté, comme à la fin d'une lettre, Votre serviteur. En effet, vous sortez de votre oraison, non plus tranquilles, ni plus résignés, ni plus fervents pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffés pour vos intérêts. Et si les choses succèdent contre vos désirs, ne vous voit-on pas revenir, non avec plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec des secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain? Chrétiens, vous vous oubliez : ce Dieu que vous priez n'est plus qu'une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut.

1. *Is.*, XLVI, 10.

L'oraison, dit saint Thomas[1], est une élévation de l'esprit de Dieu, *ascensus mentis in Deum*. Par conséquent il est manifeste, conclut ce docteur angélique, que celui-là ne prie pas qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Ce n'est pas que je sache que la divine bonté condescend aussi à nos faiblesses, et que, comme dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, l'oraison est un commerce où il faut en partie que l'homme s'élève, et en partie aussi que Dieu descende; mais il est vrai toutefois, qu'il ne descend jamais à nous que pour nous élever à lui; et si cette aigle mystique de Moïse s'abaisse tant soit peu pour mettre ses petits sur ses épaules, ce n'est que pour les enlever bientôt avec elle, et leur faire percer les nues, c'est-à-dire toute la nature inférieure, par la rapidité de son vol : *Et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis*[2]. Ainsi vous pouvez sans crainte et vous devez même exposer à Dieu vos nécessités et vos peines. Vous pouvez dire avec Jésus-Christ, qui l'a dit pour nous donner l'exemple : « Père, que ce calice passe loin de moi[3], » mais croyez, et n'en doutez pas, que ni vous ne connaissez Dieu comme souverain, ni vous ne l'adorez en vérité, jusqu'à ce que vous ayez élevé votre volonté à la sienne, et que vous lui ayez dit du fond du cœur, avec le même Jésus : « Père, non point ma volonté, mais la vôtre[4], » votre volonté soit faite : *Fiat*.

Cette haute souveraineté de Dieu a son fondement sur sa bonté; car comme nous venons de dire que son domaine est établi sur le premier de tous ses bienfaits, c'est-à-dire

1. 2, 2, quæst. LXXXIII, lib. I, art. 4.
2. *Deut.*, XXXII, 11.
3. Matth., XXVI, 39.
4. Luc., XXII, 42.

sur l'être qu'il nous a donné, il s'ensuit que la puissance suprême qu'il a sur nous dérive de sa bonté infinie, et qu'en cela même qu'il est parfaitement souverain, il est aussi souverainement bon et bienfaisant. Que s'il nous a donné l'être, à plus forte raison devons-nous croire qu'il nous en donnera toutes les suites jusqu'à la dernière consommation de notre félicité, puisqu'on peut aisément penser qu'une nature infinie, et qui n'a pas besoin de nous, pouvait bien nous laisser dans notre néant; mais qu'il est tout à fait indigne de lui, ayant commencé son ouvrage, de le laisser imparfait, et de n'y mettre pas la dernière main : d'où il s'ensuit que celui-là même qui a bien voulu nous donner l'être veut aussi nous en donner la perfection, et par conséquent nous rendre heureux, puisque l'idée de la perfection et celle de la félicité sont deux idées qui concourent; celui-là étant tout ensemble heureux aussi bien que parfait, à qui rien ne manque. Et c'est la troisième chose qu'il est nécessaire que nous connaissions de Dieu pour l'adorer en vérité, à savoir qu'il est une nature infiniment bonne et bienfaisante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompréhensible, ni une entière dépendance de son absolue souveraineté, mais encore un retour volontaire à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos désirs et le repos de notre cœur : *Adorabunt patrem*, « un père. »

Mais encore qu'il n'y ait rien de plus manifeste que la bonté de Dieu, il est vrai néanmoins, messieurs, que nous la méconnaissons souvent. Et certes, si nous étions persuadés, comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon et bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien; et lorsque nous n'obtenons pas ce

1. Luc., XXII, 42.

que-nous lui demandons dans nos prières, nous croirions nécessairement de deux choses l'une, ou que ce n'est pas un bien véritable que nous demandons, ou que nous ne sommes pas bien disposés à le recevoir. Et certainement Dieu, comme bon, d'un naturel communicatif, esprit qui aime à se répandre et à s'insinuer dans les cœurs [est toujours disposé à nous accorder l'effet de nos justes demandes] donc, comme il est avide de se donner [à ses enfants, aussi doivent-ils être] avides de le recevoir : *Sicut urget petere necessitas filium, sic urget charitas dare genitorem*[1]. « Comme la nécessité presse un fils de demander, ainsi la charité presse son père de lui donner. » A nous notre besoin, et à lui sa charité est un empressement. ne soyons pas moins empressés à recevoir que lui à donner. Il se plaît d'assister les hommes; et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. Il a soif qu'on ait soif de lui, dit saint Grégoire de Nazianze[2] : recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire; exiger de lui, c'est l'obliger; et il aime si fort à donner, que la demande à son égard tient lieu de bienfait. Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, c'est de croire qu'il ne nous manque pas; et j'ai appris de saint Cyprien, « qu'il donne toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient recevoir de lui : » *Dans credentibus tantum, quantum se credit capere qui sumit*[3]. Ne croyons donc jamais qu'il nous refuse, c'est qu'il nous éprouve; ou en remettant, il nous fait ce grand bien d'arracher de nous par ce délai de son secours la reconnaissance et la confession de notre faiblesse. Ou nous ne demandons pas bien, ou nous ne sommes pas préparés à bien recevoir, ou ce que nous demandons est tel qu'il n'est pas digne de lui de nous le donner. Les hommes

1. S. Petr. Chrys., serm. LXXI, *in Orat. Dom.*
2. Orat. XL.
3. Epist. VIII, *ad Martyr. et Conf.*

sont embarrassés quand on leur demande de grandes choses, parce qu'ils sont petits; et Dieu trouve indécent qu'on s'attache à lui demander de petites choses, parce qu'il est grand. Ne lui demandez rien moins que lui-même.

Mais comme je prévois dans ce discours un autre lieu plus commode pour traiter cette vérité, maintenant je n'en dirai pas d'avantage; et pour conclure le raisonnement de cette première partie, j'ajouterai, chrétiens, qu'encore que je me sois attaché à vous exposer les trois premières notions, qui ont principalement porté les hommes à adorer Dieu, à savoir la perfection de son être, la souveraineté de sa puissance, et la bonté de sa nature, je reconnais toutefois que, pour adorer en vérité cette essence infinie, il faut aussi connaître véritablement tous ses autres divins attributs. Cependant, comme le traité en serait immense, trouvez bon que je vous renvoie en un mot à la foi de l'Église catholique; et tenez donc pour indubitable que, comme l'Église catholique est le seul véritable temple de Dieu, *Catholicum Dei templum*, ainsi que Tertullien l'appelle[1], elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité. Toutes les autres sociétés, de quelque piété qu'elles se vantent, et quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Église, ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude. C'est dans l'Église seule que Dieu est connu comme il veut l'être. Nous ne connaissons jamais pleinement ni son essence, ni ses attributs, que nous ne les connaissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Par exemple, pour connaître pleinement sa toute puissance, il faut la connaître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, et n'avoir non plus de peine à croire celui de l'eucharistie que celui de l'incarnation. Pour

1. *Adv. Marcion*, lib. III, n° 21.

connaître sa sainteté, il faut connaître dans tous les sacrements que Jésus-Christ a institués pour nous l'appliquer, et confesser également celui de la pénitence avec celui du baptême; et ainsi des autres. Pour connaître sa justice, il faut la connaître dans tous les états où il l'exerce, et ne croire pas plutôt la punition des crimes capitaux dans l'enfer, que l'expiation des moindres péchés dans le purgatoire. Ainsi pour connaître sa vérité, il la faut adorer dans toutes les voix par lesquelles elle nous est révélée, et la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix : « Gardez, dit l'Apôtre[1], les traditions. » L'Église catholique a seule cette plénitude; elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais. « Quiconque n'est pas dans l'Église, dit saint Augustin, ne voit ni n'entend; quiconque est dans l'Église, dit le même Père, ne peut être ni sourd ni aveugle : » *Extra illam qui est, nec audit, nec videt; in illa qui est, nec surdus nec cæcus est*[2]. Partant, adorons Dieu, chrétiens, dans ce grand et auguste temple où il habite au milieu de nous, je veux dire dans l'Église catholique; adorons-le dans la paix et dans l'unité de l'Église catholique; adorons-le dans la foi de l'Église catholique; ainsi, toujours assurés de l'adorer en vérité, il ne nous restera plus qu'à nous disposer à l'adorer en esprit : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

La raison pour laquelle le Sauveur des âmes nous oblige à rendre à son Père un culte spirituel est comprise dans ces paroles de notre évangile : « Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit[3]. » En effet, puisque

1. *Thess.*, II, 14.
2. *Enar. in Psal.* XLVII, n° 7.
3. Joann., IV, 24.

Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image, et que le propre de la religion est d'achever dans nos âmes cette divine ressemblance, il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui ; et, par conséquent, comme il est esprit, mais esprit très-pur et très simple, qui est lui-même son être, son intelligence et sa vie, si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs, et venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles ; c'est ce qui s'appelle dans notre évangile adorer Dieu en esprit : « La prière, dit Tertullien, doit procéder du même esprit auquel elle s'adresse. Personne ne reçoit celui qui lui est opposé : personne n'admet un autre que son semblable : » *De tali spiritu emissa esse debet oratio, qualis est spiritus ad quem mittitur... Nemo adversarium recipit : nemo nisi comparem suum admittit*[1].

Je ne finirai jamais ce discours si j'entreprends aujourd'hui de vous raconter toutes les saintes dispositions que nous devons apporter au culte sacré de Dieu. Je dirai donc seulement, pour me renfermer dans mon texte, celles que le style de l'Écriture exprime spécialement sous le mot d'esprit, qui sont la pureté d'intention, le recueillement en soi-même et la ferveur; trois qualités principales de l'adoration spirituelle.

Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que l'ancien peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme et animale ayant besoin de cet appât sensible et de ce faible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jésus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une

1. Tert., *de Orat.*, nos 10, 11.

chaste dilection des biens véritables qui sont les spirituels : *Adorabunt Patrem in spiritu.* « Ils adoreront le Père en esprit. »

Les choses étant changées, le Nouveau Testament étant établi, il est temps aussi, chrétiens, que nous disions avec le Sauveur : Dieu est esprit, mais cet esprit pur nous a donné un esprit fait à l'image du sien. Cultivons donc en nous-mêmes ce qui est semblable à lui, et servons-le saintement, non pour contenter les désirs que nous inspire cette nature dissemblable, je veux dire notre corps, qui n'est pas tant notre nature que notre empêchement et notre fardeau : mais pour assurer la félicité de l'homme invisible et intellectuel, qui, étant l'image de Dieu, est capable de le servir, et ensuite de le posséder en esprit.

Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisions le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu ! tout est judaïque, et de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien qui s'avise de faire des vœux et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes, qu'on recommande de tous côtés dans les sacristies, sont toutes affaires du monde ; et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes ! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, et à fatiguer véritablement le Ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui le fatigue davantage que des vœux et des dévotions intéressés ? Alors,

1. Joan., XVI, 33.

on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup, et, très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Pére éternel! tels sont les adorateurs qui remplissent nos églises. O Jésus! tels sont ceux qui vous prennent pour médiateur de leurs passions. Ils vous chargent de leurs affaires, ils vous font entrer dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez dit : « J'ai vaincu le monde[1]. » Ils vous prient de le rétablir, lui que vous avez non-seulement méprisé, mais vaincu. Oh! que nous pourrions dire avec raison ce que l'on disait autrefois : « La foule vous accable : » *Turbæ te comprimunt!* Tous vous pressent, aucun ne vous touche, aucun ne vient avec foi pour vous prier de guérir les plaies cachées de son âme. Cette troupe qui environne vos saints tabernacles est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des ruisseaux de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels : comme si nous étions encore dans une Jérusalem terrestre, dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

O enfant du nouveau Testament! ô adorateur véritable! ô Juif spirituel et circoncis dans le cœur! chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion et la liberté de ton cœur, qui gémit, ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi

1. Luc., VIII, 45.

tant de captivités : viens, affligé de tes crimes, ennuyé de tes erreurs, détrompé de tes folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, et affamé de la justice et du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidèle adorateur! expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, et entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti; mais cherche premièrement son royaume, attends sans inquiétude qu'il te donne le reste comme par surcroît[1], et bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout, jusqu'à tes besoins.

L'intention de notre fidèle adorateur est suffisamment épurée; il est temps qu'il vienne au temple en esprit avec le bon Siméon : *Venit in spiritu in templum*[2]; c'est-à-dire qu'il y vienne attentif et recueilli en Dieu; ou bien, si, vous voulez l'expliquer d'une autre manière plus mystique, mais néanmoins très-solide, qu'il vienne au temple, qu'il rentre en lui-même. Montez donc au temple, ô adorateur spirituel! mais écoutez dans quel temple il vous faut monter. Dieu est esprit, et « n'habite pas dans les temples matériels[3]: » Dieu est esprit et c'est dans l'esprit qu'il établit sa demeure. Ainsi, rappelez en vous-même toutes vos pensées, et, retiré de vos sens, montez attentif et recueilli en cette haute partie de vous-même où Dieu veut être invoqué, et qu'il veut consacrer par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze dit[4] que l'oraison est une espèce de mort, parce que premièrement elle sépare les sens des objets externes; et ensuite, pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu, qui est son principe. C'est sacrifier

1. Matth., VI, 33.
2. Luc., II, 26.
3. *Act.*, VII, 48.
4. Or. XI, n° 17.

saintement et adorer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte, et selon la partie divine et spirituelle; et le véritable adorateur est distingué, par ce caractère, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses lèvres.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois, parlant des sacrifices des anciens. « Qu'ai-je affaire de vos taureaux et de vos boucs, et de toute la multitude de vos victimes? je n'en veux plus, j'en suis fatigué, et ils me sont à dégoût[1]. » Entendons par là, chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices : il veut des offrandes spirituelles et des victimes raisonnables. Ainsi donnez-lui l'esprit et le cœur; autrement il vous dira par la bouche de son prophète Amos : que si vous ne chantez en esprit, quelque douce et ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre harmonie l'incommode, et que vos accords les plus justes ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer a me tumultum carminum tuorum, et cantica lyræ tuæ non audiam*[2] : « Éloignez de moi le bruit tumultueux de vos cantiques; je n'écouterai point les airs que vous chantez sur la lyre. »

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable, il faut pouvoir dire avec David : « O Seigneur! votre serviteur a trouvé son cœur, pour vous faire cette prière : » *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac*[3]. Oh! qu'il s'enfuit loin de nous, ce cœur vagabond, quand nous approchons de Dieu! Étrange faiblesse de l'homme! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissements rendent notre esprit attentif; nous ne le pouvons tenir devant Dieu, et outre qu'il ne nous échappe que trop par son

1. Is., I, 11, 14.
2. Amos., V. 23.
3. II Reg., VII, 27.

propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons; et comme si c'était peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de nos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous? venez-vous adorer, ou vous moquer? parlez-vous en cette sorte au moindre mortel? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines : vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les ramènerait : heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre! Ah! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif; et s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu ses égarements, dites-lui avec le Psalmiste : « O Seigneur! mon cœur m'a abandonné : *Cor meum dereliquit me*[1]. Tâchez toujours de le rappeler, cherchez cet égaré, dit saint Augustin[2]; et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu, et adorez en esprit celui qui est esprit et vie : *Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare*[3].

Mais pour arrêter notre esprit et contenir nos pensées, il faut nécessairement échauffer ce cœur. C'est le naturel de l'esprit de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il serait toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avait mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe et qui l'arrête. Mais, mes frères, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet; il faut qu'elle ait de la ferveur, autrement l'esprit lui échappe, et elle s'échappe à elle-

1. *Ps.* XXXIX, 17.
2. *In Ps.* LXXXV, n° 7.
3. Joann., IV, 24.

même : » L'attention de l'esprit se fait à elle-même une solitude : » *Gignit sibi mentis intentio solitudinem*[1]. Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des désirs faibles. Car, mes frères, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'Apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervents désirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte; je veux dire qu'il nous attire au dehors, et que lui-même nous pousse au dedans. Écoutez comme parle l'apôtre saint Paul : « Dieu a envoyé en nos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie en nous : O Dieu ! vous êtes notre Père[2]; » et ailleurs : « L'esprit aide notre infirmité; » et encore : « L'esprit prie en nous avec des gémissements inexplicables[3]. » Cela veut dire, mes frères, que cet Esprit qui procède du Père et du Fils, et que nous adorons en unité avec le Père et le Fils, est le saint et divin auteur de nos adorations et de nos prières. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement; il veut crier et gémir, nous dit le saint Apôtre, avec des gémissements inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous; ainsi nous l'affaiblissons, si nous ne lui prêtons qu'une faible voix. Cet esprit veut gémir en nous ; nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin, le Saint-Esprit veut nous échauffer; et nous laissons éteindre l'esprit, contre le précepte de l'Apôtre[4], si nous ne répondons à son ardeur, en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait

1. S. Aug., *De Quæst. ad Simpl.*, lib. II.
2. *Gal.*, IV, 6.
3. *Rom.*, VIII, 26.
4. *Thess.*, V, 19.

la perfection de notre culte : *Spiritu ferventes*, dit le même apôtre saint Paul[1].

Mais, nous dit-on, je veux être dévot, je ne puis : *Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur*[2] : « Le paresseux veut et ne veut point; mais l'âme de ceux qui sont laborieux s'engraissera. » [Ses désirs sont] des désirs qui tuent, qui consument toute la force de la foi, qui s'évapore toute en ces vains soupirs. *Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari : tota die concupiscit et desiderat : qui autem justus est tribuet et non cessabit*[3] : « Les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire; il passe toute la journée à faire des souhaits; mais celui qui est juste donne, et ne cesse point d'agir. » Par où commencer? vous dites : Dégoûtez-vous du monde, et vous apprendrez à goûter Dieu; et moi je vous dis : Faites-moi goûter Dieu, et je me dégoûterai du monde : par où commencer? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte; excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous disiez tout impossible; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittiez et la lecture et la prière, et que vous désespériez non de vous-même seulement, mais de Dieu et de sa grâce, c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc, et que n'entreprenez-vous votre salut? Et ne l'entreprenez pas d'une manière molle et relâchée : « car celui qui est mou et lâche dans ses entreprises ressemble à celui qui détruit et qui ravage : » *Qui mollis et dissolutus est in*

1. *Rom.*, XXI, 11.
2. *Prov.*, XIII, 4.
3. Ibid., XXI, 25, 26.

opere suo, frater est sua opera dissipantis[1]. Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant que vous êtes sous les yeux de Dieu, à la table de sa céleste vérité, sous l'autorité de sa divine parole; commencez et vous trouverez à la fin la paix de la conscience, et le repos qui ne sera qu'un avant-goût de celui que je vous souhaite dans l'éternité, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

1. *Prov.*, XVIII, 9.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI

Conditions nécessaires pour être heureux : n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à l'erreur, à la douleur, à l'inquiétude, parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous.

I *Cor.*, xv, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux : et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court ? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense ? Dieu est un, et en même temps il est tout ; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il

remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur ! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours ? Allons ensemble, mes frères ; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan ; mais implorons l'assistance du Saint-Esprit, et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange. *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît qu'un cœur qui se partage à divers objets confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est faible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur ; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas ? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes ?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi, puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même, par l'immensité de son essence, de sa nature ; mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus :* « Dieu sera tout en tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsque, interprétant ce passage de l'*Epître aux Corinthiens*, il fait ce beau commentaire : « Dieu, dit-il, sera toutes choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur commune paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus ; commune gaudium erit omnibus Deus : communis pax erit omnibus Deus* [1].

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor ; encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre ; et, quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu ; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu ; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le vé-

1. S. Aug., *In Ps.* LXXXIV, n° 10.

ritable et le plus noble exercice de nos esprits ; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs ; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles si vous me donnez vos attentions, afin que vous soyez convaincus que, comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu, qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes[1], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2] : « Dieu vit que la lumière était bonne ; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri et l'avait trouvé parfaitement beau : *Et erant valde bona*[3] ; et enfin qu'il s'était contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais, comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos*[4] : « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont

1. *Cor.*, IV, 9.
2. *Gen.*, I, 4.
3. Ibid., I, 31.
4. *Ps.* XXXIII, 15

attachés sur les justes ; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux, comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il est droit et juste, et craignant Dieu ; comme il évite le mal avec soin, et n'a point son semblable sur la terre[1] ? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle ; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même dans une lumière si pure, qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité ? quelle image nous en donnez-vous ? sous quelle forme paraît-elle aux hommes ? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement ; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs qui sont cachés bien avant au fond de votre âme ? les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure ? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez ; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en

1. Job., I, 8.

voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car, où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car, comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue ; mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment : je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez ; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois et vous la voyez, et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une ; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits ; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours, qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous. » *Et omnibus communis est, et singulis casta*

est, dit saint Augustin[1]. On est heureux quand on la possède ; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes, parce que « ceux qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumières, et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement et par leurs ténèbres : » *Cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate*[2].

Voilà ce que c'est que la vérité ; et, mes frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité ! ô lumière ! ô vie ! quand vous verrai-je ? quand vous connaîtrai-je ? Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent ? Hélas ! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce ; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court ? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Dans les affaires mêmes du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses ; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. « Que vous êtes heureux ! disait un ancien à son ami tombé en disgrâce ; oui, que vous êtes heureux maintenant de n'a-

1. *De lib. Arbit.*, lib. II, n° 37.
2. Ibid., n° 34.

voir plus rien en votre fortune qui oblige à vous mentir et à vous tromper ! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*[1] ! Que ferai-je, où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur ? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive !

Ah ! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et, retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai, du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu ! quelle faiblesse et quelle misère : de crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place ni me remuer ! Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité ! O félicité de la vie future ! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*[2] : « Votre soleil n'aura jamais de couchant, et votre lune ne décroîtra pas ; » c'est-à-dire, non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé !

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux[3], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde, à qui David l'attribue. « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut : » *Ego dixi, dii estis et filii*

1. Senec., *ad Lucil.*, epist. XLVI.
2. Is., LX, 20.
3. Orat. XL.

Excelsi omnes[1]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette dignité passagère et empruntée ; « car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : » *verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle ; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort ; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David a dit en son excès : « Tout homme est menteur[2] ; » tout homme peut être trompeur et trompé ; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi, dans cet état bienheureux, ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même, et, toute pure, toute manifeste,

1. *Ps.* LXXXI, 6, 7.
2. Ibid., CXV, 2.

sans confusion, sans mélange, « nous rendra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est : » *Cum apparuerit, similes ei erimus ; quia videbimus eum sicuti est*[1].

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a en Dieu cette espérance se conserve pur, ainsi que Dieu même est pur[2] : » *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est*[3]. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue ni approchée que des esprits purs ; et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu[4] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous ? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours ? Quelle corruption ! quelle immodestie ! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre ? « Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous[5]. » Quoi ! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme

1. I Joan., III, 2.
2. Bossuet suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paraît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge, ἁγνίζει, ἁγνός, qui signifient *purificat*, *purus* ; pour lesquels la Vulgate a *sanctificat*, *sanctus*. (Édit. de Déforis.)
3. I Joann., III, 3.
4. Matth., V, 8.
5. *Ephes.*, V, 3.

parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purinez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux; jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité, nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu; nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée; là se trouve la majesté avec la douceur; là se trouve le sérieux avec l'agréable; là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion, c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens que quand il a dit dans l'*Ecclésiaste* qu'il « estimait le ris une erreur, et la joie une tromperie : » *Risum reputavi errorem,*

et gaudio dixi : Quid frustra deciperis[1]? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre, et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes, il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu abandonne pour la consolation des captifs, autres ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses enfants : » *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[2].

Mais, pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu, avant toutes choses, sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content ? soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection dans un songe (remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe). Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines ; que celui-là est abandonné, maudit de

1. *Eccles.*, II, 2.
2. S. Aug., *In Ps.* CXXXVI, n° 5.

Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises ; et qu'enfin on est malheureux quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que vous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusions et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'*Ecclésiastique* : « Le fou, dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse éclater son ris, et le sage à peine rit-il doucement : » *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit*[1]. En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage, au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de maux, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'Ecclésiastique, c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs ! où nous menez-vous ? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes ! à quels malheurs et à quels désordres ! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes ? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où

1. *Eccli.*, XXI, 23.

il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable ; car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le roi-prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités imaginaires, comme un songe s'anéantit quand on se réveille, et qui fait succéder des maux trop réels à la courte imposture d'une agréable rêverie : » *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges*[1].

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité : *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin[2]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison et ne permettent pas à l'âme de se posséder ; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque, sortie d'elle-même, elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible ; toute hors d'elle, toute à elle-même ; possédant celui qui la possède ; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces mer-

1. *Ps.* LXXII, 20.
2. *Confess.*, lib. X, cap. XXIII.

veilles pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre, et toutes les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores et non ascendent super cor*[1]. « Mais vous vous réjouirez, et votre âme nagera dans la joie durant toute l'éternité dans les choses que je crée pour votre bonheur : » *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai que Jérusalem sera toute transportée d'allégresse et que son peuple sera dans le ravissement : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.* « Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et je triompherai de joie dans la félicité de mon peuple : » *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis, se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem : « Réjouissez-vous, dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez ; réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, et sucez avec elle par une foi vive la mamelle de ses consolations divines, afin que vous abondiez en délices spirituelles, parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et ce torrent se débordera avec abondance ; toutes les nations de la terre y auront part, et, avec la même tendresse qu'une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in ea, omnes qui diligitis eam : gaudete cum ea gaudio... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus :*

1. Is., LXV, 16 et seq.

Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos[1]. Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs; c'est la maladie qui les désire. « Hélas! que cet artisan de tromperies nous joue d'une manière bien puérile pour nous empêcher, malgré toute notre avidité pour la joie, de discerner d'où nous vient la véritable joie! » *Heu quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus*[2]! Que de désirs différents sentent les malades! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable [à ces ineffables douceurs]? Mais, s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu, ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos, dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout son ouvrage[3]. » Vous savez assez, chrétiens, que

1. Is., LXVI, 18 et seq.
2. Julian. Pomer., *De vita contempl.*, lib. II, cap. XIII, inter Oper. S. Prosp.
3. *Gen.*, II, 2.

Dieu, qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail, et vous n'ignorez pas non plus qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche[1]. » Et, s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe ; en un mot, toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non-être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei,* dit la savante *Épître aux Hébreux*[2].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Éternel médite des choses éternelles ; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi, après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissements et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la « cité sainte que Dieu, dit le même apôtre, nous a préparée[3],

1. Joann., II, 2.
2. *Hebr.*, IV, 9.
3. Ibid., XI, 16.

et où le Saint-Esprit nous assure que nous nous reposerons à jamais de toutes nos peines[1]. »

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante que saint Paul l'appelle une « cité ferme et qui a un fondement : » *fundamenta habentem civitatem*[2]. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer, et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle, « dont Dieu est l'architecte et le fondateur : » *Cujus artifex et conditor Deus*[3]. En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, d'entrer dans ce repos éternel[4]. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours, tous aspirent de loin à quelque repos ; mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le prophète Michée, parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : »

1. *Apoc.*, XIV, 13.
2. *Hebr.*, XI, 10.
3. Ibid.
4. Ibid., IV, 11.

Surgite et ite, quia non habetis hic requiem[1]. Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante, ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes ; et, pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge ; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour ; et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce ; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort, et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement, et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais en-

1. Mich., II, 10.

core ne puisse nous tourner en une amertume infinie ; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de priviléges ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements, soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie, si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri ? Jetez les yeux de tous côtés ; le déluge a inondé toute la terre, les maux en couvrent toute la surface, et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avait aucun droit : notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est là faute que nous avons faite : ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde ; et par là nous l'avons soumis, comme tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents ! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête ; nous, dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre, et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'Océan. Ainsi, dit le saint apôtre : « Jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam*[1]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais dans la bienheureuse terre des vivants, et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer il faut croire; et c'est ce qu'on nous dit tous les jours. Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées, qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si fine-

1. *Hebr.*, VI, 19.

ment de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu? et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement des plus hauts principes? Eh donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes, il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse; mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend, et vous vous rendrez digne d'un mal éternel pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles, qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les

risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligature, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume : » *Vulnus et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[1]. Cherchez un médecin qui vous traite ; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile, que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam! mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu! et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais Votre Majesté, et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et

1. Is., I 6.

toujours pieux, toujours attaché à la religion et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS[1]

Les désirs des natures intelligentes pour la félicité. Leurs erreurs à cet égard. Où se trouve la véritable félicité, en quoi elle consiste, quels sont les moyens pour y parvenir; quelle est la voie qui y conduit.

Ut sit Deus omnia in omnibus.
Dieu sera tout en tous.
I *Cor.*, xv, 28.

Le roi-prophète fait une demande, dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre : « Qui est l'homme qui désire la vie et souhaite de voir des jours heureux ? » *Qui est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos*[2]? A cela, toute la nature, si elle était animée, répondrait, d'une même voix, que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité ; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent, j'entendrai le cri secret de vos cœurs qui me diront, d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la

1. Ce sermon est imparfait. Il manque plusieurs feuillets dans l'original; nous mettons des points, qui avertissent des lacunes qui s'y trouvent. (Édit. de Déforis.)

2. *Ps.* XXXIII, 12

félicité sous des formes différentes : les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recherchent, et le barbare et le Grec, et les nations sauvages et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime, ni de plus fort, ni de plus naturel que ce désir.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez! vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin Psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, ou les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendants; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de nos devanciers : et je veux dire en un mot, messieurs, que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre; mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

Songez, ô enfants d'Adam! au paradis de délices, d'où vous avez été bannis par votre désobéissance : là se passaient les jours heureux. Mais songez, ô enfants de Jésus-Christ! à ce nouveau paradis dont son sang nous a ouvert le passage : c'est là que vous verrez les beaux jours. Ce sont

ici les jours de misères, les jours de sueurs et de travaux, les jours de gémissements et de pénitence, auxquels nous pouvons appliquer ces paroles du prophète Isaïe : *Populus meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt*[1] : « Mon peuple, ceux qui te disent heureux, t'abusent et renversent toute ta conduite. » Et encore : « Ceux qui font croire à ce peuple qu'il est heureux sont des trompeurs; et ceux dont on vous vante la félicité sont précipités dans l'erreur : » *Et erunt qui beatificant populum istum seducentes et qui beatificantur, præcipitati*[2].

Donc, mes frères, où se trouve la félicité et la véritable vie, sinon dans la terre des vivants? Qui sont les hommes heureux, sinon ceux qui sont avec Dieu, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ceux-là voient de beaux jours, parce que Dieu est la lumière qui les éclaire. Ceux-là vivent dans l'abondance, parce que Dieu est le trésor qui les enrichit. Ceux-là enfin sont heureux, parce que Dieu est le bien qui les contente, et que lui seul est tout à tous, selon les paroles de mon texte, *omnia in omnibus*.

Saint Augustin explique ces mots de l'Apôtre par une excellente paraphrase : *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus*[3] : « Dieu, dit-il, tiendra lieu de tout aux bienheureux; il sera leur commun spectacle, ils le verront; il sera leur commune joie, ils en jouiront; il sera leur paix, ils le posséderont à jamais sans inquiétude et sans trouble. » De sorte qu'ils seront véritablement heureux, parce qu'ils auront dans cette vision le plus noble exercice de leur esprit, dans cette jouissance la joie parfaite de leur cœur, dans cette paix l'affermissement immuable de leur repos. C'est ce que nous a dit saint Augustin... Écoutez l'apôtre

1. Is., III, 12.
2. Ibid., IX, 16.
3. *Enarr. in Psal.* LXXXIV, n° 10

saint Jean : *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus*[1] : « Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous devons être un jour ne paraît pas encore. » Ainsi ce n'est pas le temps d'en discourir. « Tout ce que nous savons, c'est que quand notre gloire paraîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est : » *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Comme un nuage que le soleil perce de ses rayons devient tout lumineux, tout éclatant, vous y voyez un or, un brillant ; ainsi notre âme exposée à Dieu, à mesure qu'elle le pénètre, elle en est aussi pénétrée, et nous devenons dieux en regardant attentivement la Divinité : *Deus diis unitus*, dit saint Grégoire de Nazianze[2] : « un Dieu uni à des dieux. » *Videbitur Deus deorum in Sion*[3] : « Le Dieu des dieux sera vu en Sion. » Dieu, mais Dieu des dieux, parce qu'il les fera des dieux par la claire vue de sa face[4]. « Lorsque l'œil vif et pénétrant de l'âme a découvert d'une manière certaine plusieurs choses vraies et invariables, alors elle se porte de tout son poids sur la vérité même, par laquelle tout lui est montré ; et, s'y fixant, elle laisse tout le reste comme dans l'oubli, pour

1. I. Joann., III, 8.
2. Orat. XXI ; epist. LXIII.
3. *Ps.* LXXXIII, 7.
4. Fortis acies mentis et vegeta, cum multa vera et incommutabilia certa ratione conspexerit, dirigit se in ipsam veritatem qua cuncta monstrantur, eique inhærens tanquam obliviscitur cætera, et in illa simul omnibus fruitur *... De toto mundo ad se conversis, qui diligunt eam, omnibus proxima est, omnibus sempiterna : nullo loco est, nusquam deest : foris admonet, intus docet ; cernentes se commutat omnes in melius, a nullo in deterius commutatur : nullus de illa judicat, nullus sine illa judicat bene **... Mentes nostræ aliquando eam plus vident, aliquando minus, et ex hoc fatentur se esse mutabiles ; cum illa in se manens nec proficiat cum plus a nobis videtur, nec deficiat cum minus, sed integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate ***.

* S. Aug., *De lib. arb.*, lib. II. n° 26.
** Ibid., n° 33.
*** Ibid., n° 34.

jouir dans la vérité seule de toutes choses à la fois. La vérité est proche de tous ceux qui du monde entier se convertissent à elle par amour sincère; elle est éternelle pour tous; sans être dans aucun lieu, elle n'est jamais absente. Elle avertit au dehors, elle enseigne au dedans. Elle change en mieux tous ceux qui la voient, et ne peut être changée en mal par ceux qui l'approchent. Personne ne la juge, personne ne juge bien sans elle. Nos esprit la voient tantôt plus, tantôt moins; et de là même s'avouent muables, puisque la vérité, demeurant en soi-même toujours immuable, ne gagne rien quand nous la voyons davantage, et ne perd rien quand nous l'apercevons moins. Mais, toujours entière et inaltérable, elle réjouit par sa lumière ceux qui se tournent vers elle, et punit par l'aveuglement ceux qui lui tournent le dos. »

Rien de plus harmonieux que la vérité : nulle mélodie plus douce, nul parfum plus agréable, non [pour] ceux qui voient la superficie...

Qui ne désire pas? qui ne gémit pas? qui ne soupire pas dans cette vie ? Toute la nature est dans l'indigence. Gloire, puissance, richesse, abondance : noms superbes et magnifiques, choses vaines et stériles. Les biens que le monde donne accroissent certains désirs et en poussent d'autres, semblables à ces viandes creuses et légères qui, pour n'avoir que du vent et non du suc ni de la substance, enflent et ne nourrissent pas, et amusent la faim plutôt qu'elles ne la contentent. Les grandes fortunes ont des besoins que les médiocres ne connaissent pas. Cette avidité de nouveaux plaisirs, de nouvelles inventions, marque de la pauvreté intérieure de l'âme. L'ambition compte pour rien tout ce qu'elle tient. Ne vous laissez pas éblouir à ces apparences : ce qui est richement couvert par le dehors n'est pas toujours rempli au dedans, et souvent ce qui semble regorger est vide.

Voulez-vous entendre la plénitude de la joie des saints? *Alleluia, Amen*. Louange à Dieu, ils ne prient plus, ils ne

gémissent plus : *In patria nullus orandi locus, sed tantum laudandi; quia nihil deest : quod hic creditur, ibi videtur; quod hic petitur, ibi accipitur* [1] : « Dans la patrie il n'y a plus lieu à la prière, mais seulement à la louange, parce qu'on n'y manque de rien : ce qu'on croit ici, là on le voit; ce qu'on demande ici, là on le reçoit. » La créature ne soupire plus et n'est plus dans les douleurs de l'enfantement. Elle ne dit plus : « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort [2]? » Elle loue, elle triomphe, elle rend grâces. *Amen, Est verum : tota actio nostra, Amen et Alleluia erit* [3] : « *Amen*, Cela est vrai, toute notre action sera un *Amen*, un *Alleluia*. »

« [4] Mais n'allez pas vous attrister en considérant ces choses d'une manière toute charnelle, et ne dites pas ici que si quelqu'un entreprenait, étant debout, de répéter toujours, *Amen*, *Alleluia*, il serait bientôt consumé d'ennui, et s'endormirait enfin tout en répétant ces paroles. Cet *Amen*, cet *Alleluia* ne seront point exprimés par des sons qui passent, mais par les sentiments de l'âme embrasée

1. S. Aug., serm. CLIX, n° 1.
2. *Rom.*, VII, 24.
3. S. Aug., serm. CCCLXII, n° 29.
4. Sed nolite iterum carnali cogitatione contristari, quia si forte aliquis vestrum steterit et dixerit quotidie Amen et Alleluia, tædio marcescet et in ipsis vocibus dormitabit. Non sonis transeuntibus dicemus Amen, Alleluia, sed affectu animi. Quid est enim Amen? quid Alleluia? Amen, Est verum : Alleluia, Laudate Deum... Deus veritas est, incommutabilis, sine defectu, sine provectu, sine detrimento, sine augmento, sine alicujus falsitatis inclinatione, perpetua et stabilis, et semper incorruptibilis manens... Amen utique dicemus, sed insatiabili satietate. Quia enim non deerit aliquid, ideo satietas : quia vere illud quod non deerit semper delectabit, ideo quædam, si dici potest, insatiabilis satietas erit. Quam ergo insatiabiliter satiaberis veritate, tam insatiabili veritate dices : *Amen* * .. Vacate et videte... sabbatum perpetuum **... Et hæc erit vita sanctorum, hæc actio quietorum ***... Stabilitas ibi magna erit, et ipsa immortalitas corporis nostri jam suspendetur in contemplatione Dei... Noli timere ne non possis semper laudare quem semper poteris amare ****.

* S. Aug., serm. CCCLXII, n° 29, ubi supra.
** Ibid., n° 28.
*** Ibid., n° 30.
**** *In Psal.* LXXXIII, n° 8.

d'amour. Car que signifie cet *Amen?* que veut dire cet *Alleluia? Amen*, Il est vrai; *Alleluia*, Louez Dieu. Dieu est la vérité immuable, qui ne connaît ni défaut ni progrès, ni déchet ni accroissement, ni le moindre attrait pour la fausseté : éternelle et stable, elle demeure toujours incorruptible. Ainsi nous dirons effectivement *Amen*, mais avec une satiété insatiable : avec satiété, parce que nous serons dans une parfaite abondance; mais avec une satiété toujours insatiable, si l'on peut parler ainsi, parce que ce bien, toujours satisfaisant, produira en nous un plaisir toujours nouveau. Autant donc que vous serez insatiablement rassasié de la vérité, autant direz-vous par cette insatiable vérité : *Amen*, Il est vrai. Reposez-vous et voyez : ce sera un sabbat continuel. Et telle sera la vie des saints, telle l'action de leur paisible inaction. Là il y aura une grande stabilité, et l'immortalité même de notre corps sera attachée à la contemplation de notre Dieu. Ne craignez donc pas de ne pouvoir toujours louer celui que vous pourrez toujours aimer. »

« [1] Quand on dit que tout le reste nous sera désormais

1. Quando dicitur quod cætera subtrahuntur et solus Deus erit quo delectemur, quasi angustatur anima quæ consuevit multis delectari, et dicit sibi anima carnalis, carni addicta, visco malarum cupiditatum involutas pennas habens ne volet ad Deum, dicit sibi : Quid mihi erit ubi non manducabo, ubi non bibam, ubi cum uxore non dormiam? quale gaudium mihi tunc erit? Hoc gaudium tuum de ægritudine est, non de sanitate... Sunt quædam ægrotantium desideria: ardent desiderio aut alicujus fontis aut alicujus pomi, et sic ardent ut existiment quia... frui debeant desideriis suis. Venit sanitas, et perit cupiditas : quod desiderabat, fastidit; quia hoc in illo febris quærebat... Cum multa sint ægrotantium desideria quæ ista sanitas tollit :... sic omnia tollit immortalitas, quia sanitas nostra immortalitas est [2].

Spes lactat nos, nutrit nos, confirmat nos.

Bossuet avait placé dans son manuscrit ces textes latins dans l'ordre où nous les rangeons ici. C'étaient autant de matériaux qui devaient servir à compléter son discours : ils nous ont paru mériter d'être ici donnés de suite, pour mieux faire sentir le dessein de l'auteur, qui en avait lui-même mis en français quelques phrases, que nous avons eu soin de conserver dans notre traduction. (Édit de Déforis.)

2. S. Aug., serm. CCLII, n° 7

soustrait, et que Dieu fera le sujet continuel de notre délectation, l'âme, accoutumée à se délecter dans la multiplicité des objets, se trouve comme angoissée. Cette âme charnelle, attachée à la chair, dont les ailes engluées par ses mauvaises cupidités l'empêchent de voler vers Dieu. se dit : De quoi jouirai-je quand je ne mangerai, ne boirai, ni ne vivrai plus avec ma femme? quel plaisir me restera-t-il alors ? C'est la maladie et non la santé qui vous fait goûter ce plaisir imaginaire. Les malades sont sujets à certaines envies : ils brûlent d'ardeur pour une telle eau, ou pour un fruit de telle espèce, et les souhaitent si passionnément qu'ils s'imaginent devoir jouir de l'objet de leur désir. La santé revient, et ces appétits s'évanouissent. Le malade commence d'avoir du dégoût pour les choses qui lui causaient un appétit si immodéré, parce que ce n'était pas lui, mais la fièvre, mais la maladie qui cherchait ces choses. Or, comme il y a beaucoup de désirs de malades que la santé dissipe, ainsi l'immortalité enlève toutes les cupidités, parce que notre santé consiste dans l'immortalité. L'espérance nous allaite, nous nourrit, nous fortifie. »

Les esprits inquiets n'entendent pas cette joie. « Ce peuple inquiet qui veut toujours être en mouvement et ne sait point se reposer ne plaît point au Seigneur : » *Hæc dicit Dominus populo qui dilexit movere pedes suos, et non quievit, et Domino non placuit*[1]. « Goûtez et voyez. Restez en repos et voyez : « *Gustate et videte. Vacate et videte*[2]. Ils ne connaissent point d'action sans agitation, et ne croient pas s'exercer s'ils ne se tourmentent : *Vacate et videte* : « Restez en repos et voyez. » Action paisible et tranquille. Voulez-vous, mes frères, que je vous en donne quelque idée? Souffrez que je vous fasse réflé-

1. Jerem., XIV, 10.
2. *Ps.* XXXIII, 8 ; XLV, 10.

chir encore une fois sur l'action qui vous occupe dans cette église.

Vous m'écoutez, ou plutôt vous écoutez Dieu qui vous parle par ma bouche. Car je ne puis parler qu'aux oreilles, et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs, où ma parole n'est pas capable de pénétrer. Je ne sais si cette parole a eu la grâce de réveiller au dedans de vous cette attention secrète à la vérité qui vous parle au cœur. Je l'espère, je le conjecture. J'ai vu, ce semble, vos yeux et vos regards attentifs ; je vous ai vus arrêtés et suspendus, avides de la vérité et de la parole de vie. Vous a-t-elle délectés? vous a-t-elle fait oublier pour un temps les embarras des affaires, les soins empressés de votre maison, la recherche trop ardente des vains divertissements? Il me le semble, mes frères, vous étiez doucement occupés de la suavité de la parole. Qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous goûté ? quel plaisir secret a touché vos cœurs ? Ce n'est point le son de ma voix qui a été capable de vous délecter. Faible instrument de l'esprit de Dieu, discours fade et insipide, éloquence sans force et sans agrément : c'est ce qu'on peut par soi-même. Ce qui vous a nourris, ce qui vous a plu, ce qui vous a délectés, c'est la vue de la vérité.

Ainsi Marie, sœur de Marthe, était attentive aux pieds de Jésus et écoutait sa parole. Ne vous étonnez pas de cette comparaison. Car encore que nous ne soyons que des hommes mortels et pécheurs, c'est cette même parole que nous vous prêchons. Ainsi elle s'occupait du seul écessaire, et prenait pour soi la meilleure part qui ne pouvait lui être ôtée. Qu'est-ce à dire : qui ne peut lui être ôtée? Les troubles passent : les affaires passent, les plaisirs passent, la vérité demeure toujours et n'est jamais ôtée à l'âme qui s'y attache ; elle la croit en cette vie, elle la voit en l'autre ; en cette vie et en l'autre elle la goûte, elle en fait son plaisir et sa vie. Mais si cette vérité nous délecte quand elle nous est exprimée par des sons qui passent, combien nous ravira-t-elle

quand elle nous parlera de sa propre voix éternellement permanente! Ombres, énigmes, imperfection [ici-bas]. Quelle sera notre vie lorsque nous la verrons à découvert! Ici nous proférons plusieurs paroles, et nous ne pouvons égaler même la simplicité de nos idées : nous parlons beaucoup et disons peu. Combien donc sommes-nous éloignés de la grandeur de l'objet que nos idées représentent d'une manière si basse et si ravalée! Et toutefois cette expression telle quelle de la vérité [nous plaît]. Là une seule parole découvrira tout : *Semel locutus est Deus* [1] : « Dieu a parlé une fois, » et il a tout dit. Il a parlé une fois, et en parlant il a engendré son Verbe, sa parole, son Fils en un mot. C'est en ce Verbe que nous verrons tout; c'est en cette parole que toute vérité sera ramassée. Et nous ne concevons pas une telle joie? *Vacate et videte* : « Restez en repos et voyez; » sortez de l'empressement et du trouble ; quittez les soins turbulents. Écoutez la vérité et la parole : *Gustate et videte* : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux, et vous concevrez ce ravissement, ce triomphe, cette joie infinie, intime, de la Jérusalem céleste.

Mais, mes frères, pour parvenir à ce repos il ne nous faut donner aucun repos. Nul travail quand nous serons au lieu de repos, nul repos tant que nous serons au lieu de travail. Pour être chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et celui-là ne le connaît pas qui ne court point sans relâche à sa bienheureuse patrie. Écoutez un beau mot de saint Augustin : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* [2] : « Celui qui ne gémit pas comme voyageur ne se réjouira pas comme citoyen. » Il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il séjourne trop volontiers sur la terre; et, s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir.

Mes frères, nous ne sommes pas encore parvenus, comme

1. *Ps.* LXI, 11.
2. *In Psal.* CXLVIII. n° 4.

dit le saint Apôtre [1]; notre consolation, c'est que nous sommes sur la voie, Jésus-Christ est « la voie, la vérité et la vie [2]. » C'est à lui qu'il faut tendre et c'est par lui qu'il faut avancer. Mais, mes frères, dit saint Augustin, « cette voie veut des hommes qui marchent : » *Via ista ambulantes quærit*; c'est-à-dire, des hommes qui ne se reposent jamais, qui ne cessent jamais d'avancer; en un mot, des hommes généreux et infatigables : *Via ista ambulantes quærit. Tria sunt genera hominum quæ odit, remanentem, retro redeuntem, aberrantem* [3]. Écoutez : « Elle ne peut souffrir trois sortes d'hommes : ceux qui s'égarent, ceux qui retournent, ceux qui s'arrêtent : » ceux qui se détournent, ceux qui s'égarent, ceux qui sortent entièrement de la voie ; ceux qui suivent leurs passions insensées, et qui se précipitent aux péchés damnables.

Je n'entreprends pas de vous dire tous les égarements et tous les détours, mais je vous veux donner une marque pour reconnaître la voie, la marque de l'Évangile, celle que le Sauveur nous a enseignée. Marchez-vous dans une voie large, dans une voie spacieuse; y marche-t-on bien aise, y marche-t-on avec la troupe et la multitude, avec le grand monde, etc. : ce n'est pas la voie de votre patrie. Vous n'êtes pas sur la voie, c'est la voie de perdition ; le chemin de votre patrie est un sentier étroit et serré. Le train et l'équipage embarrassent dans cette voie : je veux dire l'abondance, la commodité. Les vastes désirs du monde ne trouvent pas de quoi s'y étendre. Les épines qui l'environnent se prennent à nos habits et nous arrêtent. Tous les jours il nous en coûte quelque chose, tantôt un désir, tantôt un autre ; comme dans un chemin difficile le train diminue toujours, et tous les jours dans un sentier si serré, il

1. *Philipp.*, III, 12.
2. Joann., XIV, 6.
3. Serm. *de Cant. novo*, n° 4.

faut laisser quelque partie de notre suite, c'est-à-dire quelqu'un de nos vices, quelqu'une de nos passions, tant qu'enfin nous demeurions seuls, nus et dépouillés, non-seulement de nos biens, mais de nous-mêmes. C'est Jésus-Christ, c'est l'Évangile [qui nous le disent]. Qui de nous [refusera de le croire?] Tous les jours plus à l'étroit...

Ceux qui retournent en arrière, ils sont sur la voie, mais ils reculent plutôt que d'avancer. Entendons et pénétrons : vous avez embrassé la perfection, vous avez choisi la retraite, vous vous êtes consacré à Dieu d'une façon particulière, vous avez banni les pompes du monde, vous avez appréhendé de plaire trop. Vous avez recherché les véritables ornements d'une femme chrétienne, c'est-à-dire la retenue et la modestie, retranchant les vanités et le superflu. La prière, la prédication, les saintes lectures, ont fait votre exercice le plus ordinaire. Vous vous lassez dans cette vie : vous ne sortez pas de la voie, vous ne vous précipitez pas aux péchés damnables, mais vous faites néanmoins un pas en arrière. Vous prêtez de nouveau l'oreille aux dangereuses flatteries du monde; vous rentrez dans ses joies, dans ses jeux et dans son commerce; vous prodiguez le temps que vous ménagiez; vous ôtez à la piété ses meilleures heures. Si vous ne quittez pas votre modestie, vous voulez du moins qu'elle plaise, et vous ajoutez quelque chose à cette simplicité qui vous paraît trop sauvage. Ah! cette voix intérieure du Saint-Esprit qui vous poussait dans le désert avec Jésus-Christ, c'est-à-dire à la solitude et à la vie retirée, vous la laissez étourdir par le bruit du monde, par son tumulte, par ses embarras : vous n'êtes pas propre au royaume de Dieu. « Celui-là n'y est pas propre, dit le Fils de Dieu, qui, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière[1]. » Il ne dit pas qui retourne, mais qui regarde en arrière. Ce ne sont pas seulement les

1. Luc., IX, 62.

pas, mais les regards mêmes qu'il veut retenir, tant il demande d'attention, d'exactitude, de persévérance. Songez à la femme de Loth et au châtiment terrible que Dieu exerça sur elle [1] pour avoir seulement retourné les yeux du côté de la corruption qu'elle avait quittée. Vous faites injure au Saint-Esprit et à la vocation divine, à cet esprit généreux qui ne sait point se relâcher ni se ralentir ; vous ramollissez sa force, vous retardez sa divine et impétueuse ardeur ; et, par une juste punition, il vous abandonnera à votre faiblesse. Vous aviez si bien commencé ! Vous vous repentez d'avoir bien fait : vous faites pénitence de vos bonnes œuvres, pénitence qui réjouit non l'Église, mais le monde ; non les anges, mais les démons.

Mais il y en a encore d'autres : elle ne souffre pas même ceux qui s'arrêtent, ceux qui disent : J'en ai assez fait, je n'ai qu'à m'entretenir dans ma manière de vie ; je ne veux pas aspirer à une plus haute perfection, je la laisse aux religieux ; pour moi, je me contente de ce qui est absolument nécessaire pour le salut éternel. Nouvelle espèce de fuite et de retraite ; car, pour arriver à cette montagne, à cette sainte Sion, dont le chemin est si roide et si droit, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente nous emporte, et notre propre poids nous précipite. Tellement que dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si on ne fait tout, on ne fait rien ; enfin marcher lentement, c'est rendre la chute infaillible.

Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que vois-je dans ce monde de ces vies mêlées ? On fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde. On est des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est

1. *Gen.*, XI, 26.

déchirée, et le jugement ne vient pas à sa perfection : » *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium* [1]. La loi est déchirée : l'Évangile, le christianisme, n'est en nos mœurs qu'à demi ; et nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité. Nous réformons quelque chose dans notre vie ; nous condamnons le monde dans une partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée. Ce peu que nous laissons marque la pente du cœur.

Écoutez donc l'Évangile : *Contendite* [2] ; « Efforcez-vous. » En quelque état [que vous soyez], « faites effort, » *contendite*. Si pour avancer à la perfection, combien plus pour sortir du crime ! Marchez par la voie des saints ; ils ne sont pas tous au même degré ; mais tous [ont pratiqué] le même Évangile. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père [3] ; » mais il n'y a qu'une même voie pour y parvenir, qui est la voie de la croix, c'est-à-dire la voie de la pénitence. Si cependant Dieu vous frappe, etc., ne vous laissez pas abattre. « Ne craignez pas, petit troupeau : » *Nolite timere, pusillus grex* [4]. Il vous corrige, il vous châtie ; ce n'est pas là ce qu'il faut craindre : *Ne timeas flagellari, sed exhæredari* [5] : « Ne craignez pas que votre Père vous châtie, craignez qu'il ne vous déshérite. » En perdant votre héritage, vous perdrez tout ; car vous le perdrez lui-même. Et ne vous plaignez pas qu'il vous refuse tant de biens qu'il accorde aux autres. Si vous voulez qu'il vous exauce toujours, ne lui demandez rien de médiocre, rien moins que lui-même, rien « de petit au grand » *A magno parva* [6] : son trône, sa gloire, sa vérité, etc.

1. Hab., I, 4.
2. Luc., XIII, 24.
3. Joann., XIV, 2.
4. Luc., XII, 32.
5. S. Aug., *In Psal.* LXXXVIII; serm. II, n° 8.
6. S. Greg. Naz., epist. CVI, édit. 1609.

FRAGMENT

D'UN

DISCOURS SUR LE MÊME SUJET

—

Où, à l'occasion de la solennité des bienheureux, il est parlé des fidèles qui achèvent de se purifier dans le purgatoire. Comment leur sainteté est-elle confirmée?

Puisque l'Église unit de si près la solennité des bienheureux qui jouissent de Dieu dans le ciel, et la mémoire des fidèles qui, étant morts en Notre-Seigneur sans avoir encore obtenu la parfaite rémission de leurs fautes, en achèvent le payement dans le purgatoire, je ne les séparerai pas par ce discours, et je vous représenterai en peu de paroles quel est l'état où ils se trouvent. Je l'ai déjà dit en deux mots, lorsque je vous ai prêché que leur sainteté était confirmée, quoique non consommée encore. Mais encore que ces deux paroles vous décrivent parfaitement l'état des âmes dans le purgatoire, peut-être ne le comprendriez-vous pas assez si je ne vous en proposais une plus ample explication.

Disons donc, messieurs, avant toutes choses, ce que veut dire cette sainteté que nous appelons confirmée, et, afin de l'entendre sans peine, posez pour fondement cette vérité qu'il y a une différence notable entre la mort considérée selon la nature, et la mort considérée et envisagée selon les connaissances que la foi nous donne. La mort

considérée selon la nature, c'est la destruction totale et dernière de tout ce qui s'est passé dans la vie : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* [1]. « En ce jour-là toutes leurs pensées périront. » [Le Psalmiste] regardait la mort selon la nature; mais si nous la considérons d'une autre manière, c'est-à-dire selon les lumières dont la foi éclaire nos entendements, nous trouverons, chrétiens, que la mort, au lieu d'être la destruction de ce qui s'est passé dans la vie, en est plutôt la confirmation et la ratification dernière. C'est pourquoi le Sauveur [2] a dit : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit* [3] : « Où l'arbre sera tombé, il y demeurera pour toujours. » C'est-à-dire, tant que l'homme est en cette vie, la malice la plus obstinée peut être changée par la pénitence, la sainteté la plus pure peut être abattue par la convoitise. Gémissez, fidèles serviteurs de Dieu, de vous voir en ce lieu de tentations, où votre persévérance est toujours douteuse, à cause des combats continuels où elle est exposée à tous moments.

Mais quand est-ce que vous serez fermes et éternellement immuables dans le bien que vous aurez choisi? Ce sera lorsque la mort sera venue confirmer et ratifier pour jamais le choix que vous avez fait sur la terre de cette meilleure part qui ne vous sera plus ôtée : grand privilége de la mort qui nous affermit dans le bien et qui nous y rend immuables. Que si vous voulez savoir, chrétiens, d'où lui vient cette belle prérogative, je vous le dirai en un mot par une excellente doctrine de la divine *Épître aux Hébreux*. Saint Paul nous y enseigne, mes frères, que la nouvelle alliance que Jésus-Christ a contractée avec nous n'a été confirmée et ratifiée que par sa mort à la croix [4]. Et cela

1. *Ps.* CXLV, 3.
2. C'est l'*Ecclésiaste* qui dit ce que Bossuet attribue au Sauveur. (Édit. de Déforis.)
3. *Eccles.*, XI, 3.
4. *Hebr.*, X, 15, 16, 17.

pour quelle raison? C'est à cause, dit ce grand apôtre, que cette mort est un testament : *Novum testamentum*[1]. Or, nous savons par expérience que le testament n'a de force qu'après la mort du testateur ; mais quand il a rendu l'esprit, aussi le testament est invariable : on n'y peut ni ôter ni diminuer : *Nemo detrahit*[2] *aut superordinat*[3]. Et c'est pour cela, chrétiens, que notre Sauveur nous apprend lui-même qu'il scelle son testament par son sang : *Novum testamentum in meo sanguine*[4]. Jésus-Christ fait son testament : il nous laisse le ciel pour notre héritage, il nous laisse la grâce et la rémission des péchés ; bien plus, il se donne lui-même. Voilà un présent merveilleux. Mais il meurt sans le révoquer : au contraire, il le confirme encore en mourant. Cette donation est invariable, et éternellement ratifiée par la mort de ce divin testateur. Reconnaissez donc, chrétiens, que la mort de Notre-Seigneur est une bienheureuse ratification de ce qu'il lui a plu de faire pour nous ; mais il veut aussi en échange que notre mort ratifie et confirme ce que nous avons fait pour lui. Il a confirmé par sa mort le testament par lequel il se donne à nous ; il ne s'y peut plus rien changer ; et il demande aussi, chrétiens, que nous confirmions par la nôtre le testament par lequel nous nous sommes donnés à lui. Ce qui se pouvait changer avant notre mort devient éternel et irrévocable aussitôt que nous avons expiré dans les sentiments de la foi et de la charité chrétiennes. C'est pourquoi, ô morts bienheureux, qui êtes morts en Notre-Seigneur, dans la participation de ses sacrements, dans sa grâce, dans sa paix et dans son amour, j'ai dit que votre sainteté était confirmée. Votre mort a tout confirmé, et, en vous tirant du lieu de tentations, elle vous a affermis en Dieu pour l'éternité tout entière. Mais

1. I *Cor.*, XI, 25.
2. Bossuet suit ici la leçon du grec. (Édit. de Déforis.)
3. *Gal.*, III, 15.
4. Luc., XXII, 20.

pourquoi donc disons-nous que leur sainteté, si bien confirmée, n'est pas encore consommée? Cela dépend d'une autre doctrine qu'il faut encore que je vous explique, pour vous renvoyer bien instruits de la foi de la sainte Église touchant le purgatoire.

SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissements du Fils de Dieu dans son incarnation; sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

> *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*
>
> Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : vous trouverez un enfant enveloppé de langes posé dans une crèche.
>
> Luc, II, 12.

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique, et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées! Attendons tout du Ciel dans une entreprise si sainte, et, pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils

de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement, il s'est fait homme, et il s'est revêtu de notre nature ; secondement, il s'est fait passible, et il a pris nos infirmités; troisièmement, il s'est fait pauvre, et il s'est chargé de tous les outrages de la la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du Dieu-Homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon Évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant : c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes : c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche : c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte : la nature par le mot d'enfant, la faiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et suivons attentivement; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Évangile. Et premièrement il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité; ainsi le Verbe divin serait homme sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chrétiens; il a voulu prendre, avec la nature, les faiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces faiblesses, il pouvait ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire : qui doute qu'il ne le pût? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères. toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune, et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente? Son premier pas est de se faire homme, et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble,

selon ce que dit l'Écriture sainte : *Minuisti eum paulo minus ab angelis*[1] : « Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend le second degré. S'il est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité; maintenant, faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon maître; mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement comme un signe pour reconnaître en lui le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué : Courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez... Qu'y trouverons-nous? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. *Et*

1. *Ps.* VIII, 6

hoc vobis signum. Reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, mes [frères], si cet état d'humiliation était forcé, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais, comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jacerct* [1], et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation, et nous pouvons appuyer notre espérance abattue sur ces trois abaissements du Dieu-Homme.

Est-il bien vrai? le pouvons-nous croire? quoi! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature était tombée par ton crime : ton Dieu l'a prise pour la relever : tu languis au milieu des infirmités; il s'y est assujetti pour les guérir; les misères du monde t'effrayent: il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connais mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience, avec les sentiments que vous méritez! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

1. S. Aug., tract. CVII, *In Joann.*, n° 6.

PREMIER POINT

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance : qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avait ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine : c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine; mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure [1]. Les parents de Samson disent : « Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur [2]. » Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : « Que ce lieu est terrible! vraiment c'est ici la maison de Dieu [3] ! » « Malheur à moi! dit le prophète Isaïe, car j'ai vu le Sauveur des armées [4]. » Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? quel malheur d'avoir vu Dieu? et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Écritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

1. *Exod.*, XX, 19.
2. *Judic.*, XIII, 22.
3. *Genes.*, XXVIII, 17.
4. *Is.*, VI, 5.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même : D'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère : expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de crainte : la première vient de l'étonnement, elle naît de l'éclat de la majesté; l'autre, des menaces. Ah! je vois trop de grandeur, trop de majesté : une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ah! je vois cette colère qui me poursuit : ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée; si j'approche, je suis perdu. Voilà les deux craintes : la première, causée par l'étonnement de la majesté; la seconde, par les menaces de la justice et de la colère divines. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses : chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement il couvre la majesté, et il ôte la crainte d'étonnement; en second lieu, il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce que que j'avais promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées : ne passons pas ici si légèrement par-dessus; tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême faiblesse, que l'éternité

toujours immuable et notre continuelle agitation. En un mot, tous ses attributs l'éloignent de nous : son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche : vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous et le rend accessible aux hommes; et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-vous, dit le prophète Isaïe [1], entrez bien avant dans la terre, jetez-vous dans les cavernes les plus profondes : » *Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo.* Et pourquoi ? « Cachez-vous, dit-il encore une fois, devant la face terrible de Dieu et devant la gloire de sa majesté : » *A facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus.* Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous, » dit David : *Veniat super nos misericordia tua* [2]. Non-seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit : » *Misericordia tua subsequetur me* [3]. Non-seulement elle nous suit, mais « elle nous environne : » *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* [4]. Tellement qu'il n'est rien de plus véritable qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire : c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché, aussitôt elle se retire; et voyez un effet étrange : la bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu; je ne vois que ce qui m'éloigne; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avait accès à la cour par une personne de crédit qui le lui donnait, il parlait et était écouté, et les entrées lui étaient ouvertes. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connaît plus : tous les pas-

1. Is., II, 40.
2. Ps. CXVIII, 13.
3. Ibid., XXII, 8.
4. Ibid., XXXI, 14

sages sont inaccessibles, et de sa bonne fortune passée il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence, Dieu lui parlait, il parlait à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchait-il, direz-vous, puisque la distance était infinie? Ah! c'est que la bonté descendait à lui et l'introduisait près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approchait : il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous? bonté, qu'êtes-vous devenue? ah! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu, et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétraient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, chrétiens, je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu : ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin : elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes,

sur lesquelles je n'ai qu'un mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le chérubin exécuteur de sa vengeance les chassa du paradis de délices, qu'ils avaient déshonoré par leur crime, les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osaient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentiments de ces misérables bannis? Combien étaient-ils éperdus ! Ne leur semblait-il pas, en quelque lieu qu'ils puissent fuir, qu'ils voyaient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible, et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avaient été contraints de se cacher, retentissait continuellement à leurs oreilles? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, chrétiens, si les Écritures nous disent que les hommes appréhendent naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète que Dieu est justement offensé contre elle : si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : « Nous mourrons de mort, si Dieu se présente seulement à nous. »

Vous voyez par là, chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus ! et ayez pitié de nos maux : couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante : *Redde mihi lætitiam salutaris tui* [1]. Rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bon-

1. *Ps.* I, 13.

heur; rendez-nous cette bonté qui s'est irritée, ne pouvant souffrir nos péchés, afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés; je la vois paraître. *Et hoc vobis signum.* Voilà le signe qu'on nous en donne : je la vois dans la crèche de Jésus-Christ; je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme; Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avait éloignée, revient à nous. Écoutez l'Apôtre qui nous la montre : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei* [1] : « La grâce et la bénignité de Dieu notre Sauveur nous est apparue. « O paroles de consolation! Remettez, messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné? que voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer? Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas; il n'y a que la bonté qui paraisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei.* Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder, devant laquelle toute la nature est émue : elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset* [2]. Traiter d'égal avec Dieu! peut-on relever plus la nature humaine? peut-on

1. *Tit.*, III, 4.
2. *Adv. Marcion.*, lib. II, n° 27.

donner plus de confiance? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avait sujet de trembler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui; mais que la grâce, la bénignité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue? *Apparuit gratia.*

Approchons donc, mes frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que l'on vous donne. » Qu'on ne m'objecte plus mes faiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme; et mon Dieu, qui est tout, il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus : je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. « Car ce Fils nous est donné; c'est pour nous qu'est né ce petit enfant[1], » et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, c'est-à-dire la nature humaine; et par là je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire de la divinité même. Soyons dieux avec Jésus-Christ, prenons des sentiments tout divins. Chrétien, élève tes espérances : eh! dieu, qu'ont de commun avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux? qu'ont de commun avec toi les choses mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même? Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, afin que l'[homme] apprenne à agir en Dieu : » *Ut homo divine agere doceretur*[2] : et cet homme, que Jésus enseigne à prendre des sentiments tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devait mourir ainsi que les

1. Is., IX, 6.
2. Tertull., *ubi supra.*

bêtes. Ah ! portons plus haut nos pensées : considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que, dans le choix des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étaient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs ; ni ce qui semblait plus digne de lui, mais ce qui était le plus utile pour nous.

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu, que je déplore leur ignorance ! Toutefois, que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire ; mais que Tertullien répond à propos ! « Tout ce qui est indigne de Dieu est utile pour mon salut : » *Quodcumque Deo indignum est mihi expedit* [1]. Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu, parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature ; « il n'est rien plus digne de Dieu que de sauver l'homme : » *Nihil enim tam dignum Deo quam salus hominis* [2]. Et que l'on peut facilement renverser toutes les vaines oppositions ! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève ; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit ; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique ; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne : par là, il témoigne son amour et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, messieurs, de combattre les libertins ; il faut édifier les fidèles : revenons à notre dessein ; et, après que nous [avons] vu la nature si

1. *De Carn. Chr.*, n° 5.
2. *Adv. Marcion.*, lib. II, n° 27.

glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnaître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne le fais pas de moi-même ; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit « que les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture : » *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus* [1]. En effet, ne paraît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture ? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts : un berceau a quelque idée d'un sépulcre, et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli ; il reconnaît en sa naissance le commencement de sa mort : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus.* Suivons l'exemple de ce grand homme, et, après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes, et, avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car après que le Fils de Dieu s'était revêtu de notre nature, c'était une suite infaillible qu'il prendrait aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère ; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Église : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans

1. *Adv. Marcion.*, lib. IV, n° 1.

cette Épître admirable à Volusien [1], parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

Puisque Dieu avait bien voulu se faire homme, il était juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce, et pour cela, dit saint Augustin, il fallait qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée, et il nous va éclaircir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. Toutes les Écritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci : un nombre infini d'hérétiques, qui faisaient profession de l'adorer, mais qui rougissaient en leurs cœurs de son Évangile, n'ont pas voulu reconnaître en lui la nature humaine. Les uns disaient que son corps était un fantôme; d'autres, qu'il était composé d'une matière céleste; et tous s'accordaient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, chrétiens ? C'est qu'il paraît incroyable qu'un Dieu se fasse homme ; et, plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvaient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'était pas, et qu'il n'en avait que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que serait-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentiments ? N'aurait-il pas lui-même confirmé l'erreur ? N'aurait-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paraissait qu'à demi ? N'aurait-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance ? Et ainsi, dit saint Augustin (que ces paroles sont belles !), « en faisant

1. Epist. CXXXVII, 8 et 9.

toutes choses miraculeusement, il aurait lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement : » *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit*[1].

En effet, puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fît des miracles; mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses; mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : » *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret*[2]. Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une Vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père; il commande aux anges de servir sa table; il dort; mais, pendant son sommeil, il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche; mais, quand il l'ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds; il meurt; mais, en mourant, il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente, c'est-à-dire toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît tout entière et l'infirmité tout entière : cela est admirable.

Le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignait tout ensemble et régissait toute l'Église, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable

1. Epist. CXXXVII, n° 9.
2. Ibid.

mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il aux fidèles, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire la force et la faiblesse, la bassesse et la majesté; celui qui, étant couché dans la crèche, paraît dans le ciel en sa gloire. Il est dans le maillot, et les Mages l'adorent; il naît parmi les animaux, et les anges publient sa naissance; la terre le rebute, et le ciel le déclare par une étoile; il a été vendu, et il nous rachète; attaché à la croix, il y distribue les couronnes et donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut retenir; couvert de blessures et médecin infaillible de nos maladies; qui est rangé parmi les morts et qui donne la vie aux morts; qui naît pour mourir et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux enfers et ne sort point du sein de son Père : » *Jacens in præsepio, videbatur in cœlo; involutus pannis, adorabatur a Magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur;... virtus et infirmitas, humilitas et majestas; redimens et venditus; in cruce positus, et cœli regna largitus;... patiens vulnerum, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivificator obeuntium; ad inferna descendens, et a Patris gremio non recedens*[1].

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les faiblesses qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien, Jésus a ressenti nos infirmités; mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses faiblesses guérissent les nôtres; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus? Ne suffit-il pas, chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu pour en espérer de lui le remède? *Et hoc vobis signum.*

1. Epist. LXXIX, *Ad Justin. Aug. Labb.*

« Voilà le signe que l'on vous donne. » L'Apôtre avait bien entendu ce signe lorsque, voyant les infirmités de son Maître, aussitôt il paraît consolé des siennes. « Ah! dit-il, nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux[1]; » il compatit aux infirmités de notre nature[2]; il y apportera du soulagement. Et quels signes nous en donnez-vous, saint apôtre? *Et hoc vobis signum.* « C'est qu'il les a, dit-il, éprouvées : » *Tentatum per omnia*[3]. Je vous prie, entendez ce signe: rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, fidèles, de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties? Vous avez perdu un ami, j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande, parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ah! consolez-vous, chrétiens qui languissez parmi les douleurs: mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par toutes sortes d'épreuves. » *Tentatum per omnia absque peccato.* Il a tout pris

1. *Hebr.*, v, 15.
2. On lit ici, dans le manuscrit du second sermon, ces paroles en marge : « Laissez-moi ma simplicité, les langes de mon Sauveur, dont je tâche de revêtir sa sainte parole. » (Édit. de Détoris.)
3. *Hebr.*, iv, 15.

à l'exception du péché. « Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères pour être touché de compassion, et être un fidèle pontife en ce qui regarde le culte de Dieu : » *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum*[1]. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne saurait-il pas nos infirmités, s'il ne les avait expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'Apôtre vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine tout apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque après cela cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car, pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout

1. *Hebr.*, II, 17.

ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'Apôtre qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés : et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Il a senti les infirmités, il les guérira; les appréhensions, il les guérira; les ennuis, les langueurs, il les guérira; la mortalité, il la guérira; tous les maux, il guérira tout. « Car c'est parce qu'il a souffert lui-même, et qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*[1]. Par conséquent, mes frères, espérons bien des faiblesses de notre nature; disons tous ensemble avec le Psalmiste : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*[2] : « Selon la multitude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu, se sont répandues abondamment en mon âme. » Autant que je vois d'infirmités en Notre-Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi; et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir? C'était ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

TROISIÈME POINT

Achevez votre ouvrage, ô divin Sauveur! mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montrait où il fallait tendre ; en se soumettant aux faiblesses de la nature, il nous confirmait tout ensemble et la vérité de sa

1. *Hebr.*, II, 18.
2. *Ps.* XCIII, 19.

chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche, et vous le pouvez aisément comprendre si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparents, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance!

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais, comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu [1], il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui pour surprendre les yeux du vulgaire.

Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme, qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisque enfin, quelque

1 Matth., VI, 27.

soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ses vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès : il pense que si un Dieu se résout à paraître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil ; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle pouvaient donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissants et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur; et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais, au contraire, messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme le réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats, qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne sont toujours dans la

volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses, mais la pauvreté m'est insupportable ; je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde, mais il est dur de demeurer dans l'obscurité ; je me défendrai bien des plaisirs, mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie ; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible ; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux : désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe que l'on vous en donne. » Venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Ce ne sont point ses paroles c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étaient véritables, quel autre les aurait mieux mérités qu'un Dieu ? qui les aurait plus facilement obtenus, ou avec une pareille magnificence ? Quelle troupe de gardes l'environnerait ! quelle serait la beauté de sa cour ! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules ! quel or reluirait sur sa tête ! quelles délices lui préparerait toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres ! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs : il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa faiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres ; mais il a choisi cet état. « Il a jugé, dit Tertullien, que ces biens, ces contentements, cette gloire, étaient indignes de lui et des siens : » *Indignam*

sibi et suis judicavit[1]. Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle ferait tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, « en ne la voulant pas, il l'a rejetée; ce n'est pas assez : en la rejetant, il l'a condamnée. Il va bien plus loin : en la condamnant, le dirai-je? oui, chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du diable auxquelles nous renonçons par le saint baptême : » *Igitur quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit*[2]. C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée : il faut voir qui se trompe, de lui ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvait naître dans la grandeur et dans l'opulence; par conséquent, s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix; Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées. *Quam noluit, rejecit.* Mais tout choix vient du jugement : il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante : que les grandeurs du siècle n'étaient pas pour lui, qu'il les devait rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? *Quam rejecit, damnavit.* Le Fils de Dieu les méprise; quel crime de leur donner notre estime! quel malheur de leur donner notre amour! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer, par l'obligation de notre baptême. *Et hoc vobis signum ;* c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable que ce que les hommes admirent si fort.

1. Tertull., *De idolat.*, n° 18.
2. Ibid.

Ah! que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnements contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase; combien tous ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche par l'autorité infaillible de ses exemples! Après cela, je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine : un Dieu ne devait pas se montrer aux hommes qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes, notre jugement, chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris : non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines, mais pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde : il rencontre une étable à demi ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce

que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens, pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe, où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts : rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : » *Confidite : ego vici mundum*[1]; parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment et désarmé tout ce qu'ils redoutent : *Et hoc vobis signum* : Voilà le signe que l'on nous donne pour reconnaître notre Sauveur.

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnais, vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah! combien de Juifs parmi nous! combien de chrétiens qui désiraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition ou qui voulût flatter leur délicatesse! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnaître? Écoutez; je vous le dirai, par de belles paroles d'un ancien Père : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus*[2] : « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes

1. Joann., XVI, 33.
2. Tertull., *Adv. Marcion.*, lib. III, n° 17.

qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à un autre et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes; vous le voyez aussi, chrétiens. Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

Il y a deux partis formés: le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné: il a la vérité, l'autre l'apparence; l'un a Dieu pour lui, l'autre les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses: là, les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur; vous pourrez vous venger de vos ennemis; vous pourrez posséder ce que vous aimez; votre amitié sera recherchée; vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable: il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté! L'un lui dit: Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté. Je ne le vous promets pas. Combien lui disent en secret: Que

1. Vous l'avez connu, mes chères sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement; puisque sa pauvreté vous a plu; puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes frères, que choisirons-nous?

je puisse contenter ma passion. Je ne le veux pas. Que je puisse seulement venger cette injure. Je vous le défends. Le bien de cet homme m'accommoderait; je n'y ai point de droit; mais j'ai du crédit. N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude? Retirons-nous; on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude[1]! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens? Oui; mais pour une autre vie! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause: le monde emportera le dessus; c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connaître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles; mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devait venir comme les Juifs

1. Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge, c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Évangile le monde et ses vanités; c'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'enfer, dit le prophète Isaïe *, s'est dilaté démesurément; et les forts et les puissants, et les grands du monde s'y précipitent en foule. » O monde! ô multitude! ô troupe innombrable! je crains ta société malheureuse. Le nombre ne me défendra pas contre mon juge; la foule des témoins ne me justifiera pas; ma conscience [m'accuse]; je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable : « Sicut lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens ** : « Comme le Seigneur s'est plu à vous bénir et à vous multiplier, ainsi se plaira-t-il à vous détruire et à vous ruiner. » Quand Dieu entreprendra d'égaler sa justice à ses miséricordes et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugements des hommes du monde et de leurs folles pensées.

* Is., v, 14.
** *Deut.*, xxviii, 63.

l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur; mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? C'est la pauvreté, c'est la misère. Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde : le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore . peut-être que le temps changera les choses! Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces : vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paraître, parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui

n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens, l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent, c'est pourquoi le monde, pauvre en effet, ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et, pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qui, étant si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, pour nous enrichir par sa pauvreté[1], » détrompons-nous des faux biens du monde. Comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ, tant que je concevrai bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ces richesses inestimables que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. *Amen.*

[1] Cor., VIII, 9.

SERMON

SUR

LA CHARITÉ FRATERNELLE

PRÊCHÉ A LA COUR

Trois préceptes de Jésus-Christ pour établir la concorde parmi les hommes. Ordre que Dieu a établi dans l'union des hommes. Quel est le fondement de l'amour du prochain. Pourquoi si peu d'amitié solide dans le monde. Combien un ami fidèle nous est utile. Dangers des flatteurs. Devoirs de la charité envers le prochain.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je serai là au milieu d'elles.

Matth., XVIII, 20.

Ce que dit saint Augustin est très-véritable, qu'il n'y a rien de si paisible ni de si farouche que l'homme, rien de plus sociable par sa nature, ni rien de plus discordant et de plus contredisant par son vice : *Nihil est enim quam hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale natura* [1]. L'homme était fait pour la paix, et il ne respire que la guerre. Il s'est mêlé dans le genre humain un esprit de dissension et d'hostilité qui bannit pour toujours le repos du monde. Ni les lois, ni la raison, ni l'autorité, ne sont capables

[1] *De Civ. Dei*, lib. XII, cap. XXVII.

d'empêcher que l'on ne voie toujours parmi nous la confiance tremblante et les amitiés incertaines, pendant que les soupçons sont extrêmes, les jalousies, furieuses, les médisances, cruelles, les flatteries, malignes, les iniquités implacables.

Jésus-Christ s'oppose dans notre évangile au cours et au débordement de tant de maux; et il y établit la concorde et la société entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus essentiels de notre mutuelle correspondance. Premièrement, il ordonne que l'on s'unisse en son nom, et se déclare le protecteur d'une telle société : *Ubi fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum medio eorum :* « Où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je serai au milieu d'elles. » En second lieu, il nous enseigne de nous corriger mutuellement par des avis charitables : *Corripe eum inter te et ipsum solum*[1] : « Reprenez, dit-il, votre frère entre vous et lui. » Enfin il commande expressément de pardonner les injures, et il ne donne aucunes bornes à cette indulgence : « Pardonnez, dit-il, les offenses, je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois; » c'est-à-dire jusqu'à l'infini et sans aucunes limites : *Usque septuagies septies*[2]. Je trouve dans ces trois préceptes tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle; car trois choses étant nécessaires, d'en établir le principe, d'en ordonner l'exercice, d'en surmonter les obstacles, Jésus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom : *In nomine meo.* Il en prescrit le plus noble et le plus utile exercice dans les avertissements mutuels : *Corripe eum.* Enfin il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.* C'est le sujet de ce discours. Entrons d'abord

1. Matth., XVIII, 15.
2. Ibid., 22.

en matière, et montrons avant toutes choses, dans le premier point, que Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable.

PREMIER POINT

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin; et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur et presque sans qu'on y pense. Par là nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tous cela de commun, que non-seulement la douleur qui, étant faible et impuissante, demande naturellement du soutien; mais la joie, qui, abondante en ses propres biens, semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico*[1].

1. *Ad Prob.*, epist. CXXX, n° 4.

Mais comme ce désir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent cimenté par quelque intérêt, faible et ruineux fondement de l'amitié mutuelle; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs et nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal d'une concorde solide: Dieu a voulu, chrétiens, que notre société et notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute; et voici l'ordre qu'il a établi : il ordonne que l'amour et la charité s'attache premièrement à lui comme au principe de toutes choses, que de là elle se répande par un épanchement général sur tous les hommes, qui sont nos semblables, et que, lorsque nous entrerons dans des liaisons et des amitiés particulières, nous les fassions dériver de ce principe commun, c'est-à-dire de lui-même; sans quoi je ne crains point de vous assurer que jamais vous ne trouverez d'amitié solide, constante, sincère.

Cet ordre de charité est établi, chrétiens, dans ces deux commandements qui sont, dit le Fils de Dieu, le mystérieux « abrégé de la loi et des prophètes : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain comme toi-même[1]. » Et, afin que vous entendiez avec combien de sagesse Jésus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne, vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour garder la justice nous n'avons que deux choses à considérer, premièrement sous qui nous avons à vivre, et ensuite avec qui nous avons à vivre. Nous vivons sous l'empire souverain de Dieu et nous sommes faits pour lui seul; c'est pourquoi le devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est de s'unir saintement à Dieu par une fidèle dépendance; mais comme, en vivant

1. Luc., x, 27.

ensemble sous son empire suprême, nous avons aussi à vivre avec nos semblables en paix et en équité, il s'ensuit que l'accessoire est le second bien, que nous ne devons chérir que pour Dieu, mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable : c'est notre société mutuelle. Par où vous voyez manifestement qu'en effet toute la justice consiste dans l'observance de ces deux préceptes, conformément à cette parole de notre Sauveur : « Toute la loi et les prophètes dépendent de ces deux commandements : » *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ*[1].

Cette doctrine étant supposée, il est aisé de comprendre que le premier de ces préceptes, c'est-à-dire celui de l'amour de Dieu, est le fondement nécessaire de l'autre, qui regarde l'amour du prochain. Car qui ne voit clairement que, pour aimer le prochain comme nous-mêmes, il faut être capable de lui désirer et même de lui procurer le même bien que nous désirons? et, pour pouvoir s'élever à une si haute et si pure disposition, ne faut-il pas avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité et la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire Dieu, qui seul suffit à tout par son abondance, et que nous possédons d'autant plus que nous travaillons davantage à en faire part aux autres? Celui donc qui aime Dieu d'un cœur véritable, comme parle l'Écriture sainte[2], est capable d'aimer cordialement, non-seulement quelques hommes, mais tous les hommes, et de vouloir du bien à tous avec une charité parfaite. Mais celui au contraire qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, il n'aimera que lui-même ; et ainsi tout ce qu'il aura d'amour pour les autres

1. Matth., XXII, 40.
2. Jos., XXIV, 14.

ne peut jamais être ni pur ni sincère, ni enfin assez cordial pour mériter qu'on s'y fie.

En effet, cette attache intime que nous avons à nous-mêmes, c'est la ligne de séparation, c'est la paroi mitoyenne entre tous les cœurs, c'est ce qui fait que chacun de nous se renferme tout entier dans ses intérêts et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Caïn : « Qu'ai-je affaire de mon frère? » *Num custos fratris mei sum ego*[1]? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes, dit que « ce sont des hommes sans affection et ennemis de la paix : » *Erunt homines seipsos amantes, sine affectione, sine pace*[2]. Car il est vrai que notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain comme la loi le prescrit. La loi veut que nous l'aimions comme nous-mêmes, *sicut teipsum*, parce que selon la nature et selon la grâce il est notre prochain et notre semblable, et non pas notre inférieur; mais l'amour-propre, bien mieux obéi, fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, et non pas comme nous-mêmes; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins. C'est ainsi que le monde aime, vous le savez; et c'est pourquoi il est véritable que le monde n'aime rien, et qu'on n'y trouve point d'amitié solide : *Sine affectione, sine pace*. Non, jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même et dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre en aimant Dieu plus que soi-même. Car pour faire ce grand effort, de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet qui soit dans une si haute élévation, que nous croyions ne rien perdre en renonçant à nous-mêmes pour nous abandonner à lui sans réserve. Or, est-il que Dieu est le seul à qui cette haute

1. *Genes.*, IV, 9.
2. II *Tim.*, III, 2, 3.

supériorité et cet avantage appartient; et les créatures qui nous environnent, bien loin d'être naturellement au-dessus de nous, sont au contraire rangées avec nous dans le même degré de bassesse sous l'empire souverain de ce premier Être.

Par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce que nous aimions celui qui peut seul par sa dignité nous arracher à nous-mêmes, nous n'aimerons que nous-mêmes. La source de notre amitié pourra bien en quelque sorte couler sur les autres, mais elle aura toujours son reflux sur nous; et toute notre générosité ne sera qu'un art un peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire intérieure. Ainsi le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal; et, quoiqu'on trouve quelquefois des naturels nobles qui semblent s'élever beaucoup au-dessus de toutes les faiblesses communes, je soutiens qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature, de ne s'attacher qu'à soi-même. Comme donc Dieu est peu aimé, il ne faut pas s'étonner si le prophète s'écrie qu'il ne ait plus à qui se fier. Nous habitons, dit-il, au milieu des fraudes et des tromperies, chacun se défie et chacun trompe; il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes : *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam; et omnis amicus fraudulenter incedet, et vir fratrem suum deridebit... Habitatio tua in medio doli*[1]. « On ne trouve plus de saint sur la terre; il n'y a personne qui ait le cœur droit : tous tendent des piéges pour verser le sang; le frère cherche la mort de son frère. Ne vous fiez point à votre ami... Car l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison : » *Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem*

1. Jerem., IX, 4, 5, 6.

suum ad mortem venatur... Nolite credere amico... et inimici hominis, domestici ejus [1].

Je pourrais bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché, oh! quel étrange spectacle! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes, si je parlais en un autre lieu, j'alléguerais peut-être la cour pour exemple; mais, puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse elle-même et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

Concluons donc, chrétiens, que la charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hom-

1. Mich., VII, 2-5, 6.

mes; c'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu leur en donne. C'est de ce même principe que doivent naître nos amitiés particulières, qui ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées que lorsque Dieu en sera le médiateur. Jonathas et David étaient unis en cette sorte, et c'est pourquoi le dernier appelle leur amitié mutuelle, « l'alliance du Seigneur, » *fœdus Domini*[1], parce qu'elle avait été contractée sous les yeux de Dieu et qu'il devait en être le protecteur, comme il en était le témoin. Aussi le monde n'en a jamais vu ni de plus tendre, ni de plus fidèle, ni de plus désintéressée. Un trône à disputer entre ces deux parfaits amis n'a pas été capable de les diviser, et le nom de Dieu a prévalu à un si grand intérêt. Heureux celui, chrétiens, qui pourrait trouver un pareil trésor! Il pourrait bien mépriser à ce prix toutes les richesses du monde; car une telle amitié contractée au nom de Dieu, et jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs, et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changements infinis dont le temps et les intérêts menacent tous les autres. Un ami de cette sorte fidèle à Dieu et aux hommes est un trésor inestimable; et il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, et qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle : c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la deuxième partie.

1. I *Reg.*, XX, 8.

DEUXIÈME POINT

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même; et saint Augustin a raison de dire[1] qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des États et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et, pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connaît nos défauts, nous seuls ne les savons pas; et deux choses nous en empêchent.

Premièrement, chrétiens, nous nous voyons de trop près, l'œil se confond avec l'objet; et nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous regarder d'un regard distinct et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre, qui n'a pas su couvrir nos défauts; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Le roi Achab, violent, imbécile et faible, ne pouvait endurer Michée, qui lui disait de la part de Dieu la vérité de ses fautes et de ses affaires, qu'il n'avait pas la force de vouloir apprendre : et il voulait qu'il lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires. C'est ainsi que sont faits les hommes; et c'est pourquoi le divin Psalmiste a raison de s'écrier : *Delicta quis intelligit*[2]? « Qui est-ce qui connaît ses défauts? » Où est l'homme qui sait acquérir cette science si nécessaire? Combien sommes-

1. *De Trin.*, lib. IV, n° 1.
2. *Ps.* XVIII, 12.

nous ardents et vainement curieux! Dans quel abîme des cœurs, dans quels mystères secrets de la politique, dans quelle obcurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer! Malgré cet espace immense qui nous sépare d'avec le soleil, nous avons su découvrir ses taches, c'est-à-dire, remarquer des ombres dans le sein même de la lumière. Cependant nos propres taches nous sont inconnues, nous seuls voulons être sans ombre; et nos défauts, qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes. *Delicta quis intelligit?*

Pour acquérir, chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidèle. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quelqu'un sur la terre, venez me montrer mes défauts que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance, et s'il y en a qui soient sans remède, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc, encore une fois, ô ami fidèle! ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison et mes entreprises à mes forces.

Cette obligation, chrétiens, entre les personnes amies, est de droit étroit et indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'Église dans l'évangile que nous traitons, il serait sans doute à désirer que nous fussions tous si bien disposés que nous pussions profiter des avis de tous nos frères. Mais comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, et qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles, ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Je suis bien aise, messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connaître les sacrés devoirs de

l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin[1], voudrait profiter à tous; mais, comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui, par le sang, ou par l'amitié, ou par quelque autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage. Regardons nos amis en cette manière : pensons qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étaient capables. C'est une parole digne de Caïn que de dire : Ce n'est pas à moi à garder mon frère; croyons, messieurs, au contraire, que nos amis sont à notre garde, qu'il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous avons pour leurs vices, que nous taire en ces rencontres c'est les trahir, et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare, que de les laisser tomber dans un précipice faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux : *Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit eum per viam non bonam*[2] : « L'homme injuste séduit son ami, et il le conduit par une voie qui n'est pas bonne. »

Après avoir établi l'obligation de ces avis charitables, montrons-en les conditions dans les paroles précises de notre évangile. Premièrement, chrétiens, il y faut de la fermeté et de la vigueur; car, remarquez, le Sauveur n'a pas dit : Avertissez votre frère, mais « Reprenez votre frère[3]. » Usez de la liberté que le nom d'amitié vous donne; ne cédez pas, ne vous rendez pas, soutenez vos justes sentiments, parlez à votre ami en ami; jetez-lui quelquefois au front des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même; ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se

1. *De ver. Rel.*, n° 91
2. *Prov.*, XVI, 29.
3. Matth., XVIII, 15.

sente pressé de se corriger, et que, confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais, avec cette fermeté et cette vigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion : je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'était une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire. Le Maître avait commandé; écoutez le Sauveur des âmes : « Reprenez, dit-il[1], entre vous et lui; » parlez en secret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

Mais surtout venez animé d'une charité véritable; pesez cette parole du Sauveur des âmes : « S'il vous écoute, dit-il[2], vous aurez gagné votre frère. » Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, ne vous emportez jamais. Faites comme les médecins; pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes : *Audiunt convitium, præbent medicamentum,* dit saint Augustin[3]. Suivez l'exemple de saint Cyprien, dont le même saint Augustin a dit ce beau mot : qu'il reprenait les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il les supportait avec une patience infatigable : *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit*[4].

Mais, pendant que le Fils de Dieu nous prépare avec tant de soin des avertissements autant charitables que termes et vigoureux, songeons à les bien recevoir. Apprenons de lui à connaître nos véritables amis et à les distinguer d'a-

1. Matth., XVIII, 15.
2. Ibid.
3. Serm. CCCLVII, n° 4.
4. *De Baptis. cont. Donat.*, lib. V, cap. XVII, n° 23.

vec les flatteurs. Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes; car qui ne se tient pas pour tout averti? Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? Mais en les craignant on y tombe, et le flatteur nous tourne en tant de façons, qu'il est malaisé de lui échapper. De dire, avec cet ancien[1], qu'on le connaîtra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre, ce n'est pas aller à la source : c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la cour est bien plus subtile : elle sait non-seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite non-seulement la douceur de l'ami, [mais encore] jusqu'à sa franchise et sa liberté; et nous voyons tous les jours que, pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante!

Donc, pour arracher la racine, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs : surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans, et, tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elles, ils agissent de concert et d'intel-

[1] Cicer., *de Amicit.*, n° 15.

ligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ils rassurent dans ses propres vices notre conscience tremblante, « et mettent, dit saint Paulin, le comble à nos péchés par le poids d'une louange injuste et artificieuse : » *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulat*[1]. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes. Oui, je veux résolûment savoir mes défauts ; je voudrais bien ne les avoir pas, mais puisque je les ai, je les veux connaître, quand même je ne voudrais pas encore les corriger ; car, quand mon mal me plairait encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable ; et, si je ne presse pas ma guérison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

Apprenons donc nos défauts avec joie et reconnaissance de la bouche de nos amis ; et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne ? à qui la lumière de l'Évangile ne montre-t-elle pas ses péchés ? La loi de Dieu, chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-ce pas un miroir fidèle où chacun, et les rois et les sujets, se peut reconnaître ? Mais personne ne s'applique rien. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs. Tonnez tant qu'il vous plaira, ô prédicateur ! mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, qu'il faut écouter l'Évangile, mais plutôt il faut pratiquer ce que dit

1. Epist. XXIV, *ad Sever.*, n° 1

rement l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius laudabit, et ad se adjiciet*[1] : « L'homme sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. » Voyez qu'il ne se contente pas de la trouver belle et de la louer ; il ne fait pas comme plusieurs, qui regardent à droite et à gauche à qui elle est propre et à qui elle pourrait convenir. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, et à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas. Il rentre profondément en sa conscience et s'applique tout ce qui se dit : *Ad se adjiciet*. C'est là tout le fruit des discours sacrés : pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit en particulier confesser humblement ses fautes, reconnaître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls. Ouvrez donc les yeux sur vous-mêmes, et n'appréhendez jamais de connaître vos péchés. Vous avez un moyen facile d'en obtenir le pardon : « Remettez, dit le Fils de Dieu[2], et il vous sera remis ! » pardonnez, et il vous sera pardonné.

TROISIÈME POINT

C'est à quoi je vous exhorte, mes frères, sur la fin de ce discours ; car, après vous avoir montré la nécessité de reconnaître vos fautes, il est juste de vous donner aussi les remèdes, et le pardon des injures en est un des plus efficaces. A la vérité, chrétiens, il y a sujet de s'étonner que les hommes pèchent si hardiment à la vue du ciel et de la terre, et qu'ils craignent si peu un Dieu si juste ; mais je m'étonne beaucoup davantage que, pendant que nous multiplions nos iniquités par-dessus les sablons de la mer, et que nous avons tant besoin que Dieu nous soit doux et indulgent, nous soyons nous-mêmes si inexorables et si

1. *Eccles.*, XXI, 18
2. *Luc.* VI, 37.

rigoureux à nos frères. Quelle indignité et quelle injustice ! nous voulons que Dieu souffre tout de nous, et nous ne pouvons rien souffrir de personne. Nous exagérons sans mesure les fautes qu'on fait contre nous ; et l'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu du pied, c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire ! Mortels aveugles et misérables, serons-nous toujours si sensibles et si délicats ? jamais n'ouvrirons-nous les yeux à la vérité ? jamais ne comprendrons-nous que celui qui nous fait injure est toujours beaucoup plus à plaindre que nous qui la recevons ? que lui-même, dit saint Augustin [1], se perce le cœur pour nous effleurer la peau ; et qu'enfin nos ennemis sont des furieux qui, voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent ? Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances cruelles, et que ne tâchons-nous plutôt de les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur ?

Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions. Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croyons nous dégrader et penser trop bassement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous touchent, et nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentiments : nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables, ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse qui ne se remue que par dédain, et qui feint d'être

1. Serm. LXXIII, n° 3.

tranquille pour insulter davantage, tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instruments de la colère, de la patience même et de la pitié ! Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès : nous n'attendons pas toujours pour nous irriter des injures effectives ; nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secrètes, suffisent pour nous armer l'un contre l'autre, et souvent nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus, et, trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde, et source de mille injustices, à quels excès les engagez-vous ! Que méditez-vous, malheureux, et que vous vois-je rouler dans votre esprit ? Quoi ! vous les allez porter, vos soupçons, jusqu'aux oreilles importantes, vous méditez même de les porter jusqu'aux oreilles du prince ! Ah ! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y vouloir porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté.

Arrêtons-nous donc, chrétiens ; prenons garde comme nous parlons du prochain, surtout à la cour, où tout est si important et si délicat. Ce demi-mot que vous dites, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par son obscurité affectée, tout cela, dit le Sage, ne tombera pas à terre : *A detractione parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit* [1]. A la cour, on recueille tout, et ensuite chacun commente et tire ses conséquences à sa mode. Prenez donc garde, encore une fois, à ce que vous dites, retenez votre colère maligne et votre langue trop impétueuse. Car il y a un Dieu au

1. *Sap.*, I, 11.

ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles[1], quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes et malicieuses ? Par conséquent, chrétiens, révérons ses yeux et sa présence; songeons qu'il nous sera fait dans son jugement comme nous aurons fait à notre prochain : si nous pardonnons, il nous pardonnera; si nous vengeons nos injures, « il nous gardera nos péchés, » comme dit l'Ecclésiastique : *Peccata illius servans servabit*[2] : sa vengeance nous poursuivra à la vie et à la mort; et ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis; mais plutôt pratiquons ce que dit l'Apôtre: « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère : » *Sol non occidat super iracundiam vestram*[3]. Ce cœur tendre, ce cœur paternel, ne peut comprendre qu'un chrétien, enfant de paix, puisse dormir d'un sommeil tranquille, ayant le cœur ulcéré et aigri contre son frère, ni qu'il puisse goûter du repos, voulant du mal à son prochain, dont Dieu prend en main la querelle et les intérêts. Mes frères, le jour décline, le soleil est sur son penchant; l'Apôtre ne vous donne guère de loisir, et vous n'avez plus guère de temps pour lui obéir. Ne différons pas davantage une œuvre si nécessaire : hâtons-nous de donner à Dieu nos ressentiments. Le jour de la mort, messieurs, sur lequel on rejette toutes les affaires du salut, n'en aura que trop de pressées : commençons de bonne heure à nous préparer les grâces qui nous seront nécessaires en ce dernier jour; et, en pardonnant sans délai, assurons-nous dès aujourd'hui l'éternelle miséricorde du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

1. Matth., XII, 36.
2. *Eccles.*, XXVIII, 1.
3. *Ephes.*, IV, 26.

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI

Mais si vous vous laissez gagner aux soupçons, si vous prenez facilement des ombrages et des défiances, prenez garde pour le moins, au nom de Dieu, de ne les porter pas aux oreilles importantes, et surtout ne les portez pas jusqu'aux oreilles du prince : songez qu'elles sont sacrées, et que vous les profanez trop indignement lorsque vous y portez ou les inventions d'une haine injuste, d'une jalousie cachée, ou les injustes raffinements d'un zèle affecté. Infecter les oreilles du prince, ah ! c'est un crime plus grand que d'empoisonner les fontaines publiques, et plus grand, sans comparaison, que de voler les trésors publics. Le grand trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince : et n'est-ce pas pour cela que le roi David avertit si sérieusement, en mourant, le jeune Salomon, son fils et son successeur ? « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez : » *Et intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris*[1]. Comme s'il disait : Tournez-vous de plus d'un côté, pour découvrir tout alentour les traces de la vérité, qui sont dispersées : elle ne viendra guère à vous de droit fil et d'un seul endroit ; car les rois ne sont pas si heureux. Mais que ce soit vous-même qui vous tourniez, et que nul ne se joue à vous donner de fausses impressions ; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : *Ut*

1. III *Reg.*, II, 3.

intelligas universa quæ facis. Salomon, suivant ce conseil, à l'âge environ de vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé; et la France, qui sera bientôt un État heureux par les soins de son monarque, jouit maintenant d'un pareil spectacle.

O Dieu! bénissez ce roi que vous nous avez donné! Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque? quoi? toutes les prospérités? Oui, Seigneur; mais bien plus encore, toutes les vertus, et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune : elles sont toutes nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez toutes commandées. Nous le voulons voir tout parfait; nous le voulons admirer en tout : c'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple, et nous estimerions un malheur public si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse. Oui, sire, votre piété, votre justice, votre innocence, font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi; et si Votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand roi! constamment, sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire, et n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

SERMON

SUR

LES JUGEMENTS HUMAINS

Conduite tout extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère; leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugements. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous; sentiments qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit Nemo, Domine. Dixit autem Jesus: Nec ego te condemnabo; vade, et jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamnée? dit Jésus à la femme adultère. Laquelle lui répondit: Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit: Je ne te condamnerai pas aussi; va, et dorénavant ne pèche plus.

Joann., VIII, 10, 11.

Quel est, messieurs, ce nouveau spectacle? Le juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites; en un mot, Jésus, le chaste Jésus, après s'être montré si sévère aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique; et bien loin de la punir étant criminelle, il la protége hautement étant accusée, et l'ar-

rache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il renverse les choses : au lieu de confondre la coupable, il l'encourage; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond; et changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvrait justement sa face impudique. Il y a quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes, et il en faut aujourd'hui chercher le secret, après avoir imploré la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Je commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre évangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amènent avec grand tumulte cette misérable adultère, et le font l'arbitre de son supplice. « La femme que nous vous présentons, disent-ils, a été surprise en adultère; Moïse nous a commandé de lapider de tels criminels; mais vous, Maître, qu'ordonnerez-vous ? » *Tu ergo, quid dicis*[1] ? C'est ce que disent les pharisiens. Mais Jésus qui, lisant dans le fond des cœurs, voyait qu'ils étaient poussés, non point par le zèle de la justice, qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous qui est innocent, qu'il jette, dit-il, la première pierre[2]. » Ils se retirent confus; et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique; je vois la grande et extrême misère avec

1. Joann., VIII, 4, 5.
2. Ibid., VIII, 7.

la grande et extrême miséricorde : *Remansit peccatrix et salvador, remansit ægrota et medicus, remansit misera et misericordia*[1].

Cette pauvre femme, étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avaient eu honte de la condamner, se croyait perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même, et se voyant appelée à son tribunal, lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non par la conscience d'aucun péché, mais par une bonté infinie, » rassura son âme tremblante par ces aimables paroles que la douceur même a dictées : « Nul, dit-il, ne t'a condamnée, et je ne te condamnerai pas non plus que les autres : » de même que s'il eût dit : « Si la malice t'a pu épargner, pourquoi craindrais-tu l'innocence ? » *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam*[2] ? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités : j'en veux aux crimes et non aux personnes, et je supporte les péchés afin de sauver les pécheurs : « Va donc, et seulement ne pèche plus : » *Vade, et jam amplius noli peccare*.

Voilà, messieurs, un rapport fidèle de ce que raconte saint Jean dans l'évangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions ? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet évangile : mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé ; et parmi ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, et un excès d'indulgence ; sévérité pour les autres, et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué, et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus*

1. Serm. XIII, n° 5.
2. S. Aug., epist. CLIII, *ad Macedon.*, n° 15.

ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam[1] : Ah! dit-il, que « les hommes sont diligents à reprendre la vie des autres, mais qu'ils sont lâches et paresseux à corriger leurs propres défauts! » Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain : juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle; enfin n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

O Jésus! opposez-vous à ces deux excès et apprenez aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre évangile; et cette même bonté, qui réprime la licence de juger les autres, éveille la conscience endormie, pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ses accusateurs échauffés qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur ardeur inconsidérée; et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

Cette censure rigoureuse que nous exerçons sur nos frères est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le souverain; et lorsque nous entreprenons de juger nos frères sans en avoir sa commission,

1. *Confess.*, lib. X, cap. III.

nous sommes doublement coupables; parce que nous nous rendons tout ensemble et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat et les lois de la société, et l'autorité de l'empire. Pour nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes; mais écoutons la distinction que nous donne l'Apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : « Il y a des hommes, dit-il, dont les péchés sont manifestes, et précèdent le jugement que nous en faisons; et aussi il y en a d'autres qui suivent le jugement : » *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium : quosdam autem et sequuntur*[1].

Ce passage de l'apôtre est assez obscur; mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin[2], qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre évangile, un adultère public, c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en fai-

1. I *Tim.* v, 24.
2. *De Serm. Dom. in monte*, lib. II, cap. XVIII, n° 60.

sons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons, ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux et les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens ; de telles actions, dit l'Apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paraît pas dans quel esprit on les fait : si bien que dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint Apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même; nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu ou l'égarement d'un esprit qui bâtit en l'air, et qui feint des tableaux dans les nues; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu, où tous les secrets des cœurs seront découverts, tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies ; et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourrait être douteux et trompeur, serait toujours nécessairement téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu! que d'excès dans l'un et dans l'autre! que de soupçons téméraires, que de préjugés iniques! que de jugements précipités! *Delicta quis intelligit*[1]? Qui pourra entendre tous ces crimes? qui pourra démêler tous ces embarras? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose, en un mot, une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pour

1. *Ps.* XVIII, 13.

rez ensuite descendre au détail de vices particuliers dans lesquels nous tombons par nos jugements

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, et juger autant qu'il décide; car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Écritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser triompher sans contradiction: il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux; bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois en les reprenant jusqu'à la dureté et à la rigueur. « Reprends-les durement, » dit le saint Apôtre: *Increpa illos dure*[1]; c'est-à-dire, qu'il faut presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes; parce que la correction, qui a deux principes, la charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité, qui est douce et compatissante; mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité, qui est inflexible.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics; parce que, le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer: c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper

1. *Tit.*, I, 13.

pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité, infaillible, sa simplicité, vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle ; car, dans sa simplicité, elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu ; et, au contraire, nous jugeons plus que Dieu ne juge : la seconde, de ne rien usurper pour nous ; et, au contraire, en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain.

Par exemple (car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre), cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin[1], comme des malades incurables; si vous vous éloignez d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien, puisque l'Écriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée ; vous dites avec le pharisien: Si l'on savait qu'elle est cette femme! et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence ; vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent ni du présent par le passé; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

« Chaque jour, dit l'Écriture, a sa malice[2] : » ainsi lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu

1. *De Serm. Dom. in monte*, ubi supra.
2. Matth., VI, 34.

d'outrager vos frères par des invectives cruelles, espérez plutôt un temps meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle, qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connaissances passées ; car ignorez-vous les miracles qu'opère l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de faiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite; ne dites pas, comme vous faites : Ah! le cœur commence à paraître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvrait; car, ô Dieu! ô juste Dieu! quel est ce raisonnement? Quoi! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange; ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière en se retirant a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds; ou que les passions dominent encore, parce qu'elles ne sont pas peut-être tout à fait domptées? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah! cet homme, que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non-seulement il se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gémit de son mal, qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand, sans comparaison, que vos jugements indiscrets ne le font paraître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces limites sacrées. « Ne soyez point sages plus qu'il ne faut, mais soyez sages selon la mesure[1]; » c'est-à-dire, ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu

1. *Rom.*, XII, 3.

juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugements, ne craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au delà est un abîme effroyable, où notre audace insensée trouvera un naufrage infaillible.

Ce n'est pas assez, chrétiens; et nous avons remarqué que, même en nous élevant contre les péchés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel était le vice des pharisiens ; ce n'était pas la compassion de notre commune faiblesse qui leur faisait reprendre les péchés des hommes : ils se tiraient hors du pair ; et comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parlaient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains : ils s'érigeaient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres, et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus les voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : « Celui, dit-il, qui est innocent, qu'il jette la première pierre. »

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux : gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce ? La lumière de vérité qui brille en nos âmes, et y condamne les déréglements que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux ; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi, prononçant par le même arrêt leur condamnation et la vôtre, pouvez-vous en tirer aucun avantage ? et

ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement? Considérez le Sauveur, et voyez dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : « Je ne te condamnerai pas. » Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? car enfin si le crime que vous condamnez, si cet infâme adultère, qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre faiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers : *Os fatuorum ebullit stultitiam*[1]; non engendrés par le dehors, mais conçus et bouillonnants au dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi, quand les crimes que vous blâmez ne seraient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère, n'aurez-vous pas parlé contre vous, et foudroyé votre tête? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine? Car celui qui a dit : « Tu ne tueras pas, » a défendu aussi l'impudicité; et quoique les tables des commandements soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions.

« Toi donc qui juges les autres, tu te condamnes toi-même, » comme dit l'Apôtre[2]. Par conséquent, chrétiens,

1 *Prov.*, xv, 2.
2 *Rom.*, II, 1.

si nous osons condamner nos frères, et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux, ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tous ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs et de nos communes faiblesses. Ainsi, nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dérisions outrageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondements de l'humanité. « Un innocent, dit Tertullien parlant contre les eux des gladiateurs (c'en est ici une image), ne fait jamais son plaisir du supplice d'un coupable : » *Innocens de supplicio alterius lætari non potest* [1]. Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même !

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses? A quoi pensons-nous, mes frères, de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes? Hélas! que le genre humain est malheureusement curieux! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas, on le devine; et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit à laquelle nous applaudissons, et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'apaiser, parce que « nul ne trouve sa colère

1. *De Spectac.*, n° 19.

injuste : » *Nulli irascenti ira sua videtur injusta*[1]. Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons de peur d'être prévenus; nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsa sollicitudine prius malum facimus quam patimur*[2]. Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne presumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que si j'agis de la sorte je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi, je vous réponds à mon tour : Eh quoi ! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de l'honneur et de la réputation de vos semblables? J'aime beaucoup mieux être trompé que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire : car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement ; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal ; et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT

Il pourrait sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que

1. S. Aug., epist. XXXVIII, n° 2.
2. Ibid., serm. CCCVI, n° 6.

de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence ; mais il faut vous taire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une âme étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens, et il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit, mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface ? Que faites-vous, ô justice ? Vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô bonté ! ô miséricorde ! vous ôtez tout ensemble la peine et le crime ; et en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur, par votre indulgence, la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

La justice tonne et foudroie : que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre ? Elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui, par ses facilités et ses compassions, fait sentir au dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même : il se resserre en lui-même, il voudrait se cacher à ses propres yeux ; il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit ; et pour fuir plus précipitamment, il voudrait pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur, pour recevoir les impressions du Saint-Esprit : tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit

ces paroles : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu en Égypte, ils furent saisis d'une grande horreur[1] ; » ils sentirent bien qu'ils avaient mal fait de le livrer de la sorte. Mais, lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il leur dit ces paroles : « Eh ! ne vous affligez pas de m'avoir vendu ; ce n'a pas tant été par votre malice, que par un conseil de Dieu, qui voulait vous préparer ici un libérateur par une telle aventure[2]. » Et lorsqu'il les embrassa, et qu'il pleura sur chacun d'eux en particulier : » *Et ploravit super singulos*[3], ah ! les reproches les plus sanglants qu'il aurait pu inventer contre eux n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes à l'égal de ces larmes, de cette tendresse, de ces embrassements imprévus d'un frère si outragé, et néanmoins si bon, si tendre et si bienfaisant.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace et qu'il foudroie ; qu'il crie à mon âme étonnée, par la bouche de son prophète : Tu m'as quitté, infidèle, tu t'es abandonnée à tous les passants, épouse volage et parjure : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis*[4], j'entre, à la vérité, dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après : « Toutefois retourne à moi, et je te recevrai, dit le Seigneur ; » c'est ce qui achève de percer mon cœur, et je ne vois jamais mieux mes ingratitudes qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes frères, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire entrer en nous-mêmes : ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'âme jusqu'à son néant ; et les larmes d'un père attendri, qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font

1. *Genes.*, XLV, 4, 5.
2. Ibid., 5-7, 8.
3. Ibid., 15.
4. Jerem., III, 1.

bien mieux sentir son indignité que les reproches amers par lesquels il aurait pu le confondre.

Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur, qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles : parlez, amour ; parlez, indulgence ; parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses grâces ; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes : il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux publicains qui conversaient avec lui : il tourne toute son indignation contre les pharisiens hypocrites, dont le superbe chagrin s'opposait à la conversion des pécheurs. Pour lui, qui était venu pour rechercher et porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dédain accablant et par des paroles désespérantes : il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère; et, sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, et à l'excès de leurs crimes, et à l'excès de ses grâces.

Ah! il n'y a plus moyen de lui résister ; il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde. Car d'où vient cette facilité et cette indulgence? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres? est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitudes, lui, mes frères, dont le moindre mot pouvait laisser sur le front une impression de honte éternelle? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule? C'est qu'il connaît nos faiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes frères, il faut mourir de regret; et en même temps qu'il nous dit : Je ne te condamne pas, il

faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos âmes et de force et d'infirmité, et de lumières et de ténebres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos trahisons et nos perfidies.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher; c'est ici qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est facile et indulgent, il a acheté, mes frères, cette indulgence qu'il a pour nous par des rigueurs inouïes qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang; car que méritait le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle? Mais Jésus, notre saint pontife, pontife vraiment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence; et pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine, venez-y, ô femme adultère de notre évangile! voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu homme: voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Père implacable, l'enfer déchaîné contre lui. O quel excès de rigueur! C'est par là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres âmes, lorsqu'il vous parlait si obligeamment? croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisait une grâce qui ne lui coûtait autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion; et il faisait un échange; et pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouait intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la

douceur, à lui toutes les amertumes; à vous les consolations, à lui les délaissements; à vous la facilité, le pardon, la condescendance, à lui les foudres, à lui les tempêtes, et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit: Je ne te condamnerai pas, et il nous le dit à chaque moment, nous devons croire, mes frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire. Et comme à chaque moment son enfer devrait s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instants qu'il nous accorde pour prolonger le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois : Vois, je ne te condamne pas, puisque je t'attends; je ne te condamne pas, puisque je t'invite; je ne te condamne pas, puisque je te presse, et que je ne cesse de te dire : Retourne, prévaricateur, et tu vivras; retournez, enfants perfides; retournez, épouses déloyales; « et pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israël[1]? » Donc, mes frères, autant de moments que Jésus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté, sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grâce, son Saint-Esprit, nous disent au fond du cœur : Je ne te condamne pas; va, et désormais ne pèche plus. Et tout cet excès de miséricorde, dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jésus! ô divin Jésus! que vos miséricordes sont pressantes! ah! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes

1. Ezech., XXXIII, 11

duretés, que vos bontés et mes ingratitudes vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher, chrétiens, à cet excès de miséricorde, et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. « Gardez-vous d'affliger et contrister l'Esprit de Dieu : » *Nolite contristare Spiritum Sanctum*[1]. Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté. Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressements de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, si elle ne s'amollit pas, etc.

1. *Ephes.*, IV, 30.

SERMON

SUR

L'AMOUR DES PLAISIRS[1]

PRÊCHÉ A LA COUR

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme. Comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : « Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. »

LUC, XV, 11.

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père,

1. Ce sermon se trouve ordinairement placé au troisième dimanche de carême, parce que les premiers mots indiquent qu'il a été prêché ce jour-là, quoique l'évangile de l'Enfant prodigue se lise le samedi précédent. Une variante du manuscrit porte : « Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Église, » etc. Ce qui fait croire qu'il a été aussi prêché un autre jour de cette semaine. (Édit. de Versailles.

ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir; enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures sont un tableau si naturel de la vie humaine, et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit-Saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'ange, en disant *Ave*, etc.

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencements, si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*[1]. « Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termineront en regrets. » C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs ; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point

1. *Prov.*, XI, 13.

ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleur, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleur; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu perse-*

cutionem patientur[1]. L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme : chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil ; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, cum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas*[2] : c'est-à-dire qu'on s'éloignait du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même ; et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, messieurs, ne finira point ; et cette sainte persécution, par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte ; mais la haine des chrétiens contre

1. II *Tim.*, III, 12
2. *De Spectac.*, n° 2.

eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie*[1]; [non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais] tous les jours. [Et ce n'est pas seulement] aux religieux et aux solitaires [que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction] : *Dicebat autem ad omnes*[2]; « Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, que le chemin qui y mène est spacieux, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent : » *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam*[3]. [Aussi s'écrie-t-il avec étonnement] : « Que la porte de la vie est petite, que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! » *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam*[4]! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour entrer par la porte étroite; car je vous assure, leur dit-il, que plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront : » *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt*[5].

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici

1. Luc., IX, 23.
2. Ibid.
3. Matth., VII, 13, 14.
4. Ibid.
5. Luc., XIII, 24.

contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs; et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnements, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi, pour honorer la raison, il fallait y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien[1], ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance, que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels déréglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces; plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux; plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans, dont nous parlions

1 Q. Curt., lib. VIII, cap. v et VIII.

tout à l'heure, ont-il jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère!

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit, dans notre évangile, qu'en sortant de la maison de son père « il alla dans une région bien éloignée : » *Peregre profectus est in regionem longinquam*[1]. Ce fils dénaturé, et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le

1. Luc., xv, 13.

livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel ; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua a facie ejus*[1]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée : oh! le malheureux éloignement! oh! le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie! et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure!

David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère ; il en est revenu bientôt; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me :* « Mon cœur, dit-il, m'a abandonné ; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit? Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem*[2] : « Les pensées de mon péché m'occupaient tout, et je ne pouvais plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui[3]. » La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi, comme éteinte et oubliée : chrétiens, quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue, on ne sait qu'en croire : il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, messieurs, jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sen-

1. *Ps.* IX, 27.
2. Ibid., XXXIX, 13.
3. Ibid., XXXVII, 10.

suelles, c'est ce que je n'entreprends pas; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre; et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable; et en voici les raisons :

Pour se convertir, chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est inconstante : » *Inconstantia concupiscentiæ*[1], parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre.

1. Sap., V, 1, 13.

Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? *Inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* [1].

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que notre vie n'est qu'un jeu, » *lusum esse vitam nostram* [2], sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme, accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaye les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente, et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue! ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir et résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens

1. S. Aug., *in Psal.* CXXXVI, n° 9.
2. Sap., XV, 12.

avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato*[1]. « Je suis vendu pour être assujetti au péché. » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent, néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite, qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si

1. Rom., VII, 14.

le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit*[1].

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir; enfin, que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents, c'est alors, mes frères, qu'au défaut de notre misère notre propre repos doit nous faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Illuminez mes yeux, ô Seigneur! de peur que je ne m'endorme dans la mort[2]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils passent leurs jours en paix, et descendent en un moment dans les enfers[3]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Évangile : « Malheur

1. *In Ps.* CVI, n° 5.
2. *Ps.* XII, 4.
3. Job., XXI, 13.

à vous qui riez, car vous pleurerez ! » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents! Oh! qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais, mes frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure, au contraire, de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT

Nous lisons dans l'histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussait en l'air des accents lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les gémisse-

1. Luc., VI, 25.

ments d'avec les cris d'allégresse : » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi* [1]. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle.

Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage ; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation ; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure ; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection de Dieu, qui y fera sa paisible demeure.

Que jugez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse ? une âme à qui ses douleurs procurent une telle grâce n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés que de vivre avec le monde ? et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est heureux, qui est malheureux de cette sorte ! » *Quam felix est, qui sic miser est* [2] !

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe [3], cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces

1. Esdr., III, 13.
2. *In Ps.* XXXVII, n° 2.
3. Is., LXVI, 12.

chastes plaisirs aux hommes du monde ; mais nous tâcherons toutefois, comme nous pourrons, de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune, pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille ; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace ; et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort ; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre ; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie ; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-

mêmes. Car, mes frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune ; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie ; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude ; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit ; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussés et persécutés de tous côtés, je ne vois plus que vous-mêmes et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans? Le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune ; le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous ; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste [1]. Dieu

1. *Ps.* XLV, 6.

donc, habitant en vous, soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis; et, entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée; et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez cette conscience souillée; lavez ce cœur profané, et « rendez-moi cette joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui* [1].

Et, certes, ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin, une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien [2], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son

1. *Ps.* L, 13.
2. *De Spectac.*, n° 29.

devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre?

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées; car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudrait se consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes. [Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite.]

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire; et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem*

et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi [1] : « J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur, enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit, en un autre psaume, que « les peines et les angoisses l'ont bien su trouver : » *Tribulatio et angustia invenerunt me* [2]. En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse ; et, comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis* [3]. » Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse : c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface ; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort ; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors, s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes ; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur ! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs :

1. *Ps.* CXIV, 4.
2. *Ps.* CXVIII, 143.
3. *Ps.* XLV, 1.

laquelle l'emportera dans ce dernier jour? C'est ce que l'on ne peut savoir; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'âme, faisant alors un dernier effort pour courir après un bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors*[1] ? Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes, et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs; et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte, tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse

1. I *Reg.*, xv, 32.

et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort! lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort! je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort! m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable! et rends-moi bientôt à celui que j'aime.

SERMON

SUR NOS DISPOSITIONS

A L'ÉGARD DES NÉCESSITÉS DE LA VIE

Objet des soins paternels de la Providence envers nous. A qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue et nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfants à l'égard de cette vie mortelle, et de tout ce qui y a rapport. Nécessité de réprimer les désirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentiments des chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. En quelle manière Dieu confond les vaines pensées de l'ambitieux.

Cum sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi?

Jésus, ayant élevé sa vue et découvert un grand peuple qui était venu à lui dans le désert, dit à Philippe : D'où achèterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde qui nous a suivis ?

Joann., VI, 5.

Je ne crois pas, messieurs, que nous ayons jamais entendu ce que nous disons, lorsque nous demandons à Dieu tous les jours, dans l'Oraison dominicale, qu'il nous donne notre pain quotidien. Vous me direz peut-être que, sous ce nom de pain quotidien vous lui demandez les biens temporels qu'il a voulu être nécessaires pour soutenir cette vie mortelle; c'est ce que j'accorderai volontiers, et c'est

pour cela, chrétiens, que je ne crains point de vous assurer que vous n'entendez pas ce que vous dites; car si jamais vous aviez compris que vous ne demandez à Dieu que le nécessaire, vous plaindriez-vous comme vous faites lorsque vous n'avez pas le superflu? Ne devriez-vous pas être satisfaits, lorsque l'on vous donne ce que vous demandez? Et celui qui se réduit au pain doit-il soupirer après les délices? Car si nous avions bien mis dans notre esprit que ce peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, ni nous ne le rechercherions avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité et en patience; ni nous ne regarderions nos richesses comme un fruit de notre industrie, mais comme un présent de sa bonté, qui a voulu bénir notre travail; ni nous n'enflerions pas notre cœur par la vaine pensée de notre abondance, mais nous sentant réduits, contraints tous les jours à lui demander notre pain, nous passerions toute notre vie dans une dépendance absolue de sa providence paternelle.

D'ailleurs, si nous faisions réflexion que nous ne demandons à Dieu que le nécessaire, nous ne nous plaindrions pas, comme nous faisons, lorsque nous n'avons pas le superflu. Après avoir restreint nos désirs au pain, nous verrions que nous n'avons aucun droit de soupirer après les délices; et contents d'avoir obtenu de Dieu ce que nous avons demandé avec tant d'instance, nous nous tiendrions trop heureux d'avoir le vêtement et la nourriture. *Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus*[1] : « Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents. » Et comme nous sommes si fort éloignés d'une disposition si sainte et si chrétienne, j'ai juste sujet de conclure que nous n'entendons pas ce

1. I *Tim.*, VI, 8.

que nous disons, quand nous prions Dieu comme notre père de nous donner notre pain quotidien. C'est pourquoi il est nécessaire que nous tâchions aujourd'hui de l'apprendre, puisque l'occasion en est toute née dans l'évangile qui se présente.

Pour exécuter un si grand dessein, et si fructueux au salut des âmes, il faut remarquer, avant toutes choses, trois degrés des biens temporels marqués distinctement dans notre évangile. Le premier état, chrétiens, c'est celui de la subsistance qui regarde le nécessaire; le second naît de l'abondance qui s'étend au délicieux et au superflu; le troisième, c'est la grandeur qui embrasse les fortunes extraordinaires : voyons tout cela dans notre évangile. Jésus nourrit le peuple au désert, et voilà ce qu'il faut pour la subsistance : *Accepit ergo Jesus panes, et distribuit discumbentibus*[1]. Après qu'ils furent rassasiés, il resta encore douze paniers pleins : *Colligerunt et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum*[2]; et voilà manifestement le superflu. Enfin ce peuple, étonné d'un si grand miracle, accourt au Fils de Dieu pour le faire roi : *Ut raperent eum, et facerent eum regem*[3]; où vous voyez clairement la grandeur marquée. Ainsi nous avons dans notre évangile ces trois degrés des biens temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire. La subsistance, c'est le premier; l'abondance, c'est le second; la fortune éminente, c'est le troisième.

Mais c'est peu de les trouver dans notre évangile, si nous ne sommes soigneux d'y chercher aussi quelque instruction importante pour servir de règle à notre conduite à l'égard de ces trois états; et en voici, messieurs, de très-importantes qu'il nous est aisé d'en tirer. Il y a trois vices

1. Joann., IV, 11.
2. Ibid., 13.
3. Ibid., 15.

à craindre : à l'égard du nécessaire, l'empressement et l'inquiétude; à l'égard du superflu, la dissipation et le luxe; à l'égard de la grandeur éminente, l'ambition désordonnée. Contre ces trois vices, messieurs, trois remèdes dans notre évangile. Le peuple, suivant Jésus au désert sans aucun soin de sa nourriture, la reçoit néanmoins de sa providence; voilà de quoi guérir notre inquiétude. Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de ramasser soigneusement ce qui était de reste, « de peur, dit-il, qu'il ne périsse : » *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant;* et c'est pour empêcher la dissipation. Enfin, pour éviter qu'on le fasse roi, il se retire seul dans la montagne : *Fugit iterum in montem ipse solus;* et voilà l'ambition modérée. Ainsi la suite de notre évangile nous avertit, messieurs, de prendre garde de rechercher avec empressement le nécessaire, de dissiper inutilement le superflu, de désirer avec ambition, de désirer démesurément l'extraordinaire; c'est ce que contient notre évangile, et ce qui partagera ce discours.

PREMIER POINT

Pour vous délivrer, ô enfants de Dieu! de ces soins empressés qui vous inquiètent touchant les nécessités de la vie, écoutez le Sauveur, qui vous dit lui-même que votre Père céleste y pourvoit, et qu'il ne veut pas qu'on s'en mette en peine. « Ne soyez pas en trouble, dit-il, dans la crainte de n'avoir pas de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi vous vêtir; car il appartient aux païens de chercher ces choses; mais pour vous, vous avez au ciel un Père très-bon et très-prévoyant, qui sait le besoin que vous en avez. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu, cherchez la véritable justice; et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. » *Quærite ergo*

primum regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis[1]. Comme ces paroles du Fils de Dieu règlent la conduite du chrétien, pour ce qui regarde les soins de la vie, tâchons de les entendre dans le fond ; et pour cela présupposons quelques vérités qui nous en ouvriront l'intelligence. Je suppose premièrement que le dessein de notre Sauveur n'est pas de défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée ; lui-même avait dans sa compagnie un disciple qui gardait son petit trésor destiné pour la subsistance ; saint Paul a travaillé de ses mains pour gagner sa vie, et n'a pas attendu que Dieu lui envoyât du pain par ses anges ; et enfin tout le genre humain ayant été condamné au travail, ensuite du péché du premier homme, ce n'est pas de cette sentence que le Sauveur nous est venu délivrer, c'est de la damnation éternelle. En effet, considérez ces paroles : « Ne vous inquiétez pas, ne vous troublez pas : » *Nolite solliciti esse*[2] : « n'ayez pas l'esprit en suspens : » *Nolite in sublime tolli*[3]. Donc il n'empêche pas le travail, mais l'empressement et l'inquiétude. Il n'empêche pas une sage et prudente économie, mais des soins qui nous troublent et qui nous tourmentent. Et la raison, en un mot, messieurs, c'est qu'il veut bien établir la confiance, mais non pas autoriser l'oisiveté.

Je suppose premièrement, et ceci, messieurs, est très-important, que ce soin paternel de la Providence ne regarde que le nécessaire, et non pas le surabondant ; je veux dire, si vous prétendez, délicats du siècle, que la Providence divine s'engage à fournir tous les jours à vos dépenses superflues, vous vous trompez, vous vous abusez, vous n'entendez pas l'évangile. Mais le Sauveur n'assure-t-il pas que Dieu pourvoira à nos besoins ? Il est vrai, à vos be-

1. Matth., VI, 31, 32, 33.
2. Ibid., VI, 31.
3. Luc., XII, 29.

soins, mais non pas à vos vanités. Sa parole y est très-expresse : « Votre Père céleste, dit-il, sait que vous avez besoin de ces choses : » *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis*[1]. Donc il se restreint dans le nécessaire, et il ne s'étend pas au superflu, et bien moins au délicat ni au somptueux. Il soutient la vie, et non pas le luxe; il promet de soulager la nécessité; mais il ne se charge pas d'entretenir la délicatesse. Dans une grande famine, dont Dieu affligea les Israélites sous le règne de l'impie Achab, « Va-t'en à Sarephta, dit-il à Élie; c'était une ville des Sidoniens; tu y trouveras une veuve à laquelle j'ai commandé de te nourrir : » *Vade in Sarephta Sidoniorum, et manebis ibi; præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te.* Et que demandera-t-il à cette veuve? *Da mihi paululum aquæ in vase ut bibam :* « Donne-moi, dit-il, un peu d'eau ; » et ensuite : « Fais-moi cuire un petit pain sous la cendre, avec un peu de farine : » *Fac de ipsa farinula subcinericium panem parvulum;* et après : « Voici ce qu'a dit le Dieu d'Israël : » *Hæc dicit Dominus Deus Israel : Hydria farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur*[2] : « Je ne veux pas, dit le Seigneur, ni que la farine se diminue, ni que la mesure d'huile dépérisse. » Du pain, de l'eau et de l'huile, voilà le festin du prophète. Et au chapitre dix-neuvième il envoie un ange au même prophète, qui lui dit : « Lève-toi, et mange; car il te reste à faire beaucoup de chemin : » *Surge, comede; grandis enim tibi restat via*[3]. Le prophète regarde, et voit auprès de lui un pain et de l'eau : *Respexit, et ecce ad caput suum subcinericius panis, et vas aquæ*[4]. Quoi! fallait-il envoyer un ange pour un si pauvre banquet? Oui, mes frères, ce banquet est digne de Dieu, parce qu'il juge digne de lui de soulager la nécessité, mais non pas d'en-

1. Matth., VI, 32.
2. III *Reg.*, XVII, 10, 12, 14.
3. Ibid., XIX, 7.
4. Ibid., 6.

tretenir la délicatesse, et que la première disposition qu'il faut apporter à sa table, c'est la sobriété et la tempérance.

Ne murmure donc pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublements somptueux ; ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher frère, n'as-tu pas du pain? Il ne promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son évangile; « c'est du pain qu'il veut qu'on lui demande, parce que c'est la seule chose nécessaire aux vrais fidèles : » *Panem peti mandat, quod solum fidelibus necessarium est*, dit Tertullien[1] : « et il nous montre par là, poursuit le même auteur, ce que les enfants doivent attendre de leur père : » *ostendit enim quid a patre filii expectent.* C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner, non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance. La raison, en un mot, messieurs, c'est que le corps est l'œuvre de Dieu, et la convoitise est l'œuvre du diable, qui l'a introduite par le péché. Comme notre corps est un édifice qu'il a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis : tellement qu'il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises. « Autrement, dit saint Augustin, au lieu de nous rendre sobres et pieux, il nous rendrait avares et délicats; » il nous attacherait aux plaisirs du monde, desquels il est venu retirer nos cœurs; il renverserait lui-même son évangile, en flattant l'excès de notre luxe, l'intempérance de nos passions, et les autres excès : *Nec nos pios faceret talis servitus, sed cupidos et avaros*[2]. Vous donc qui vous confiez en Notre-Seigneur et aux soins de sa providence, apprenez

1. *De Orat.*, nº 6.
2. *De Civ. Dei*, lib. I, cap. VIII.

avant toutes choses à vous réduire simplement au pain, c'est-à-dire à vous contenter du nécessaire. Ah! direz-vous, que cela est dur! C'est l'évangile; le Fils de Dieu n'a dit que cela, n'en attendez pas davantage : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis*[1] : « car votre Père sait que vous avez besoin de toutes ces choses. »

Secondement, à qui promet-il cette subsistance nécessaire? est-ce à tout le monde indifféremment, ou particulièrement à ses fidèles? Écoutez la décision par son évangile : *Quærite primum regnum Dei*[2] : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu; » il veut dire : Le royaume de Dieu est le principal, les biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, et je ne promets cet accessoire qu'à celui qui recherchera ce principal : *Quærite primum.* C'est pourquoi, dans l'Oraison dominicale, il ne nous permet de parler du pain qu'après avoir sanctifié son nom et demandé le royaume, pour vérifier cette parole : Cherchez premièrement le royaume; c'est une remarque de Tertullien[3]. Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fidèles. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il refuse généralement aux pécheurs les biens temporels, lui « qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes[4] : » et pourquoi nourrit-il si soigneusement ce grand peuple qui le suit? Mais, quoiqu'il donne beaucoup à ses ennemis, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il ne s'engage qu'à ses serviteurs. *Quærite primum regnum Dei* : et la raison en est évidente, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses enfants et qui composent sa famille ; ils ont cherché le royaume, il leur a voulu ajouter le reste. Toi donc, mon frère, qui te plains sans cesse de la ruine de ta fortune et de la pauvreté de ta maison,

1. Matth., VI, 32.
2. Ibid., 33.
3. *De Orat.*, nº 6.
4. Matth., V, 45.

mets la main sur ta conscience : as-tu cherché le royaume de Dieu? as-tu fait ton affaire principale de sa vérité et de sa justice? N'as-tu pas au contraire employé tes biens, ou pour opprimer l'innocent, ou pour contenter tes mauvais désirs par les voluptés défendues? Dieu a maintenant retiré sa main, et te laisse dans l'indigence; ne murmure pas contre lui, ne dispute pas contre sa justice, tu n'as point de part à sa promesse.

Troisièmement, messieurs, et voici ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner même à ses fidèles une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence. Lorsque Dieu, irrité contre son peuple, appelait la famine sur la terre, comme parle l'Écriture sainte : *Vocavit Dominus famem super terram*[1], pour désoler toutes les familles, nous ne lisons pas, chrétiens, que les justes fussent exempts de cette affliction universelle : au contraire, vous avez vu le prophète Élie réduit à demander un morceau de pain; et saint Paul, racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim et la soif, et le froid et la nudité : *In fame et siti... in frigore et nuditate*[2] : et le même, parlant aux Hébreux de ces fidèles serviteurs de Dieu dont le monde n'était pas digne, et dont la vertu était persécutée, nous les représente affligés, dans la pauvreté et dans la misère : *Egentes, angustiati, afflicti*[3]. Par conséquent, il est clair que Dieu ne promet pas à ses serviteurs qu'ils ne souffriront point de nécessité, puisque le contraire nous paraît par tant d'exemples. Et en effet, si nous entendons toute la suite de l'évangile, il nous est aisé de connaître que ce n'est pas assez au Sauveur de nous détacher simplement de l'agréable et du superflu, comme je vous disais

1. *Ps.* CIV, 16 ; IV *Reg.*, VIII, 1.
2. II *Cor.*, XI, 27.
3. *Hebr.*, XI, 37.

tout à l'heure, mais qu'il nous veut mettre encore au-dessus de ce que le monde estime le plus nécessaire. Car il ne nous prêche pas seulement le mépris du luxe et des vanités, mais encore de la santé et de la vie. C'est pourquoi Tertullien a dit que la foi ne connaît point de nécessité *Non admittit status fidei necessitates*[1]. Si elle ne craint pas la mort, combien moins la faim? « Si elle méprise la vie, combien plus le vivre? » *Didicit non respicere vitam, quanto magis victum*[2]? Il importe peu à un chrétien de mourir de faim ou de maladie, par la violence ou par la disette. « Ce genre de mort, dit Tertullien, ne lui doit pas être plus terrible que les autres : » *Scit famem non minus sibi contemnendam esse propter Deum, quam omne mortis genus*[3] : pourvu qu'il meure en Notre-Seigneur, toute manière de mourir lui est glorieuse; l'épée ou la famine, tout lui est égal, et ce dernier genre de mort ne doit pas être plus terrible que tous les autres.

Ne craignons donc pas d'avouer que les plus fidèles serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim; et s'il est ainsi, chrétiens, ce serait une erreur de croire que ce fût l'intention de notre Sauveur de les garantir de cette mort plutôt que des autres. Mais pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant soigneusement son royaume, toutes les autres choses leur seront données? ses paroles sont-elles douteuses? sa promesse est-elle incertaine? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi! mais voici ce qu'il faut entendre : nous sommes enfin arrivés au fond de l'affaire. Donnez-moi de nouveau vos attentions.

Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'âme et le bien du corps, aussi il y a deux genres de promesses que je remarque dans l'évangile : les unes se-

1. *De Coron.*, n° 11.
2. *De Idol.*, n° 12.
3. Ibid.

sentielles et fondamentales, qui regardent le bien de l'âme, qui est le premier; les autres accessoires et accidentelles, qui regardent le bien du corps, qui est le second. Si vous faites bien, vous aurez la vie, vous posséderez le royaume; c'est la promesse fondamentale, qui regarde le bien de l'âme, qui est le bien essentiel de l'homme. Si vous cherchez le royaume, toutes les autres choses vous seront données; c'est la promesse accidentelle qui considère le bien du corps. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes, et l'exécution n'en manque jamais; mais le corps n'ayant été formé que pour l'âme, qui ne voit que les promesses qui lui sont faites doivent être nécessairement rapportées ailleurs? « Cherchez le royaume, dit le Fils de Dieu, et toutes les autres choses vous seront données; » entendez par rapport à ce royaume, et par ordre à cette fin principale. Ainsi notre Père céleste, voyant dans les conseils de sa providence ce qui est utile au salut de l'âme, il est de sa bonté paternelle de nous donner et de nous ôter les biens temporels par ordre à cette fin principale, avec la même conduite qu'un médecin sage et charitable dispense la nourriture à son malade, la donnant ou la refusant, selon que la santé le demande. Ah! si nous avions bien compris cette vérité, que nos esprits seraient en repos, et que nous aurions peu d'empressement pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

Pour n'être point avare, il ne suffit pas de n'avoir pas d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire; autrement le superflu même prend le visage du nécessaire, à cause de l'instabilité des choses humaines, qui fait qu'il nous paraît qu'on ne peut jamais avoir assez d'appui. C'est pourquoi l'avarice amasse de tous côtés, [semblable à] cette statue de Nabuchodonosor qui était d'argile, de fer, d'airain, d'or; *ex testu, ferro, ære, auro*[1];

1. Dan., II, 33.

tout lui est bon, depuis la matière la plus précieuse jusqu'à la plus vile et la plus abjecte. Pour ne point adorer cette statue, il faut s'exposer à la fournaise ; pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

Ouvrez les yeux, ô enfants d'Adam ! c'est Jésus-Christ qui nous exhorte par cet admirable discours que nous lisons en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vous vais donner une paraphrase : ouvrez donc les yeux, ô mortels ! contemplez le ciel et la terre et la sage économie de cet univers : est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Ce grand Dieu qui construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes, qui sont immortels ; il a fait les terrestres, qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur ; il a fait les insectes et les oiseaux, qui paraissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers ; il a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout ; elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant, et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie ? Est-ce que

sa puissance n'y suffira pas? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au devant du cœur et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles, avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air! Ne voyez-vous pas manifestement que, ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute? C'est un père qui châtie ses enfants, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui exerce les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'était pas nécessaire. O consolation des fidèles! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées et tous les États renversés, mon établissement est certain; et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je

puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

Admirez, ô enfants de Dieu! la conduite de votre Père; je ne me lasse point de vous en parler, et cette vérité est trop belle pour croire que vous vous lassiez de l'entendre. Voyez les degrés merveilleux par lesquels il vous conduit insensiblement à cette haute tranquillité d'âme que nul accident de la fortune ne puisse ébranler. Il voit nos désirs épanchés dans le soin des biens superflus, il les restreint premièrement dans le nécessaire. Ah! que de soins retranchés, que d'inquiétudes calmées! Qu'il est aisé de se contenter lorsqu'on se réduit simplement à ce que la nature demande! elle est si sobre et si tempérée! Étant réduit à ce nécessaire, il nous montre quelque chose de plus nécessaire, son royaume, sa vie, sa félicité; il détourne par ce moyen notre esprit de cette forte application qui nous inquiète pour la conservation de cette vie. N'en faites pas, dit-il, un soin capital, regardez-la comme un accessoire, et aspirez au bien immuable que je vous destine : *Quærite primum regnum Dei.* Enfin, nous ayant menés à ce point, nous ayant ouvert le chemin à ce royaume de félicité, il rompt en un moment toutes nos chaînes, il termine toutes nos craintes. « Ne craignez pas, ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner le royaume [1]. » Vendez tout, ne vous laissez rien; persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : *Porro unum est necessarium* [2]. Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez tout, et n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection, c'est ainsi qu'il nous ouvre

1. Luc., XII, 32.
2. Ibid., X, 42.

peu à peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire et que j'ai apprise de saint Augustin, qui nous enseigne « que cette vie même tout entière doit être comptée parmi les choses superflues, par ceux qui pensent qu'il y a pour eux une autre vie. » *Etiam ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est*[1].

Je vous ai appris, âmes fidèles, à mépriser les biens superflus; méprisez donc aussi votre vie; car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avais qu'un héritage, on me l'a brûlé; ah! l'on m'ôte le pain des mains. Mais j'en ai un autre aussi riche, vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre; j'ai une maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis*[2]. La perte de ce procès ôte le pain à vous et à vos enfants : courage, mon frère, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Évangile à ceux qui ont faim de la justice! ah! ils seront rassasiés éternellement. Lâche et incrédule, pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme, ou par l'infidélité de ce faux ami? Vous dites que vous n'avez plus de ressources, que votre fortune est ruinée de fond en comble; vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens, qu'il a plu à votre Père de vous donner : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Mes frères, entendez-vous ces promesses? Entendrai-je encore ces lâches paroles : Ah! si je quitte ce métier infâme, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi

1. Serm. LXII, n° 13.
2. II *Cor.*, V, 1.

vivre? Écoutez Tertullien qui vous répond : « Eh quoi donc ! mon ami, est-il nécessaire que tu vives? Qu'as-tu affaire de Dieu, si tu ne te règles que sur tes propres lois?» *Non habeo aliud quo vivam? Vivere ergo habes? quid tibi cum Deo est a tuis legibus* [1]? Sachez aujourd'hui, chrétiens, que c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels, il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela, quel aveuglement de s'empresser pour le nécessaire! Mais passons à l'autre partie, et parlons de l'usage du superflu.

SECOND POINT

« Recueillez les restes, dit le Fils de Dieu, et ne souffrez pas qu'ils se perdent, » c'est-à-dire recueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises; mais soyez soigneux de le conserver, en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela je pourrai vous représenter, mes frères, que « la figure de ce monde passe, et sa convoitise [2]. » Donc tout ce que vous lui donnez se passe avec elle, et donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. « Celui qui dans le temps est si opulent viendra pauvre et vide dans l'éternité : » *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit* [3]. Je pourrais encore ajouter que, sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un

1. *De Idol.*, nº 5.
2. I Joan., II, 17.
3. S. Petr. Chrysol., serm. CXXV, *de Villic. iniq.*

exemple de l'Écriture : Dieu avait marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne ; tout ce que l'avidité entassait au-dessus se trouvait le matin changé en vers [1]. Pour nous apprendre, mes frères, que de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soûlé à cette table, tu as pris, dit saint Chrysostome [2], plus de pourriture, et non pas plus de substance ni plus d'aliment : la nature connaît ses bornes, et tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisait pour te mettre à couvert ; toute cette pompe, que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature ; tout cela est perdu pour elle, ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux. Je laisse, messieurs, toutes ces pensées, et voici à quoi je m'arrête.

Il n'y a rien qui ne soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or, telle est votre convoitise : c'est un gouffre toujours ouvert, qui ne dit jamais : « C'est assez [3] ; » plus vous jetez dedans, plus il se dilate ; tout ce que vous lui donnez ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui ne soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme ; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente. C'est ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, messieurs, de me suivre pendant que je m'en vais vous représenter la prodigieuse dissipation que fait l'excès de nos convoitises.

Le première chose qui nous fait connaître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun, et par conséquent ne la touche pas. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imagi-

1. *Exod*, XVI, 16, 19, 20.
2. *In Epist. ad Hæbr.*, homil. XXIX.
3. *Prov.*

naire, qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités que la nature ne connaissait pas. De là, messieurs, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis? ô déréglement des choses humaines! de là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature, qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avait pas le sentiment assez délicat; elle a raffiné par-dessus son goût; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, et que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentiments la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes, que vous faites faire si étroits afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, mesdames? *Conscientiam tuam perrogabo;* « Oui, je vous le demande, dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez le premier, que vous soyez serrées ou vêtues, que vous soyez chargées ou couvertes? » *Conscientiam tuam perrogabo, quid te prius in toga sentias indutum, anne onustum*[1]? Quelle extravagance, dit le même auteur, de s'habiller d'un fardeau! *Hominem sarcina vestire*, et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité! Je m'étonnerais de cet excès, si ses emportements n'allaient bien plus loin.

Je vous ai dit, messieurs, que la convoitise raffine sur la nature : cela n'est rien pour elle, elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délica-

1. *De Pallio*, n° 3.

tesse. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le désire, et n'épargne rien pour l'avoir; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise, et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paraître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus, parce qu'il n'est plus rare; il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici une belle parole : la curiosité immodérée augmente sans mesure le prix des choses, pour s'exciter elle-même : *Pretia rebus inflammavit ut se quoque accenderet*[1]. C'est-à-dire, elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, et commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches? Mes frères, n'attendez pas qu'elle se contente; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage; comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte, elle s'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond, et j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

Tels sont les excès de la convoitise, qui dissipe non-seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, chrétiens, un beau mot de Tertullien : *Castigando*

1. *De Cult. fœm.*, lib. I, n° 8.
2. Ibid., lib. II, n° 9.

et castrando sæculo erudimur a Domino : Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi? Pour modérer les excès du siècle, et retrancher ses superfluités. C'est pourquoi, dès le premier pas, il nous fait renoncer aux pompes du monde ; il nous apprend que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Donc, loin de nous tout ce qui éclate : Dieu veut que nous soyons revêtus comme d'un deuil spirituel par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes frères, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les chrétiens devraient vivre; telle est, messieurs, leur vocation : *Castigando sæculo.*

Mais, ô désordre de nos mœurs! ô simplicité mal observée! qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme : Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire? Les lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! sommes-nous réduits à cette misère? Eh bien, mes frères, je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité, et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes; que l'excès vous soit devenu nécessaire ; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent, que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'église, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous, hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne dis pas la vérité. On pro-

fane tous les jours votre sainteté, en faisant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples : *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* [1]. Elle sied bien sur les autels ; elle sied bien sur les vases et sur les ornements sacrés ; elle sied bien dans la structure de l'édifice ; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même : *Circumornatæ ut similitudo templi* [2] ; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée ; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles ; que vous y fendiez la presse avec un grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande ; que pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe, non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue ; ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre : n'est-ce pas une indignité insupportable? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mystères?

Donc, mes frères, considérant attentivement aujourd'hui à quels débordements nous emportent la curiosité et le luxe, résolvons, avant que de sortir d'ici, de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant*. L'âme n'a de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne. Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure ; ce qui est au delà, *superfluit*, s'écoule par-dessus et se perd, comme dans un vaisseau [trop plein]. Mettez-le dans les mains des pau-

1. *Ps.* XCV, 6.
2. Ibid., CXLIII, 14.

vres, parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophylacium Christi* [1]; « La main des pauvres, dit saint Pierre Chrysologue, c'est le coffre de Dieu, » c'est où il reçoit son trésor ; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde, et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers ; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de là tout est perdu ; et plût à Dieu, mes frères, plût à Dieu qu'il ne fût que perdu ! Il faut en rendre compte : les pauvres s'élèveront contre vous pour vous demander compte de leur revenu dissipé : vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avait assigné leur vie ; ce fonds, c'était votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu ? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisait pas, et toute cette dépense m'était nécessaire. J'avais la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion ; mais la faible justification, puisqu'elle-même sera condamnée ! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne le connaît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finitur necessitas* [2]; parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi vous ne deviez pas suivre ses conseils ; vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissements des orphelins qui crient contre vous ; rendez compte de votre dépense, qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne que vous aviez professées dans le saint baptême.

1. S. Petr. Chrysol., serm. VIII, *de Jejun. et Eleemos.*
2. *Cont. Jul.*, lib. IV, cap. XIV, n° 70.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement : il fallait donc le dépenser de même. [Il ne suffisait pas de ne] point [faire] de rapines : « Vous avez tué ceux que vous n'avez pas assistés : » *Occidisti quia non pavisti* [1]. Mais ceux-ci faisaient de la sorte : aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait, et tremblent avec vous devant le Juge. Jusques à quand m'alléguerez-vous de mauvais exemples? Ah! qu'il est nécessaire d'y bien penser! prenez garde, messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore assez de temps pour parler de la grandeur extraordinaire? Tranchons ce discours en un mot, pour dégager notre parole.

TROISIÈME POINT

J'ai encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour régler les sentiments des chrétiens sur le sujet de la grandeur. J'ai appris l'une de saint Augustin, et l'autre du grand pape saint Léon; et toutes deux sont tirées de leurs épîtres. Pour ne vous être point ennuyeux, je vous les rapporterai simplement, sans ajouter que fort peu de choses aux paroles de ces deux grands hommes, seulement pour en faire entendre le sens; je laisserai à vos dévotions de le méditer à votre loisir. Saint Augustin, mes frères, dans son épître, instruisant la veuve sainte Probe, cette illustre dame romaine, de quelle sorte les chrétiens pouvaient désirer pour eux ou pour leurs enfants les charges et les dignités du siècle, le décide par cette belle distinction. Si on les désire non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir : *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis*, ce désir peut être permis ; que si c'est pour contenter leur ambition par une

1. Lact., *Divin. Inst.*, lib. VI, cap. XI.

vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des chrétiens : *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque superfluam, vel etiam noxiam vanitatis, non decet* [1].

La raison, en un mot, mes frères, c'est que c'est une règle certaine et admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur première institution, en coupant et retranchant de toutes parts ce que la vanité y ajoute ; la raison, c'est que le christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, et le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités : la pompe et le pouvoir de faire du bien. Ce dernier seul solide, seul bien véritable, parce que, selon le même saint Augustin au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or, faire du bien aux autres nous rend meilleurs ; non la pompe, qui au contraire nous rend pires par la vanité ; et c'est la véritable institution de la grandeur. Car étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettrait pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'était pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres ; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre ; ou bien comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans notre Évangile, refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette royauté n'était pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de roi, et vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est là qu'il sauve le monde ; et il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde ; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de

1. Epist. LXXX. n° 12.

ce qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de grand et de solide, qui est le pouvoir et l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez à la bonne heure avec la bénédiction de Dieu et des hommes. Mais s'il est vrai, ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble et si chrétienne, allez-y par des degrés convenables; élevez-vous par les voies de la vertu, et non par des pratiques basses et honteuses. Que ce ne soit pas l'ambition, mais la charité qui vous mène, parce que l'ambition tourne tout à soi, et qu'il n'y a que la charité qui regarde sincèrement le bien des autres. C'est la première maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public. Que si, pour le malheur du siècle, ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élèvent pas, qu'ils apprennent de saint Léon non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes; c'est la seconde maxime : *Intra fines proprios atque legitimos, prout finis voluerit, in latitudine se charitatis exerceat* [1] : « Que chacun, en se tenant dans ses limites, s'exerce de tout son pouvoir dans la vaste étendue de la charité. »

Ne te persuade pas, chrétien, que pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatants, tu demeures sans occupation et sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; ta condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, et son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? élève-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considère tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics et particuliers; joins-toi aux fidèles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération, mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois

1. Epist. LXXX. *ad Aness.*, cap. IV.

de la charité qui sont infinis, et ne porte jamais ton ambition à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne t'y appelle. [Imite] l'exemple de Néhémias, qui [ne désire et ne sollicite l'autorité du commandement que pour rétablir le temple, relever les murs de Jérusalem, et « procurer le bien des enfants d'Israël : » *Qui quæreret prosperitatem filiorum Israel* [1]. En sorte que tu puisses dire comme lui, à la fin de ton administration : « O mon Dieu! souvenez-vous de moi pour me faire miséricorde, selon tout le bien que j'ai fait à ce peuple : « *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* [2]]. Je ne crains point, mes frères, de vous assurer, en la vérité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit ne la regarde pas en chrétien.

Et cependant, ô mœurs dépravées! ô étrange désolation du christianisme! nul ne la regarde en cet esprit; on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée? quelle condition n'a pas oublié ses bornes? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [peut] plus y faire de discernement; et, par un juste retour, la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! Saint Chrysostome a dit [3], et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de

1. II Esdr., II, 10.
2. Ibid., V, 19.
3. *In Matth.*, hom. IV.

soi dans des ornements extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe ! je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornements de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques ; que pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges puissantes et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Écoute, ô homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; voici Dieu qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées, sous la figure d'un arbre, par la bouche de son prophète Ézéchiel. « Assur, dit ce prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban ; » le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est élevé superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : » *Pulcher ramis, et frondibus remorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus* [1]. « Les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches ; » les familles de ses domestiques : « les peuples se mettaient à couvert sous son ombre ; » un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les cèdres ni les pins ne l'égalaient pas ; les arbres les plus hauts du jardin portaient envie à sa grandeur ; » c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égalaient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei. In ramis ejus fecerunt nidos omnia*

1. Ezech., XXXI, 3.

volatilia cœli... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum [1].

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : » *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua* : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir : il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes*; on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* [2]. Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche, et devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se trouveront dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus* [3]; je veux dire ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement diront, en levant les épaules, et regardant

1. Ezech., XXXI, 6, 8, 9.
2. Ibid., 10, 12.
3. Ibid., 12.

avec étonnement le reste de cette fortune délabrée : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours?

O homme! que penses-tu faire? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui? Mais je serai plus sage; et, voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entrent dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie? Mais je regarde ma postérité, que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas! Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort! Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

SERMON

POUR LA PROFESSION

DE MADAME DE LA VALLIÈRE

DUCHESSE DE VAUJOUR

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE, LE 4 JUIN 1675[1]

Spectacle admirable que Dieu nous présente dans le renouvellement des cœurs. Deux amours opposés, qui font tout dans les hommes. Attentat et chute funeste de l'âme, qui a voulu, comme Dieu, être à elle-même sa félicité. De quelle manière, touchée de Dieu, elle commence à revenir sur ses pas, et abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, pour ne se réserver plus que Dieu seul. Cette vie pénitente et détachée, montrée très-possible par l'exemple de madame de la Vallière. Réponse que Dieu fait aux raisons que les mondains allèguent pour se dispenser de l'embrasser.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses.

Apoc., XXI, 5.

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce

1. Ce discours avait été imprimé sans l'aveu de Bossuet, d'après une copie fautive. D. Déforis l'a corrigé sur le manuscrit original, qui lui a fourni des additions et changements assez considérables. Nous nous y sommes conformé (Édit. de Versailles.)

qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses, et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude; son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme : tout est changé au dehors; ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau, et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu! donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante [1] dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié;

1. C'était la troisième fête de la Pentecôte.

que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours; que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs, et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire, et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctements ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau[1]; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau[2] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire ; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque*

1. Ezech., XXXVI, 26.
2. Ibid., XVIII, 31.

ad contemptum Dei ; amor Dei usque ad contemptum sui[1] : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu ; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même ; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage, qui entend, dit-il[2], une parole sensée, la loue, et se l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir ; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à vous dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens ; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas ; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie ; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière, je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son

1. *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII.
2. *Eccles.*, XXI, 18.

origine, Dieu l'avait fait à son image ; et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même ; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous aimons se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toutes manières nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme ! vous connaissez et vous aimez ! c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant; en cela consistait sa droiture et sa force. Enfin c'est

par là qu'elle était riche ; parce que, encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur ; c'est-à-dire, qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui était heureuse, parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître ; transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence [1].

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état, pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni ar-

1. Ezech., XXVIII, 2 ; XXIX, 9.

river à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue, il faut qu'elle cherche des amusements au dehors ; et jamais elle n'aura de repos, si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement, et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur ; pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une

nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps; elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable ? Toi, qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent ; au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine ; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes ; mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux; ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent, par conséquent, à tous ces objets extérieurs, l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens, pour

vous faire avouer leur indigence . considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis, lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous corrompant ; » disons le mot du Saint-Esprit : « vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se présentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance, et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe ; on veut parler, la voix ne suit pas ; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut ; son argent, qu'elle appelle son bien, est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir

1. *Num.*, xv, 39.

d'autrui ; cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* [1]. En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs, le voluptueux, de plaisirs ; chacun enfin, de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive !

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants ; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres ? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé, personne n'en a tant fait : dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans

1. I *Tim.*, VI, 10.

que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles; les éloges ne lui manquent pas; mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandait ; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu[1] ; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute, trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur, « et vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*[2].

Vous voyez, messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato*[3] ; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel, d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer, car il y a

1. Matth., VI, 2.
2. *In Ps.* CXVIII, serm. XII, n° 2.
3. Rom., VII, 14.

au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous Mais, ô malheur incroyable et lamentable aveuglement ! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de la religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes ; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez voir une preuve ? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et les apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah ! plutôt la mort !), si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion; que feront-elles ? O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable ?

Non, messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessin, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut

la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu ; mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme qui s'est éloignée de la source de son être ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin [1], dans toutes les choses qu'elle aime; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit : Je suis perdu, ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps ; car le corps, de lui-même, est sans sentiment ; et l'âme qui dit qu'elle est perdue ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être, et attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin [2], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles, roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil ; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O âme! voilà le comble de tes maux ; en te cherchant, tu t'es

1. *De Trin.*, lib. X, n° 7.
2. Ibid., n° 11.

perdue ; et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel* [1] ! O âme ! reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étais si profondément retirée !

SECOND POINT

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde, dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire, la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née, et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses ! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur ! vous venez pour me remplir ; mais j'ai un vide infini, où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors ; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec

1. Is., XXXII.

des contenances étudiées, en faisant signe des yeux à droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs cheveux[1]. » Quelle sorte de vengeance ! Quoi, faillait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux ? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres ! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante ? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice ! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai tomber leurs cheveux ; je détruirai, poursuit-il, et les colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les broderies, et ces toiles si déliées ; » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité, s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne ; elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de so-

1. Is., III, 16, 17.

lide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre : tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu, que tenir les plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs [1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime ; depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications ; elle donne au corps une nourriture peu agréable, et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure, la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent qui ne devienne suspect; la raison

1. *Ps.* LXXXIII, 11.

que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me* [1]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs, qui nous semblaient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès : mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore ; déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts : des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug ; elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés ; mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu ! votre

1 Genes., III 13.

serviteur a trouvé son cœur, pour vous faire cette prière[1]. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état, où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire, à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain, et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même ; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même ; enfin, on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix du-

1 *Eg.*, VII, 27.

quel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds : le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse, pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin [1] ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu; il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire, de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec Jésus délaissé; là s'entendrait la

1. *De Gen. ad litt.*, lib. VIII, n° 25.

dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région ; mais pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut [1] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisque on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu ; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde ; ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes ; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalité et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Eh! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre; celui qui demande, on lui donne ; celui qui cherche

1. Madame de la Vallière était à la grille d'en haut avec la reine

il trouve infailliblement[1]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur: les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable; parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie[2]. « Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous proférées contre vous? Vous avez dit: Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses commandements, et d'avoir marché tristement devant sa face? Les hommes superbes et entreprenants sont heureux : car ils se sont établis en vivant dans l'impiété; et ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le prophète, les

1. Matth., III, 8.
2. Mal., III, et seqq.

gens de bien étonnés se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même. « Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent; en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire, en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et ma justice; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront ma possession particulière ; je les traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies! vous verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais; et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra ; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc* : « C'est ce que dit le Seigneur ; il l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait ; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit ni s'il a mal dit; qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs ; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors ; et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le pré-

dicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire ; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, chrétiens ; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible ! et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel ; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice ; le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend[1] avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde ; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

1. M. l'archevêque de Paris.

SERMON

SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ

DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE

Éminente dignité des pauvres dans l'Église ; leurs droits, leurs prérogatives ; comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misère, prendre part à leurs priviléges.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.

MATTH., XX, 16.

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres.

PS. LXXI, 23.

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes, que le monde avait méprisés, rempliront les premières places, pendant que les méchants et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures ; toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Église. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa po-

lice, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ son instituteur est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi, de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle ; et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs : dans le royaume de Jésus-Christ la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers-nés de l'Église, et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir ; au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les priviléges sont pour les puissants et les riches ; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que dans l'Église de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi, cette parole de l'Évangile, que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente. « Les derniers sont les premiers, et les premiers sont les derniers : » puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Église ; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Église que pour les servir, puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle ! ce que vous devez faire à l'égard des pauvres ; c'est-à-dire, honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce

PREMIER POINT

Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent : mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres[1]; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle serait sans force et sans fondement assuré. L'abondance, ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits, et amollirait tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés, la terre peu cultivée; les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberait enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience; et, n'épargnant pas les sueurs, elle achèverait les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

1. *De div. et paup.*, hom. XI.

Mais à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostome ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenait qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville qui fût véritablement la ville des pauvres. Cette ville, c'est la sainte Église ; et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance : que l'Église dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Écriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paraisse peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable, et, afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il y a cette différence entre la Synagogue et l'Église, que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Église est cachée et intérieure : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*[1]. « Dieu te donne, disait Isaac à son fils Jacob[2], la rosée du ciel et la graisse de la terre ! » C'est la bénédiction de la Synagogue. Et qui ne sait que, dans les Écritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages? Selon ces promesses, messieurs, il est bien aisé de comprendre que les richesses et l'abondance étant le partage de la Synagogue, dans sa propre institution elle devait avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Église Dans les promesses de l'É-

1. *Ps.*, XLIV, 14.
2. *Genes.*, XXVII, 32.

vangile, il ne se parle plus des biens temporels, par lesquels l'on attirait ces grossiers, ou l'on amusait ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix, et par ce merveilleux changement les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers; parce que les riches, qui étaient les premiers dans la Synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église, et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons, qu'il serait trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant : que dans le vieux Testament Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il était convenable que la Synagogue, son épouse, eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devait être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes frères, que ce même Dieu humilié, voulant, dit-il, « remplir sa maison, » *ut impleatur domus mea*[1], ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez-vous-en, dit-il, dans les coins des rues, *Exi cito*, et amenez-moi promptement, qui? les pauvres et les infirmes ; qui encore? les aveugles et les impotents : » *Pauperes ac debiles, cœcos et claudos introduc huc*[2]. C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit faible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire, la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler

1. Luc., XIV, 23.
2. Ibid., 21.

correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance; et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pauvres de Dieu : » *pauperes tuos*[1]. Pourquoi les pauvres de Dieu? Il les nomme ainsi en esprit, parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Évangile aux pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me*[2]. Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser? « O pauvres! que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu[3] ! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disait le divin apôtre, qu'il n'y a pas dans l'Église plusieurs sages selon le monde, il n'y a pas plusieurs puissants, il n'y a pas plusieurs nobles; mais Dieu a voulu choisir ce qu'il y avait de plus méprisable[4] : » d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et, dans sa première fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville

1. *Ps.*, LXXI, 2.
2. Luc., IV, 18.
3. Ibid., VI, 20.
4. I *Cor.*, I, 26, 28.

des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres, membres de Jésus-Christ!

Je pourrais encore, mes frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnaîtriez qu'ils sont les vrais enfants de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction, et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, messieurs, à respecter les pauvres et les indigents, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Église ; qui, portant ses marques les plus assurées, sont aussi ses membres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale. « Écoutez, nous dit-il, mes très-chers frères : » *Audite, fratres mei dilectissimi* [1]; sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère de Notre-Seigneur? Mais entendons ce qu'il veut dire ; voici ses propres paroles : « N'est-il pas vrai que Dieu a choisi les pauvres, afin qu'ils fussent riches dans la foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Et après cela, poursuit-il, vous osez mépriser les pauvres ! » Cet apôtre, comme vous voyez, nous veut faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. « Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi, et les héritiers de son royaume : » n'est-ce pas, mes frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à

1. Jac. II, 5.

l'Église avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier? Et de là que conclurons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres, auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Église? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je vous conjure, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu, afin que les saints qui sont en Jérusalem agréent le présent que j'ai à leur faire. » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per charitatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis* [1]. Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement? Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner, mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon service leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié; l'un est un présent, et l'autre une aumône dans l'aumône; on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette der-

1. *Rom.*, xv 30, 31.

nière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Église. En cette qualité glorieuse, il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis.*

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques; et, dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez sérieusement, en la charité de Notre-Seigneur, que si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT

C'est la seconde vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne me promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec

la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix, il est bien aisé de juger, messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants ; il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois, dans l'ancienne loi, il voulait de la pompe dans son service; mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leurs secours. *Ecce mysterium vobis dico* [1] : « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico :* « Voici un grand mystère que j'ai à vous dire ; » c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car comme le plus innocent est celui qui a porté le

1. *Cor.*, XV, 51.

plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif : là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies : il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres : parce que tous les pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes; et qu' « il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse dans toute l'universalité des misérables : » *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet*[1]. Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes, qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches! dans son Église; la porte enfin vous en est ouverte : mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde; dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avait tant de serviteurs, et une si nombreuse famille, prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils appro-

1. Salvian., *adv. Avar.*, lib. IV, n° 4.

chent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table [1]. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham, sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître, » et il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit* [2]. Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'ils devaient tenir dans l'Église : il considère déjà Jésus-Christ en eux; il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres, et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. « Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable [3]. » L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres : » *Alter alterius onera portate* [4]. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau : qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? c'est

1. *Genes.*, XVIII, 2.
2. Serm. CXXI, *de Divit. et Lazar.*
3. Serm. CLXIV, n° 9.
4. *Gal.*, VI, 2.

le besoin ; quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut ; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut. » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quam opus est habere* [1]. Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparaîtront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non-seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce Juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage ; alors, messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate.* « Portez vos fardeaux les uns les autres. » Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit; mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge ; lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse; il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges deviennent égales : » *Ut fiat æqualitas*, dit saint Paul [2]. Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plai-

1. Ubi supra.
2. II *Cor.*, VIII, 14.

gnent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, et de l'autre, la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité ; et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée ; pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si, par un autre moyen, elle n'avait pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes ? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera ; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme : au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

TROISIÈME POINT

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches ; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour

eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires : et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple; mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les priviléges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches! que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume[1]? Il

1. Le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion.

ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis, divitibus*[1] ! « Malheur à vous, riches ! » Qui ne tremblerait à cette sentence ? Qui ne serait saisi de frayeur ? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres ; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées ? « Rachetez-les, dit-il, par aumône : » *Peccata tua eleemosynis redime*[2]. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde ? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux ; *Beati misericordes*[3] : « Heureux ceux qui sont miséricordieux. » Enfin, voulez-vous rentrer au royaume ? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels[4]. » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains ; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres ! que vous êtes riches ! mais, ô riches ! que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament ; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ*

acheter leurs priviléges en les assistant, expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin rapporte des grands du siècle, qui accompagnèrent à Nole sainte Mélanie, qu'ils croyaient se purifier de la contagion de leurs richesses, s'ils étaient assez heureux pour recueillir avec leurs vêtements précieux qu'ils étendaient sous ses pieds, quelque ordure de ses traces ou de ses habits très-pauvres : « Vestimenta sua velleribus, auro, arte pretiosa, pedibus ejus substernere, pannisque conterere gestiebant ; expiari se a divitiarum contagio judicantes, si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere merentur. » Epist. XXXIX, *ad Sever.*

1. Luc., VI, 24.
2. *Dan.*, IV, 24.
3. Matth., V, 7.
4. Luc., XVI, 9.

terrible de l'Évangile : *Væ vobis, divitibus!* « Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre consolation ! » Ah ! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté; entrez en commerce avec les pauvres : donnez, et vous recevrez ; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges.

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté, et la nécessité de la secourir. Après quoi, il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[1] ! « Heureux celui qui entend sur l'indigent et sur le pauvre. » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair ; mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit*. Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre ; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère

1. *Ps.*, XI, 1.

les pauvres comme les premiers enfants de l'Église; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir: qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons, qui vous obligent à la charité, devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connaissance de ses besoins; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison: elles ont entendu sur les pauvres; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

SERMON

SUR L'HONNEUR

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI

Puérilité de l'honneur qu'on cherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Étendue prodigieuse des vanités : leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes.

Matth., XXIII, 5.

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne: et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyran-

nie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur, et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avaient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auraient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, chrétiens, que, méditant l'Évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion ; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des

choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne serait pas honorée; par exemple, dans la vertu, dans la force et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toutes sortes de choses. Qui ne serait surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvait pas en arriver d'une autre sorte. Car, comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est faible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il était absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout à fait faible, ni tout à fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même faiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu. qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, a chercher dans les choses que nous estimons : premièrement, du prix et de la valeur; et par là les choses vaines seront décriées; secondement, la conformité avec la raison : et par là les vices perdront leur crédit; troisièmement, l'ordre nécessaire : et par là les

biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

L'Apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice[1]; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments; c'est-à-dire, qu'il y a en nous des faiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé que pour y mettre en son temps la dernière main, néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous, c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que, pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être

1. I *Cor.*, XIV, 20.

assez orné quand il a assemblé, pour ainsi dire, autour de lui ce que la nature a de plus rare. « Comme si c'était là, dit saint Augustin[1], le souverain bien et la richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même : » *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Jean Chrysostome en rend cette raison excellente, dans la quatrième homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles[2] : « Je ne puis, dit-il, comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience. »

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car, comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une

1. *De Civit. Dei*, lib. III, cap. L.
2. Hom. IV *in Matth.*

joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi, en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fond, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et, sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et, en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera*

cervix circumfert[1]; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste; toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas; et, dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse; car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît!

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil monte toujours, » dit le roi prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : *Superbia eorum... ascendit semper*[2]. Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais, comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il

1. *De cult. fœm.*, lib. I, n° 3.
2. *Ps.* LXXIII, 23.

éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie, et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle; et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde; et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des hommes! jusques à quand aimerez-vous la vanité et vous plairez-vous dans le mensonge [1]? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur* [2] : « Il passe comme un songe, et il ne court aussi qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean Chrysostome [3], que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et, par un juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire

1. *Ps.* IV, 3.
2. *Ps.* XXXVIII, 7.
3. Homil. I, *in Ep.* II *ad Thess.*

aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes, celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici? des aumônes! les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets, elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse de la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les

beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

DEUXIÈME POINT

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur, puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange

de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange, pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord, et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance; car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean Chrysostome en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque[1], n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. [Ceux que le monde considère] ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien, dans les histoires profanes: leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se

1. Homil. II, *in Acta*.

cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois, depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines ; et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paraît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense, ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie; et n'avons-nous pas vu le monde poli traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le

moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice : et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie ; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connaît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu ; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu, protecteur de la vertu, ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esaü, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit*[1] : « J'ai découvert Ésaü, j'ai dépouillé cet homme du monde de ces vains prétextes dans lesquels il s'enveloppait; j'ai manifesté toute sa honte, et il ne peut plus se cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice on ne se payera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action ; et tout l'honneur que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde vous tournera en ignominie. Éveillez-vous donc chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui

1. Jerem., XLIX, 10.

va vous montrer l'honneur véritable, et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'était plus aisé que de mépriser l'honneur qui révèle les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant parler maintenant de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté, je voudrais bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit, et, d'autre part, la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes, il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence ; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre, que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus*[1]. Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé que « vouloir faire le bien et ne vouloir pas qu'on nous en loue, c'est vouloir que l'erreur prévale, c'est se déclarer ennemi de la justice publique, et s'opposer au bien général des choses humaines, qui ne sont jamais établies dans un meilleur ordre, que lorsque la vertu reconnue reçoit l'honneur qu'elle mé-

1. Plin., *Epist.*, lib. III, epist. XII.

rite[1]. » D'ailleurs, on ne peut douter qu'il ne soit digne de l'homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes ; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges ; d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelles à la vertu : je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connaît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et vous devez peser attentivement

1. *De Serm. Dom.*, lib. II, cap. I.

avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : « Prenez garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés. » Voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte : *Orationem tuam fac esse mysterium*[2]; et ainsi des autres. Voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même ; « il ne veut pas que la gauche sache l'aumône que fait la droite[3]; » enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean Chrysostome compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il[4], au théâtre; on ne la produit pas dans les assemblées ; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs dangereuses flatteries; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face ; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie; car, mes frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paraître au jour que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir, mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache

1. Matth., VI, 1, 6.
2. S. Chrysost., homil. XIX, *in Matth.*, n° 3.
3. Matth., VI, 3.
4. *In Matth.*, homil. LXXI.

même une partie de sa beauté naturelle : et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée ; mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*[1].

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage et de plus modeste? C'est ainsi qu'elle était faite, lorsqu'elle sortait toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété était véritable parce qu'elle n'était pas encore devenue un art ; elle n'avait pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostome[2], vient gâter cette bonne éducation ; elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur*. Fuyons, messieurs, ces excès ; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, encore que ce soit un orgueil blâmable que de mépriser ce que Dieu commande, c'est une audace bien plus criminelle de s'attribuer à soi-même ce que Dieu donne : » *Detestabilis est cordis humani superbia, quia fecit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[3]. Et si par le premier de ces atten-

1. Matth., v, 16.
2. Loco mox citato.
3. Epist. VI, *ad Theodor.*

tats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous égaler à lui.

C'est, messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : Ton cœur s'est élevé démesurément, et tu as dit : Je suis un dieu, et quoique tu ne sois qu'un homme mortel, tu t'es fait un cœur de dieu par ton audace insensée : » *Dixisti : deus ego sum... cum sis homo et non deus, et dedisti cor tuum quasi cor dei*[1]. Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes : et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin toute entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et, malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : *Labia nostra a nobis sunt*[2] : « Nos lèvres sont de nous-mêmes ; » et c'est nous

1. Ezech., XXVIII, 2.
2. *Ps.* XI, 5.

qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'établit, et ne fait pas de réflexion sur la providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius et ego feci memetipsum*[1] : « Tout ce grand domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis fait moi-même? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un Dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est notre main vigoureuse qui a fait hautement ces choses : » *Manus nostra excelsa*[2].

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe : car c'est lui dont il écrit qu'il réprouve les desseins des peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entreprises des grands[3], et qu'il est terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes[4]. C'est lui qui élève, c'est lui abaisse, c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe[5], qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas

1. Ezech., XXIX, 3.
2. *Deut.*, XXXII, 27.
3. *Ps.* XXXII, 10.
4. *Ps.* LXV, 4.
5. Is., XLV, 1, 8.

donné la gloire à Dieu[1]; qui renverse un Nicanor par une poignée de gens « qu'il regardait comme rien, » *quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré[2]; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyait pouvoir dominer aux flots de la mer : *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare*[3]. Et quand aurais-je fini, si j'entreprenais de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce monarque du monde!

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

1. *Act.*, XII, 23.
2. II *Malach.*, VIII, 35.
3. Ibid., IX, 8.

SERMON

SUR LA JUSTICE

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous ; devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordre presque universel que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes et surtout les grands sont obligés de prendre pour bien connaître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paraître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.

> *Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.*
>
> Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous.
>
> ZACH., IX, 9.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce Roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste, et qu'il est sauveur ; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité,

messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice, et de vous la faire voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paraît le plus profitable : mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids ; car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, sire, votre présence, qui devrait m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connaîtraient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étais dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques, qu'en proposant des instructions; mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui, non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle ; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les

saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police, la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires, puisque, en effet, elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitia firmatur solium*[1].

Faisons paraître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joël « le Docteur de la justice, » enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ*[2].

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paraître seule; aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles; autrement elle

1. *Prov.*, XVI, 12.
2. Joel, II, 23.

est inégale dans sa conduite ; elle doit connaître le vrai et le faux, dans les faits qu'on lui expose ; autrement elle est aveugle dans son application ; enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence ; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles, la prudence l'éclaire dans les faits, la bonté lui fait supporter les misères et les faiblesses ; ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère ; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT

Si je voulais remonter jusques au principe, il faudrait vous dire, messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes ; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurais à vous exposer, avec le grave Tertullien, que « la divine bonté ayant fait tant de créatures, la justice divine les a ordonnées et rangées chacune en sa place : » *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit*[1]. C'est donc elle qui, ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu ; c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières, dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous ap-

1. *Adv. Marcion.*, lib. II, n° 12.

pelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou, enfin, pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me serait aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle ; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance ; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant ; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde, et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier Être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle de donner à chacun ce qui lui appartient, » *constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi* [1], il est aisé de connaître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertu

1. *Instit.*, lib. I, tit. I.

nous prétendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée, il est aisé de juger que quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier, à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande pour se soutenir un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre faiblesse humaine, et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi[1]; c'est-à-dire qu'on opprimera le faible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent; si un bon droit lui paraît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre, et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun, c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé; l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de

1. *Levit.*, XIX. 15.

prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personne, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice; c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires : tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable ; mais pour descendre au détail de ces obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes, non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourrait maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente la pudeur, affaiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connaître et de condamner les injustices des autres : nous les voyons détestées par une clameur universelle; mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de

la terre, que demandait ce grand géomètre[1], pour la remuer hors de son centre, mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements irréguliers que l'intérêt y fait naître? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies! Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait[2]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain ; celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre de descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes! quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que, vous tirant du pair, elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre, puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si vere utique justitiam loquimini*

1. Archimède, de Syracuse.
2. *Tob.*, IV, 16; Luc, VI, 31

recta judicate, filii hominum[1] : « Si c'est véritablement que vous parlez de la justice, jugez donc droitement, ô enfants des hommes ! » Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral et de vous dire avec David : O hommes! vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice ; dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré ; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt ; contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car, en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui ; que comme si les lois que nous implorons ne servaient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres ; et que la justice n'eût été donnée comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques.

Fuyons un si grand excès ; gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux ; une grande mesure pour exiger ce qui

1. *Ps.* LVII, 1.

nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons ; car, comme dit le prophète, « c'est une chose abominable devant le Seigneur[1]. » Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice ; je veux dire, « faisons, chrétiens, comme nous voulons qu'on nous fasse : c'est la loi et les prophètes[2]. » Gardons l'égalité envers tous, et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit, et le grand par sa puissance ; gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connaître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées ; et comme si ses lois étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle, non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement ; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse ; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe ; ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre va-

1. *Prov.*, xx, 23.
2. Matth., vii, 17.

nité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis, amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié, et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde ; on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier ? mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les rues de Jérusalem, considérez attentivement, et cherchez dans toutes ses places, si vous trouverez un homme droit et de bonne foi. S'il y en a quelqu'un qui jure par moi, en disant : Vive le Seigneur! il se servira faussement de ce serment même : » *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint, et hoc falso jurabunt*[1]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt; la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de

1. Jerem., v, 1, 2.

partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre, on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « comme si le parjure, disait Salvien, n'était plus un genre de crime, mais une façon de parler : « *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis*[1]. Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois ; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir ; on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la justice, repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, comme dit le prophète Isaïe : la vérité tombe par terre, et ne peut plus percer de si grands obstacles, ni trouver aucune place parmi les hommes : » *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi*[2].

Dans cette corruption presque universelle, que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie, que tu as été sagement entreprise ! Il n'y a rien, messieurs, de plus nécessaire au monde que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice ; car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et

1. Salv., lib. IV, *de Guber. Dei*, n° 14.
2. Is., LIX, 14.

de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ses bornes se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider, et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*[1] : « Trompons, disent-ils, l'homme juste : » remarquez cette raison; « parce qu'il nous est inutile : » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser; ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste, qui ne sort point de ses

1. *Sap.* II, 12.

règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissance du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main; faites-vous honneur, c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit le grand pape saint Grégoire, que la puissance a été donnée à nos maîtres, afin que ceux qui veulent le bien soient aidés, et que les voies du ciel soient dilatées : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur; ut cœlorum via largius pateat*[1]. Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir que de travailler faiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payer tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Écriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône du Seigneur, en la place de

1. Epist. LXV, *ad Mauric. Aug.*

David son père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini pro David patre suo, et cunctis placuit*[1]. Remarquons ici en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion, mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connaissance, la même Écriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout Israël entendit que le roi jugeait droitement, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre justice : » *Audivit itaque omnis Israel judicium quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium*[2]. Sa mine haute et relevée le faisait aimer; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiraient sous sa protection, et les méchants appréhendaient son bras et ses yeux, qu'ils voyaient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connaître la vérité. La sagesse de Dieu était en lui, et l'amour qu'il avait pour la justice lui faisait trouver les moyens de la bien connaître : c'est la seconde qualité que la justice demande, et j'ai promis aussi de la traiter dans ma deuxième partie.

1. I *Par.*, XXIX, 23.
2. III *Reg.*, III, 28.

DEUXIÈME POINT

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se sont aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai, et je verrai s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre eux jusqu'à moi, ou si leurs œuvres sont contraires, afin que je le sache au vrai : » *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint; an non est ita, ut sciam*[1]. Saint Isidore de Damiette et, après lui, le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles[2] : Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai ; » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances; puisque Celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant : « Le cri est venu à moi, » il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte.

1. *Gen.*, XVIII, 20, 21.
2. S. Isid., *Epist.*, lib. I, ep. CCCX ; S. Greg., *Moral.*, lib. XIX, cap. XXV.

toujours attentive à tout; mais en ajoutant après : « Je descendrai et je verrai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter; mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connaître et la découvrir; car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni d'un droit fil, ni d'un seul endroit; il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés : mais plutôt il faut qu'ils descendent, pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai et je verrai; c'est-à-dire qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnaître les choses de plus près, et recueillir de çà et de là les traces dispersées de la vérité : et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avait le cœur étendu comme le sable de la mer : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ et in littore maris*[1]; c'est-à-dire qu'il était capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée

1. III *Reg.*, IV, 29.

et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur, et, parmi plusieurs graves avertissements, il lui donne celui-ci, très-considérable : « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris*[1]. De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : « afin, dit-il, que le Seigneur soit avec vous, et confirme toutes ses promesses touchant la félicité de votre règne : » *Ut confirmet Dominus universos sermones suos*[2].

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon, son successeur; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément cette haute élévation où il se voyait, avec ce malheur attaché, que, dans cette multitude infinie qu'il voyait s'empresser autour de lui, il n'y en avait presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetait l'esprit dans l'incertitude, et fermait d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avait rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David, mon père, et moi je suis un petit enfant,

1. III *Reg.*, II, 3.
2. Ibid., III, 4.

qui ne sais ni par où il faut commencer, ni par où il faut sortir des affaires : » *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum*[1]. Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par faiblesse : il parlait et il agissait dans ses conseils avec la plus haute fermeté; et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il était le maître. Mais, tout sage et tout absolu qu'il était, il voyait qu'en la présence de Dieu toute cette force n'était que faiblesse, et que toute cette sagesse n'était qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus*; et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi, le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu ! à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal : car autrement qui pourrait conduire cette multitude infinie? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum*[2]?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive. C'est donc qu'il considérait que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la faiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non re-*

1. II *Reg.*, III, 7.
2. Ibid., 9.

cipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus[1] : « L'insensé ne reçoit point les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon ce qu'il a dans le cœur. » De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile : c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde; et l'Ecclésiastique l'avait bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami fidèle, et qui raconte son droit à une oreille attentive ! » *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti*[2] ! Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui écoute et l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui les a faits : » *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque*[3]. Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un; mais il semble que la justice,

1. *Prov.*, XVII, 2.
2. *Eccles.*, XXV, 12.
3. *Prov.*, XX, 12.

voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également, qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité, avec quelle force et de quelle voix ne faudrait-il pas nous élever contre ceux qui entreprendraient de l'obscurcir par leurs faux rapports? Qu'attendez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? Quoi! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre! Vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres; et, non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes : vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : » *Sermo obscurus in vacuum non ibit*[1]. Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à

1. *Sap.*, I, 11.

penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT

Ce serait ici, chrétiens, qu'il faudrait vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament, et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria*[1]. La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me serait aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais, comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement, notre nature ayant tant de faible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses[2]. Comme la faiblesse

1. Terent., *Heautontimorum*, act IV, sc. IV.
2. *Ephes.*, IV, 2.

commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'Apôtre : « Supportez-vous mutuellement en charité [1], et portez le fardeau des uns des autres : » *Alter alterius onera portate* [2] ; et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il faut le dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs ; et, dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence ; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevaient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domus Israel clementes sint* [3] : « Les rois de la maison d'Israël ont la réputation d'être cléments. » Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*, dit le sage Salomon [4] ; c'est-à-dire : « La sérénité du visage du prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clémence est semblable à la pluie du soir. » A la

1. *Coloss.*, III, 15.
2. *Gal.*, VI, 2.
3. III *Reg.*, XX, 31.
4. *Prov.*, XVI, 15.

lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre, que l'ardeur du soleil avait desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait a récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes; et ainsi Salomon nous ferait entendre que, pour réjouir la terre et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui y manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, messieurs, et en certaines rencontres; car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées, peut-on être chrétien et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affaiblir les résolu-

tions[1]? Je ne puis presque plus retenir mon cœur; et si je ne songeais où je suis, je me laisserais épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une faiblesse; mais, dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenait obligé, dit saint Ambroise, quand on le priait de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeait avec Salomon « qu'il était plus beau et plus glorieux de surmonter sa colère, que de prendre des villes et de défaire des armées[2]; et c'est alors, dit le même Père, qu'il était plus porté à la clémence, quand il se sentait ému par un plus vif ressentiment : » *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, cum fuisset commotio major iracundiæ*[3].

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressen-

1. Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. (Édit. de Déforis.)
2. *Prov.*, XVI, 32.
3. *Orat. de obit. Theod.*, n° 13.

timents : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Pardonne, dit le Fils de Dieu [1], je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante-sept fois ; » c'est-à-dire, pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies ; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime antichrétienne, que je pourrais peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère, que nous avons trop méritée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens ; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne ; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car, si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes, et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée

[1] Matth., XVIII, 22.

par la bonté : c'est de supporter les faiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande : c'est d'épargner la misère ; je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation, que d'exiger une dette ; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avait bien compris cette vérité, lorsque, ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour être gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étaient les droits de sa charge, mais encore quelles étaient les forces du peuple : « Il vit que les capitaines généraux, qui l'avaient précédé dans cet emploi, avaient trop foulé ce pauvre peuple : » *Duces gravaverunt populum* : « mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient entièrement épuisé : » *Sed et ministri eorum depresserunt populum* [1]. Voyant donc ce peuple qui n'en pouvait plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager ; et, bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avaient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devait remettre, comme porte le texte sacré [2], beaucoup des droits qui lui étaient dus légitimement ; et, après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à proportion des grands avantages que j'ai causés à ce peuple : » *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* [3]. C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance. C'est

1. II Esdr., v, 14, 15.
2. Ibid., 10, 18.
3. Ibid. 19.

la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels; et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face [1], a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage; et croyons que les princes qui ont le cœur grand sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles; mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré, en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien; car, comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnaître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils

1. *Cor.*, I, 29.

peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu seul est la bonté véritable : » *Nemo bonus, nisi unus Deus*[1] En lui seul abonde le bien; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes, et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon. Ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui : nous n'estimons que les biens du monde ; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune ; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes soient les plus illustres présents du ciel; car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles : voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis; regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles; voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses; c'est ravilir la majesté que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité

1. Marc., x, 18.

qu'il veut nous donner; et nous soupirons encore après des biens périssables! Non, mes frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre, ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ : un roi juste qui rétablisse les lois; un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

SUR LA PÉNITENCE[1]

POUR LE TEMPS DU JUBILÉ

Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié réconciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la pénitence.

> *Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?*
>
> Nous qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre?
>
> *Rom.*, VI, 2.

Je ne puis vous exprimer, chrétiens, combien est grande aujourd'hui la joie de l'Église. Cette grâce du jubilé que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacrements, satisfait infiniment cette bonne mère, et si le père de ce prodigue voulut que toute sa famille fût en joie pour le retour d'un de ses enfants, quels sont les sentiments de l'Église voyant un si grand nombre des siens ressuscités par la pénitence? Mais cette joie divine

1. Ce sermon étant isolé et n'appartenant à aucune suite de sermons, nous l'avons placé avant le carême, parce que le sujet qui y est traité convient très bien à ce saint temps. (Édition de Versailles.

et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre; elle passe jusqu'au ciel, et nous apprenons du Sauveur des âmes que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des esprits célestes; nos gémissements font leur joie, et nos douleurs font leurs actions de grâces. Donc les larmes des pénitents sont si précieuses, qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel, et leur vertu est si grande qu'elle s'étend même jusque sur les anges; et ce qui est bien plus merveilleux, c'est qu'encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus grand prix celles que les péchés font répandre; et l'amertune de la pénitence a quelque chose de plus doux pour eux que le miel de la dévotion. Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'Apôtre : « Nous, qui sommes morts au péché, pourrons-nous bien désormais y vivre? » nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses fruits jusque dans la Jérusalem bienheureuse? Comprenez-vous, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges. Voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes. Entendons dans notre évangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que sa grâce nous fera semblables. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre bonheur et qu'ils veulent bien se joindre avec nous par une société si étroite, joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble, avec Gabriel, l'un de leurs bienheureux compagnons : *Ave, Maria.*

Après que la grâce du saint baptême, nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam,

avait si abondamment répandu sur nous les bénédictions du nouveau; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en Notre-Seigneur, avait consacré pour toujours nos corps et nos âmes à une sainte nouveauté de vie, il fallait certainement, chrétiens, que les hommes, régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bienfaits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avait rendue. Car, puisque nous apprenons de l'Apôtre, que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême a détruit en nous le corps du péché, « pour nous exempter à jamais de sa servitude : » *Ut ultra non serviamus peccato* [1], y avait-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avait acquise? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, aurions-nous pas bien justement mérité que Dieu punît notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces?

Oui, sans doute, nous méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource; mais cette bonté, qui n'a point de bornes, a traité plus favorablement la faiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature; et, voyant que notre vie n'était autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence, comme un second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseraient de la pénitence comme ils avaient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée : Jésus-Christ, qui a voulu que la pénitence nous tînt lieu en quelque sorte d'un second baptême, a mis entre ces deux sacrements cette différence notable, que le premier nous étant donné

1. *Rom.*, VI. 6.

comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit comme il n'y en a qu'une en la chair; et qu'au contraire le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Église comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : tout ce que vous pardonnerez sur la terre, leur sera remis devant Dieu [1]; pour nous faire voir par cette parole que son père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être apaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bien faire aux hommes; mais comme si notre malice avait entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

En effet, qui ne voit par expérience que c'est la facilité du pardon qui nous endurcit dans le crime? Le remède de la pénitence, qui devait l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfants d'Adam ont cru qu'on leur prolongeait le temps de pécher, parce qu'on leur en donnait pour se repentir; et par une insolence inouïe, nous sommes devenus plus méchants parce que Dieu s'est montré meilleur. Et afin que vous voyiez, chrétiens, combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne en cette assemblée, que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique, et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence; et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disait de la part de Dieu avec une autorité infaillible, que si vous perdez une fois la grâce, en retom-

1. Matt., XVIII, 18.
2. Joann., XX, 23

bant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières, seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée? les plus déterminés ne trembleraient-ils pas voyant leur perte si inévitable? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence, et qui n'y retournera pas? c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfants libertins, de l'indulgence de notre père, que nous avons tant de fois expérimentée; de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que la cause la plus générale de tous nos péchés, c'est que nous n'avons jamais bien compris ce que je me propose aujourd'hui de vous faire entendre, que rien au monde n'est tant à craindre que de ne point profiter de la pénitence, et de déchoir par de nouveaux crimes de la grâce qu'elle nous avait obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque trois qualités dans la pénitence : c'est une réconciliation de l'homme avec Dieu, c'est un remède, c'est un sacrement. La pénitence nous réconcilie ; de là vient que l'Apôtre dit : « Je vous conjure au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu [1]. » La pénitence est un remède pour nos maladies ; c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes : « Je vous ai rendu la santé, allez maintenant, et ne péchez plus [2]. » La pénitence est un sacrement, et Jésus nous l'enseigne assez, lorsqu'il parle ainsi aux apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il ; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis [3]. » Par où nous voyons clai-

1. II *Cor.*, v, 20.
2. Joann., v, 14.
3. Ibid., xx, 22, 23.

rement que l'esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres; et c'est ce que nous appelons sacrement, quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

Mais pour mieux comprendre ces trois qualités et la connexion qu'elles ont entre elles, concevez premièrement trois désordres que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les désordres, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avait voulu lier avec nous. « Ce sont, nous dit-il, vos péchés qui ont mis la division entre vous et moi [1]. » Et de là naît un second malheur : c'est que l'âme étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles; et c'est ce que ressentait le divin psalmiste, lorsqu'il criait à Dieu du fond de son cœur : « Mes forces, ô mon Dieu, m'ont abandonné : la lumière de mes yeux n'est plus avec moi [2]; guérissez-moi bientôt, ô Seigneur, parce que j'ai péché contre vous [3]. » Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos âmes; et la raison en est évidente, car comme l'union avec Dieu les sanctifiait par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle, qui non-seulement affaiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes : et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'âme d'avec Dieu, et par cette funeste séparation, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée.

1. Is., LIX, 2.
2. Ps., XXXVII, 10.
3. Ps., XL, 4.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il fallait que la pénitence nous y réunît; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Mais le péché en nous séparant nous a faits malades ; par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse, et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez, fidèles, ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructueuse. Car s'il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points : et de là nous conclurons, avec l'Apôtre, que puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les

sujets où elle se trouve ; néanmoins il faut confesser qu'il y a entre les amis réconciliés je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison, chrétiens, en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention, il le fait aussi avec efficace ; et les effets sont d'autant plus grands, que l'âme est plus puissamment appliquée ; de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle ne puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés ; et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne aux parties blessées ; de même les amis qui se réunissent envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais si l'affection y est plus ardente, la fidélité d'autre part se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès ; et nous apprenons des jurisconsultes que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances plus fortes ; d'où il est aisé de conclure qu'en tous sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, chrétiens réconciliés par la pénitence, pour vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère : pour quelle raison? Parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui vous le déclare dans son Évangile, lorsque, parlant à Simon le Pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : « Celui à qui on remet moins aime

moins; celui à qui on remet plus, aime plus [1]. » Peut-on parler plus expressément? Il vous a remis vos péchés, mais après cela il attend de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire : il n'y a page de l'Évangile où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés, plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue; et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne? Afin que nous entendions, chrétiens, qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissements de la pénitence, et que la justice recouvrée a quelque chose de plus agréable à ses yeux que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela? C'est que s'étant réconcilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie; et si Dieu les observe si exactement, nous, fidèles, les voulons-nous mépriser? quelle serait notre perfidie! Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche; Dieu n'a pas rompu le premier; au contraire, il nous comblait de ses biens; c'est l'homme qui a été l'agresseur; quelle insolence! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage, que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on quitte

1. Luc., VII, 47.

toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures? C'est donc une vérité très-indubitable, que le pécheur réconcilié doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, chrétien, tu le dois, et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans son Évangile; mais que son attente est frustrée! O Sauveur, votre bonté nous fait tort, et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devrait exciter nos affections, mais notre âme basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si honnêtes; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Éveillons-nous donc du moins, chrétiens, au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement réparée. Tenons-nous en garde contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce; on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous étions figurée. Je vous prie, renouvelez vos attentions.

Nous apprenons dans les saintes Lettres que dans la première intention de Dieu la grâce sanctifiante ne devait être donnée qu'une seule fois, et que si les hommes venaient à la perdre, jamais elle ne pourrait leur être rendue. Cela paraît d'abord bien étrange; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés? Eh! fidèles, ne savez-vous pas? C'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le père a fait à son fils, et ce fils miséricordieux nous le cède; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres : c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice, dans la première intention de Dieu, ne de-

vait point être rendue à ceux qui la perdent; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout à fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte; de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvait à nous pardonner, il se rendrait de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême; avec quelle facilité, chrétiens! nous le voyons tous les jours par expérience, nous n'y avons rien contribué du nôtre, et nous n'avons pas même senti la grâce que l'on nous a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Écoutez le concile de Trente [1] : On ne répare point la justice par le sacrement de la pénitence sans de grandes peines et de grands travaux; le premier baptême n'est point pénible; le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine; et si nous violons les promesses non-seulement du sacré baptême, mais encore de la pénitence, par la même suite de raisonnement, la difficulté se fera plus grande; Dieu se rendra toujours plus inexorable.

Et pour rechercher cette vérité jusque dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que « tout l'usage de la justice sert à la bonté : » *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est* [2]; parce que sa fonction principale c'est de soutenir la miséricorde, en la

1. Sess. XIV, *de Pœnit.*, cap. II.
2. N° 13.

faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne l'aimer pas. Et c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine, en manquant à la foi donnée dans le sacrement, et violant les promesses de la pénitence, ou la justice divine devient entièrement inflexible, ou s'il lui plaît de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse : autrement, si je l'ose dire, elle trahirait la bonté en l'abandonnant au mépris. En effet se peut-il voir un pareil mépris, que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en sa conscience regarde la main de Dieu armée contre lui; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Eh! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation, pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime; et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée; il promet : c'est, fidèles, ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus, nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole; car, étant le médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner; et il l'est aussi de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table; et, après la grâce obtenue, nous cassons un acte si solennel! nous nous repentons de notre pénitence! nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avions consacrées! nous désavouons nos promesses, et Jésus-Christ en est garant! nous nous étions réconciliés avec Dieu : son amitié nous est importune; et pour comble d'indignité nous renouons avec le diable le traité que la pénitence avait

annulé! Vous en frémissez; mais c'est néanmoins ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentiments que nous avons de Dieu : si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient; et c'est le langage que Dieu entend.

Après des profanations si étranges, croyons-nous que la miséricorde divine nous sera toujours également accessible? Elle ne veut point être méprisée : ah! « ne vous y trompez pas, dit l'Apôtre, on ne se moque pas ainsi de Dieu [1]. » Et s'il est vrai, ce que nous disons, que les difficultés s'augmentent toujours, que Dieu devient toujours plus inexorable, lorsque nous manquons à la foi donnée, mon Sauveur, où en sommes-nous après tant de réconciliations inutiles? craignons-nous pas que le temps approche qu'il nous rejettera de devant sa face, et que le ciel deviendra de fer sur nos têtes? Malheureux! ne sentons-nous pas que la miséricorde se lasse, et que nous commençons à lui être à charge? ah! nous la méprisons trop souvent. C'est un beau mot de Tertullien dans le livre de la Pénitence [2], que les pécheurs réconciliés, qui retournent à leurs premiers crimes, sont à charge à la miséricorde divine; et il importe que vous entendiez sa pensée. Un pauvre homme accablé de misère vous demande votre assistance : vous soulagez sa nécessité, mais vous ne pouvez pas l'en tirer. Il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler : mais sa pauvreté, sa misère, et plus encore sa retenue parlent assez pour lui; il ne vous est pas à charge. Mais un autre vient à vous, qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez : il ne vous prie pas, il semble exiger, comme si votre libéralité était une dette; c'est celui-là qui vous est à charge, vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Un chrétien

1. *Gal.*, VI.
2. N° 5.

a succombé à quelque tentation violente; quelque temps après il revient : qu'ai-je fait, et où me suis-je engagé? la larme à l'œil, le regret dans l'âme, la confusion sur la face, il demande qu'on lui pardonne; et ensuite il en devient plus soigneux. Je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine; mais c'est toi, pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois la pouvoir toujours perdre et recevoir quand tu le voudras, comme si c'était un bien qui te fût acquis : si tu lui es à charge, elle ne te fait du bien qu'à regret, et bientôt elle cessera de t'en faire. Tu es à charge à la miséricorde divine, tu es de ceux dont il est écrit que « Dieu a les oblations en horreur : » *Laboravi sustinens*[1] : « ils me sont à charge. » Il déteste tes pénitences stériles et tes réconciliations si souvent trompeuses : et comment pourrait-il aimer un arbre qui ne lui produit jamais aucun fruit? Ah! réveillons-nous, il est temps; il est temps plus que jamais que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos âmes, commençons à vivre, fidèles, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée : car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout à fait de nous, et retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose, pour vous obliger, chrétiens, à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril quand on se le rend inutile.

1. Is., I, 14.

SECOND POINT

Une des qualités de l'Église, qui est autant célébrée dans les Écritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point, il m'est aisé, fidèles, de vous satisfaire. L'Église chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Ne vivons plus en l'antiquité de la lettre, mais en la nouveauté de l'esprit[1] ; » et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, « il est renouvelé de jour en jour : » *Renovatur de die in diem*[2] ; d'où résulte cet effet merveilleux, qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons ; l'homme spirituel, au contraire, plus il s'avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfants de Dieu. Il y a celui de la vie présente ; après, la félicité dans le ciel ; et enfin la résurrection générale ; et ces trois états différents sont en quelque sorte trois différents âges par lesquels les enfants de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul[3]. La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, fidèles, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin Apôtre que

1. *Rom.*, VII, 6.
2. II *Cor.*, IV, 16.
3. *Ephes.*, IV, 13.

l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour; et comment? Parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire le péché et la convoitise; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là il entrera dans le second âge, c'est-à-dire dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge; en est-il plus vieux? Nullement : au contraire il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin le dernier âge des enfants de Dieu, c'est la résurrection générale; et parce que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la plus florissante, où l'homme est renouvelé en corps et en âme, où toute la vieillesse d'Adam est anéantie : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua*[1]. « Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. » Tellement que l'Église, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivants et spirituels; et la raison de cette conduite est très-évidente : c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la mort; au contraire, l'homme spirituel rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie et à une vie immortelle.

Et c'est par là que nous entendons la nature de la pénitence. Il ne faut pas se persuader, chrétiens, que ce soit une action qui passe, parce que c'est un renouvellement, et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est cette fausse imagination qui rend ordinairement nos confessions inutiles : nous croyons avoir assez fait quand nous avons pourvu au passé. Je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence. Vous croyez avoir beaucoup fait, et moi je vous dis avec Origène : Détrompez-vous, désabusez-vous; la principale partie reste encore à faire :

1. *Ps.* CII.

« Ne croyez pas que ce soit assez de vous être renouvelés une fois, il faut renouveler la nouveauté même : » *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat; ipsa etiam novitas innovanda est*[1].

C'est pourquoi il a fallu, chrétiens, que le remède de la pénitence fût institué avec une double vertu ; il fallait qu'il guérît le mal passé, il fallait qu'il prévînt le mal à venir; et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins, et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité : il a de la malignité en lui-même, il en a aussi dans ses suites; il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous fait perdre le don de justice : cela est bien clair; il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme; c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affaiblit, parce qu'il nous divise; et tout ce qui divise les forces les affaiblit; de là vient que le Sauveur dit : « Un royaume divisé tombera bientôt[2]. » Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul[3], sinon cette division qu'il sent en lui-même entre l'esprit qui se plaît au bien et la convoitise qui l'attire au mal? De là naissent toutes nos faiblesses, parce que la volonté, languissant entre l'amour du bien et du mal, se partage et se déchire elle-même. Or, le péché laisse toujours dans notre âme une nouvelle impression qui nous porte au mal, et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise; de sorte qu'il fortifie la rébellion, et ensuite il abat d'autant plus nos forces; et, fidèles, ce qui est terrible, c'est que lorsqu'on éteint le péché, lorsqu'on l'efface par la pénitence, l'habitude ne laisse pas que de vivre. Ah! l'expérience nous l'apprend assez; et cette pernicieuse habitude, c'est une pépinière de nouveaux

1. Lib. V, *in Ep. ad Rom.*, n° 8, t. IV p. 562.
2. Matt., XII, 25.
3. *Rom.*, VII, 18 et suiv.

péchés; c'est un germe que le péché laisse, par lequel il espère revivre bientôt; c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paraît donc manifestement que le péché a une double malignité; qu'il a de la malignité en lui-même, et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité, ne fallait-il pas aussi, chrétiens, que le remède de la pénitence reçût une double vertu? Il fallait qu'elle effaçât le péché, il fallait qu'elle s'opposât à ses suites, qu'elle fût un remède pour le passé et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre : si l'on détruit en nous le corps du péché, c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence doit guérir le mal, mais elle le doit aussi prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de le recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire? Tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie; je suis également établie, et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourraient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous, chrétiens? D'où vient que vous vous préparez à vous confesser? d'où vient que vous examinez votre conscience? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition? Ah! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilége, en empêchant l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée; mais songez-vous que la pénitence a deux qualités? Vous croyez faire un sacrilége, si

vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer ses crimes; pensez-vous que l'irrévérence soit moindre, de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir?

C'est là tout le fruit du remède : si c'était tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs, et qu'elle ne les aidât pas à se corriger, vous voyez qu'elle ne ferait que flatter le vice, au lieu que Dieu l'a établie pour en arracher jusqu'aux plus profondes racines. Mais, pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement, et considérons, chrétiens, quel sacrement c'est que la pénitence.

TROISIÈME POINT

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin Apôtre quel doit être l'effet du baptême : C'est, dit-il, de nous faire mourir au péché et de nous ensevelir avec Jésus-Christ[1]. Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes, un baptême pénible et laborieux : « et si nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre[2]? » Mais si la pénitence doit être une mort, comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement médiocre, ni une réformation extérieure et superficielle: c'est-à-dire qu'il faut couper jusqu'au vif, c'est-à-dire qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères; c'est-à-dire qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop : quand ils nous seraient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie, coupons.

1. *Rom.*, VI, 3, 4.
2. Ibid., 2.

tranchons : *Abscide illam*[1]. Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort : entrons en cette pieuse méditation, et considérons encore quelle est cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérieuse, par laquelle nous appliquons sur nous-mêmes la mort effective du Sauveur des âmes par une sainte imitation ; et c'est, fidèles, ce que nous faisons, lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains plaisirs, nos mains immobiles pour nos rapines, les yeux fermés pour les vanités, et nos bouches pour les blasphèmes et les médisances. C'est alors que nous sommes morts avec Jésus-Christ ; et comme il n'y a sur son corps aucune partie qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice, nous devons crucifier en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de mauvais désirs, et pour cela les rechercher jusqu'à la racine. La pénitence nous dévoue à l'imitation de la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous obligeons par la pénitence.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te trompes donc, chrétien, si tu crois qu'il soit temps de te reposer après avoir reçu l'absolution ; ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération ; n'empêche pas l'autre par ta négligence : autrement nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne serait qu'un simple remède, ce serait toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable : mais c'est un remède sacré ; il y a de la profanation et du sacrilége ; et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élèvera enfin contre nous, et il ne nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile

1. Marc., IX, 42.

d'Elvire. « Ceux, dit-il, qui retomberont dans leurs premiers crimes après le remède de la pénitence, il nous a plu qu'on ne leur permît pas de se jouer encore une fois de la communion. » *Placuit eos non ludere ulterius de communione pacis*[1]. Voilà une terrible parole. Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsque, après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures; et cela quand ce ne serait qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feraient-ils? nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'enfant de la grâce de la pénitence? Cent fois la quitter, cent fois la reprendre; cent fois promettre, cent fois manquer; n'est-ce pas se jouer des saints sacrements? Mais, ô jeu funeste pour nous! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu, et ce qui est bien plus horrible, se jouer de Dieu! C'est se jouer de Dieu, que de se jouer de ses dons. Ah! il est temps enfin que ce jeu finisse; il y a déjà trop longtemps qu'il dure, il y a déjà trop longtemps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites pas que sa miséricorde est infinie : il est vrai qu'elle est infinie; mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure, mais il a dit aussi dans son Évangile : « Remplissez la mesure de vos pères[2]. » Il a dit qu'il recevrait tous les pénitents; mais il a dit aussi à certains pécheurs : « Vous mourrez dans votre péché[3]. » Il a pardonné à l'un

1. Cap. XLVIII *Lab.*, tom. I, col. 973.
2. Matth., XXIII, 32.
3. Joann., VIII, 24.

des larrons; mais l'autre a été condamné dans le trône même de miséricorde, à la croix; il a reçu Madeleine et Pierre, mais il a fermé les oreilles aux prières d'Antiochus; il a endurci Pharaon, il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Sapphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin a tous ces désordres; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes, ou le supplice, ou la pénitence : si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle, Dieu sera contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si longtemps à qui emportera le dessus, toi à pécher, lui à pardonner; ta malice conteste contre sa bonté; enfin elle te laissera la victoire. Ah! victoire funeste et terrible, par laquelle, ayant mis à bout sa miséricorde, nous tomberons inévitablement dans les mains de sa rigoureuse justice.

Prévenons, fidèles, un si grand malheur : c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-mêmes. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable ; sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le sacré lien de cette réconciliation solennelle ; nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace; nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacrements profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée; recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités; qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge et comme un préservatif qui prévient La disposition pour la

recevoir comme remède des péchés passés, c'est une véritable douleur de les avoir commis; la disposition pour la recevoir en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouvelons-nous si bien dans la vie présente, que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement, qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ son fils bien-aimé, qui avec lui et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

SERMON

SUR

L'IMPÉNITENCE FINALE[1]

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI

Différents degrés de la servitude des pécheurs; grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime; terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

Mortuus est autem et dives.

Le riche mourut aussi.

Luc., XVI, 22.

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet, moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je

1. Pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême.

m'étais d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenterait sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisais ce partage, se persuaderaient trop facilement qu'ils pourraient aussi détacher ces choses, qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manquerait à la vie nourrirait leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours, comme par une chute insensible on tombe d'une vie licencieuse à une mort désespérée; afin que, contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave, Maria.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poëtes, que de croire la vie et la mort autant dissemblables que les uns et les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent, lorsque trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable. Car ils devraient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève Or, qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans

les autres scènes ; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent. C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre ; et, afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins ; par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu ; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi ; et ces deux choses ensemble rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'était jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare qui mourait de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde ; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançait pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement ; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter ; il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente ; il demande du temps en pleurant pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah! dans une occasion si pressante où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire ; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction :

tellement que par ses plaisirs, par ses empressements, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement : premier point; à la plus grande affaire, sans loisir : second point; à la plus grande misère, sans assistance : troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse, sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit*, dit saint Augustin [1].

Il faut aujourd'hui, messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris ; mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes! ô quel esclavage! mais disons les choses par ordre.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se per-

1. In Ps. CXXXVI, n° 3, tome IV, col. 1514.

suade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté toute entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes, que le pauvre à qui tout manque ; et je ne m'en étonne pas : car il faut entendre, messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croirait pauvre dans son abondance (de même de toutes les autres passions) s'il n'usait de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage ; et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres qui s'imaginent être

modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre évangile. « C'est un homme, dit saint Grégoire, qui s'est damné dans les choses permises, parce qu'il s'y est donné tout entier, parce qu'il s'y est laissé aller sans retenue : » tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit*[1]. O Dieu! qui ne serait étonné, qui ne s'écrirait avec le Sauveur : « Ah! que la voie est étroite qui nous conduit au royaume[2]! » Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis? N'en doutons pas, chrétiens, quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir deux maîtres[3], » il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; et ainsi qu'il peut y avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seraient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens, et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la vérité nous en assure? ô grands, ô riches du siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et

1. *Pastor.*, part. III, cap. XXX, tome II, col. 57.
2. Matth., VII, 14.
3. Ibid., VI, 24.

délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible ! Mais tout le monde n'entend pas cette parole : passons outre, chrétiens ; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas ? qui ne le sent par expérience ? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avait bien connu par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis* [1] : « J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne penser à aucune beauté mortelle. » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourraient être innocents, pour arrêter des pensées qui apparemment seraient criminelles : ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi ? Parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine ; si bien que l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah ! quel état ! quel penchant ! quelle étrange disposition ! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence ; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute, ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas, et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même

1. *Job.*, XXXI, 1.

le grand saint Paulin : « Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis : » *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* [1].

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* [2] : « Dans leur graisse, dit le Saint-Esprit, dans leur abondance, il se fait un fonds d'iniquité qui ne s'épuise jamais. » C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin [3], deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette ; les autres naissent de l'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache ; quand il est découvert, il tremble ; il n'oserait soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner, vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : « Ils veulent jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de toute la conscience du ciel : » *Delicta vestra et loco omni, et luce omni, et universa cœli conscientia fruuntur* [4].

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte. Ah! si je pouvais vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar dans l'histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien

1. Epist. XXX, *ad Sever.*, n 3
2. *Ps.* XXXII, 6.
3. *In Ps.* LXXII, n° 12, tome IV, col. 759.
4. *Ad Nat.*, lib. 1, n° 16.

dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom : et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres ? La grande puissance, féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès. « Vous avez dit : Je régnerai éternellement. Vous n'avez point fait de réflexion sur tout ceci, et vous ne vous êtes point représenté ce qui devait vous arriver un jour : *Dixisti : In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui* [1]. « Ces pécheurs hardis et superbes ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en vantent, ils s'en glorifient : » *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt* [2]. Remarquez ces paroles : *in excelso;* à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* [3]. L'impunité leur fait tout oser, ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations

1. Is., XLVII, 7.
2. *Ps.* LXXII, 8.
3. *Ps.* IX, 36.

si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie arrête pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens; plutôt il faut craindre un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors* [1] ! « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses ! » Il pensait et à sa gloire et à ses plaisirs ; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime ; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie , bien loin de le rétracter. C'est, messieurs , ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience.

Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser

1. I *Reg.*, xv, 32.

à ces belles conversions des mourants, qui peignant et sur les yeux et sur le visage, et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est changé ; car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre ; et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente ! ô pénitence toute criminelle et toute infectée de l'amour du monde ! avec cette étrange pénitence, cette âme malheureuse sort de son corps, toute noyée et toute abîmée dans les affections sensuelles. Ah ! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour la traîner dans l'abîme, ses chaînes sont ses passions ; ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel ; elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang : pourquoi ? Parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir

SECOND POINT

L'un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde qu'ils ne peuvent trouver de loisir ; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet,

e manque jamais de tomber tout entière au temps de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras : premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour ; cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active et remuante, est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure, jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, messieurs, la voici : c'est que votre humeur est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer ; et si vous couriez avec tant d'ardeur, lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses ; et, comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à coup à sec s'il ne savait distribuer des espérances. Et est-il homme, messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper ? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres, et le console de tous ses ennuis ; et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on

ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croirait n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées : *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis* [1] ! « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez tant d'iniquités dans les cordes de la vanité ! » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos ? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse ; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos : maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge. Il aime sa servitude ; et ce qui lui pèse

1. Is., v, 18.

lui plaît ; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance ; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* [1].

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité ? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire ? Ah ! pensons-y, direz-vous ? Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas ! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée, que celle de vos comptes et de votre vie ! Je ne parle point en ce lieu ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde

1. S. Aug., *In Ps.* CXXXVI, n° 9, tome IV, col. 1518.

que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La fin est venue, la fin est venue; maintenant la fin est sur toi : » *Finis venit, venit finis; nunc finis super te*; « et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu sauras que je suis le Seigneur : » *Et immittam furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus* [1]. O Seigneur, que vous me pressez ! encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; la justice, que tu croyais endormie, s'est éveillée contre toi; la voilà qu'elle est à la porte : » *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit* [2]. « Le jour de vengeance est proche. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe. » *Venit tempus; prope est dies occisionis; nunc de propinquo effundam iram meam super te, et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Dominus percutiens* [3]. Tels sont, messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio* [4]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem* [5] : Pressez, concluez, l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez

1. Ezech., VII, 2, 3, 5.
2. Ibid., 6.
3. Ibid., 7, 8, 9.
4. Ibid., 10.
5. Ibid., 24.

peu de temps pour vous préparer ! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! ah ! que vous jetterez de cris superflus ! ah ! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée ; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs ; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

TROISIÈME POINT

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des hommes cruels, sans affection, sans miséricorde : » *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores* [1] ; et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paraît ni cruelle ni malfaisante ; mais il est aisé de se détromper et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison. Voyez, dit-il [2], les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue ; la racine en est douce et ne pique pas ; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des

1. II *Tim.*, III, 3, 4.
2. *In Ps.* CXXXIX, n° 4, tome IV, col. 1552.

plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis* [1] : « Couronnons nos têtes de fleurs avant qu'elles soient flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ* [2]. Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre : » *Opprimamus pauperem justum* [3]. « Ne pardonnons point ni à la veuve, » ni à l'orphelin. Quel est, messieurs, ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté ; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie ; c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche ; elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries ; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès ; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître ; mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion et les mains au

1. *Sap.*, II, 8.
2. Ibid., 9.
3. Ibid., 10.

secours. C'est, messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu ; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri. *Quia non pavisti, occidisti* [1]. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste, ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance ; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres ; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain ; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles ; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante ?]

Je ne m'en étonne pas, chrétiens ; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même ; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur ; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à

1. Lact., *Divin. Inst.*, lib. VI, cap. XI.

arracher si on la refuse ; ainsi dans l'âme de ce mauvais riche ; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte : » *Dicentes : Affer, affer*[1] : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire : et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes,

1. *Prov.*, XXX, 15.

la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance, remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes ; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme? Esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe : « Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : » *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est alter*[1]. Je suis, il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est[2]. » Je suis, il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, et, tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur

1. Is., XLVII, 10
2. *Exod.*, III, 30.

la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, messieurs, un grand spectacle; venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem, et non est sanata*[1] : « Nous avons soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie. » Nous avons traité diligemment ce riche cruel; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur! et il ne s'est pas

1. Jerem., li, 9.

amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie ; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré par nos remèdes. « Laissons-le là, disent-ils ; retournons à notre patrie, d'où nous étions descendus pour son secours : » *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam*[1]. Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé ? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu : les pauvres l'ont déféré à son tribunal ; son procès lui est fait au ciel ; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde : *Pervenit judicium ejus usque ad cœlos*[2]. Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon ; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

Ah ! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple ; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre ; il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours ! quelle joie pouvons-nous avoir ? faut-il que nous voyions de si grands malheurs ! et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que

1. Jerem., IV, 11.
2. Ibid.

nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint Apôtre, leurs entrailles affamées : *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[1]. Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment royal!

Sire, Votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux sujets à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

1. Philem., 7.

PREMIER SERMON

SUR LA

VERTU DE LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST

POUR LA FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde: raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

> *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*
>
> Pour moi, à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
>
> *Galat.*, VI, 14

Les vérités de Dieu étaient bannies de la terre, tout était obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très-véritable ! les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules ; ils se vantaient de n'ignorer rien, et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, fidèles, que les Égyptiens, les pères de la philosophie ; les Grecs, les maîtres des

beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre, qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne serait contraint de dire en ce lieu que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands, mais superbes esprits, qui ne voulaient pas le reconnaître, et qu'ayant quitté la véritable lumière, le Dieu de ce siècle les a aveuglés pour ne voir pas des choses si manifestes?

Et le monde et les maîtres du monde, le diable les tenait captifs et tremblants sous de serviles religions, desquelles néanmoins ils étaient jaloux, non moins que de la grandeur de leur république. Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux? Quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères? Quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisaient parmi eux une partie du culte divin, jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils soûlaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain? Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute-puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies et de leur religion monstrueuse.

Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu, les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées : et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'Égyptien Sérapis, et tout ce que l'on adorait dans la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître

le Dieu créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que ce fameux Athénien[1], à qui la fortune, ce lui semblait, apportait les villes prises dans des rets. Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets, pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix.

Car vous remarquerez, chrétiens, que tandis qu'il a conversé parmi nous, encore qu'il fît des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de vie éternelle, il a eu peu de sectateurs : ses amis mêmes rougissaient souvent de se voir rangés sous la discipline d'un maître si méprisé. Mais, est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples accourent à lui! O Dieu, quel est ce nouveau prodige? Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à règner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devait le faire respecter partout, le fait attacher à la croix; et cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre, qu'il s'est multiplié par sa propre corruption. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que, selon qu'il l'avait prédit en son Évangile, « il a attiré à lui toutes choses[2], » et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : c'est-à-dire, que le Sauveur est tombé de la croix au sépulcre; et, par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds.

1. Timothée, fils de Conon. Plut., *Vit. parall.*
2. Joann., XII, 23.

Voyez cette affluence de gens, qui de toutes les parties du monde accourent à la croix de Jésus; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui. Si quelqu'un parmi les anciens méprisait la mort, on admirait cette fermeté de courage comme une chose presque inouïe. Grâce à la croix de Jésus, ces exemples sont si communs parmi nous, que leur abondance nous empêche de les raconter. Depuis qu'on a prêché un Dieu mort, la mort a eu pour nous des délices : on a vu la vieillesse la plus décrépitée et l'enfance la plus imbécile, les vierges tendres et délicates y courir comme à l'honneur du triomphe. C'est pourquoi on disait que les chrétiens étaient un certain genre d'hommes destinés et comme dévoués à la mort. La croix toute-puissante avait familiarisé avec eux ce fantôme hideux, qui est l'horreur de toute la nature. Le monde s'est plus tôt lassé de tuer que les chrétiens n'ont fait de souffrir : toutes les inventions de la cruauté se sont épuisées pour ébranler la foi de nos pères; toutes les puissances du monde s'y sont employées. Mais, ô aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense détruire! c'est par la croix que le roi Jésus a résolu de conquérir tout le monde : c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves soldats, en les associant à ses souffrances; c'est par là qu'ils surmonteront tous les peuples; ils désarmeront leurs persécuteurs par leur patience; les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leur cruauté.

Il faut que la croix de Jésus soit adorée par toute la terre : son empire n'aura point de bornes, parce que sa puissance n'a point de limites; elle étendra sa domination jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'aux îles les plus inaccessibles, jusqu'aux nations les plus inconnues. Quelle joie en vérité, fidèles, de voir et Barbares et Grecs, et les Scythes et les Arabes, et les Indiens et tous les peuples du

monde, faire tous ensemble un nouveau royaume, qui aura pour sa loi l'Évangile, et Jésus pour son chef, et la croix pour son étendard! Rome même, cette ville superbe, après s'être si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus; Rome la maîtresse baissera la tête : elle portera plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus qu'elle n'a fait autrefois par ses armes; et nous lui verrons rendre plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur qu'au temple de son Romulus.

Vous y viendrez aussi, ô Césars : Jésus crucifié veut voir abattue à ses pieds la majesté de l'empire. Constantin, ce triomphant empereur, dans le temps marqué par la Providence, élèvera l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines. Par la croix, il surmontera les tyrans; par la croix, il donnera la paix à l'Empire; par la croix, il affermira sa maison; la croix sera son unique trophée, parce qu'il publiera hautement qu'elle lui a donné toutes ses victoires.

Certes, je ne m'étonne plus, ô Seigneur Jésus, si, peu de temps avant votre mort, vous vous écriiez avec tant de joie que votre heure glorieuse approchait, et que « le prince du monde allait être bientôt chassé [1]. » Je ne m'étonne plus si je vous vois dans le palais d'Hérode, et devant le tribunal de Pilate, avec une contenance si ferme, bravant, pour ainsi dire, la pompe de la Cour royale, et la majesté des faisceaux romains, par la générosité de votre silence. C'est que vous sentiez bien que le jour de votre crucifiement était pour vous un jour de triomphe. En effet, vous avez triomphé, ô Jésus, et vous menez en triomphe les puissances des ténèbres captives et tremblantes après votre croix. « Vous avez surmonté le monde, non par le fer, mais par le bois : » *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* [2]. Car il était bien digne

1. Joann., XII. 31.
2. S. Aug., *In Ps.* LIV, n° 12, tome IV, col. 508.

de votre grandeur « de vaincre la force par l'impuissance, et les choses les plus hautes par les plus abjectes, et ce qui est par ce qui n'est pas, comme parle l'Apôtre[1], et une fausse et superbe sagesse, par une sage et modeste folie. » Par ce moyen, vous avez fait voir qu'il n'y avait rien de faible en vos mains, et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît employer.

Mais ne vous dirai-je pas, chrétiens, une belle marque que nous a donnée Jésus-Christ, pour nous convaincre très-évidemment que c'est la croix qui a opéré ces merveilles? C'est que sous le règne de Constantin, dans le temps que la paix fut donnée à l'Église, que le vrai Dieu fut reconnu publiquement par toute la terre, que tous les peuples du monde confessèrent la divinité de Jésus; la croix de notre bon Maître, qui n'avait point paru jusqu'alors, fut reconnue par des miracles extraordinaires, dont toute l'antiquité s'est glorifiée. Elle fut exaltée dans un temple auguste à la gloire du crucifié, et à la consolation des fidèles. Est-ce par un événement fortuit que cela s'est rencontré dans ce temps? une chose si illustre est-elle arrivée sans quelque ordre secret de la Providence? Ah! ne le croyez pas, chrétiens. Et quoi donc? C'est que tout a fléchi sous le joug du sauveur Jésus. Les puissances infernales sont confondues; tout le monde vient adorer le vrai Dieu dans l'Église qui est son temple, et par Jésus-Christ qui est son pontife.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô croix, qui avez fait ces miracles : c'est vous qui avez brisé les idoles; c'est vous qui avez subjugué les peuples, c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus, qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois; vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs; vous serez l'espérance et la gloire des chrétiens, qui diront avec l'apôtre saint Paul « qu'ils ne veulent ja-

1. I *Cor.*, I, 27, 28.

mais se glorifier, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ; » à cause que la croix, par la bienheureuse victoire qu'elle a remportée en faisant éclater la toute-puissance divine, a aussi répandu sur nous les trésors de sa miséricorde : c'est ce qui me reste à vous dire en peu de paroles.

Ce nous est à la vérité une grande gloire de servir un Dieu si puissant qu'est celui que nous adorons; mais c'est particulièrement sa miséricorde qui nous oblige à nous glorifier en lui seul. Qui ne se tiendrait infiniment honoré de voir un Dieu si grand, qui met sa gloire à nous enrichir? Et n'est-ce pas nous presser vivement de mettre toute la nôtre à le louer? c'est ce que fait la miséricorde. Ce Dieu, qui par sa toute-puissance est si fort au-dessus de nous, lui-même par sa bonté daigne se rabaisser jusqu'à nous, et nous communique tout ce qu'il est par une miséricordieuse condescendance. Avouons que cela touche les cœurs, et que s'il est glorieux à la toute-puissance de faire craindre la miséricorde, il ne l'est pas moins à la miséricorde de ce qu'elle fait aimer la puissance.

Car, certes, il y a de la gloire à se faire aimer, c'est pourquoi le grave Tertullien nous enseigne « que, dans l'origine des choses, Dieu n'avait que de la bonté, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire : » *Deus a primordio tantum bonus*[1]. Et la raison qu'il en rend est bien évidente et bien digne d'un si grand homme : car, pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir

1. *Adv. Marcion.*, lib. II, n° 11, p. 462.

par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien Étant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi par nature, bienfaisant, libéral, magnifique.

Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa nature d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très-pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. « Ce qu'il est bon, c'est du sien, c'est de son propre fond, dit Tertullien; ce qu'il est juste, c'est du nôtre : » c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus*[1]. Il est donc vrai, ce que nous disions, que Dieu n'a pu commencer ses ouvrages que par un épanchement général de sa bonté sur les créatures, et que c'est là par conséquent sa plus grande gloire.

Maintenant je vous demande : le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, pourquoi est-il monté sur la croix? pourquoi est-il mort sur ce bois infâme? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul[2]? N'est-ce pas « pour renouveler toutes choses en sa personne, » pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer les hommes selon le premier dessein de ce grand ouvrier? C'est la doctrine du christianisme : donc ce qui a porté le Sauveur à vouloir mourir en

1. *De Resur. carn.*, II, 14.
2. *Ephes.*, I, 10; *Col.*, III, 10.

la croix, c'est qu'il était touché de ces premiers sentiments de son Père; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie.

En effet, n'est-ce pas à la croix qu'il a présenté devant le trône de Dieu, non point des génisses et des taureaux, mais sa sainte chair, formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes? N'est-ce pas à la croix qu'il a réconcilié toutes choses, faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes[1]? Les hommes étaient révoltés contre Dieu, ainsi que nous le disions dans la première partie; et, d'autre part, la justice divine était prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, dont ils avaient suivi les conseils et imité la présomption; lorsque tout à coup notre charitable pontife paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes, il élève à Dieu ses mains innocentes; « et ainsi pacifiant le ciel et la terre[2], » il arrête le cours de la justice divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions vendu nos corps et nos âmes par un détestable marché; et Dieu sur ce contrat avait ordonné que nous serions livrés en leurs mains. Dieu l'avait prononcé de la sorte par une sentence dernière et irrévocable. Mais qu'a fait le sauveur Jésus? « Il a pris, dit l'apôtre saint Paul[3], l'original de ce décret donné contre nous, et il l'a attaché à la croix. » Pour quelle raison? C'est afin, ô Père éternel, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne, que vous ne voyiez le sacrifice qui nous absout; afin que si vous rappeliez en votre mémoire le crime qui vous irrite, en même temps

1. *Col.*, I, 20.
2. Ibid.
3. Ibid., II, 14.

vous vous souveniez du sang qui vous apaise et vous adoucit. Ainsi a été accompli cet oracle du prophète Isaïe : « Votre traité avec la mort sera annulé, et votre pacte avec l'enfer ne tiendra pas : » *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit*[1]. Jésus a rompu ce damnable contrat par une meilleure alliance : dès lors nos espérances se sont relevées. Le ciel, qui était de fer pour nous, a commencé de répandre ses grâces sur les misérables mortels : Jésus nous l'a ouvert par sa croix.

C'est pourquoi je la compare à cette mystérieuse échelle qui parut au patriarche Jacob, « où il voyait les anges monter et descendre[2]. » Que veut dire ceci, chrétiens? N'est-ce pas pour nous faire entendre que la croix de notre Sauveur renoue le commerce entre le ciel et la terre; que par cette croix les saints anges viennent à nous comme à leurs frères et leurs alliés, et en même temps nous apprennent que, par la même croix, nous pouvons remonter au ciel avec eux, pour y remplir les places que leurs ingrats compagnons ont laissées vacantes?

Où mettrons-nous donc notre gloire, mes frères, si ce n'est en la croix de Jésus? Car, comme dit l'apôtre saint Paul, « si lorsque nous étions ennemis, Dieu nous a réconciliés par la mort de son Fils unique; maintenant que nous avons la paix avec lui par le sang du Médiateur, comment ne nous comblera-t-il pas de ses dons? Et si, étant pécheurs, Jésus-Christ nous a tant aimés, qu'il est mort pour l'amour de nous, maintenant que nous sommes justifiés par son sang[3], » qui pourrait dire la tendresse de son amour? Or, si Dieu a usé envers nous d'une telle miséricorde pendant que nous étions des rebelles, que ne fera-t-il pas maintenant que par la croix du Sauveur nous sommes devenus ses enfants? « E.

1. Is., XXVIII, 18.
2. *Genes.*, XXVIII, 12.
3. *Rom.*, V, 8, 9, 10.

celui qui nous a donné son Fils unique, que nous pourra-t-il refuser [1]? »

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là toute ma gloire, c'est là mon unique consolation : autrement, dans quel désespoir ne me jetterait pas le nombre infini de mes crimes! Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, et l'incroyable difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur immense du cœur humain, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues, dont nous n'aurons nous-mêmes nulles connaissances; je frémis d'horreur, fidèles, et j'ai juste sujet de craindre qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtra pas devant votre face! « Et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux [2]? » Si le grand apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance « qu'il ne se sent point coupable en lui-même, ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant vous [3]; » que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon pontife miséricordieux, mon pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon âme. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance : tant que je vous verrai à la droite de votre père avec une nature semblable à la mienne, portant encore sur votre chair les cicatrices de ces aimables blessures que vous avez reçues pour l'amour

1. *Rom.*, VIII, 32
2. *Ps.* CXLII, 2.
3. I *Cor.*, IV, 4.

de moi, je ne croirai jamais que le genre humain vous déplaise, et la terreur de la majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de la miséricorde. Cela me rend certain que vous aurez pitié de mes maux : c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, parce qu'elle est toute mon espérance.

Mais est-il bien vrai, chrétiens, que nous nous glorifions en la croix du sauveur Jésus? Nos actions ne démentent-elles pas nos paroles? Ne faudrait-il pas dire plutôt que la croix nous est un scandale, aussi bien qu'elle l'a été aux Gentils [1]? La croix ne t'est-elle pas un scandale à toi, qui dédaignes la pauvreté, qui ne peux souffrir les injures, qui cours après les plaisirs mortels, qui fuis tout ce que tu vois à la croix, oubliant que Notre-Seigneur Jésus-Christ a trouvé sa vie dans la mort, et ses richesses dans la pauvreté, et ses délices dans les tourments, et sa gloire dans l'ignominie? L'apôtre saint Paul disait à ceux qui voulaient établir la justice par les œuvres et les cérémonies de la loi, que, « si la justice était par la loi, Jésus-Christ était mort en vain, et que ce grand scandale de la croix était inutile [2]. » Et ne pourrais-je pas dire aujourd'hui, avec beaucoup plus de raison, qu'en vain Jésus-Christ est mort à la croix, puisque, n'étant mort qu'afin de nous rendre un peuple agréable à Dieu, nous vivons avec une telle licence que nous contraignons presque les infidèles à blasphémer le saint nom qui a été invoqué sur nous? En vain Jésus-Christ est mort à la croix pour renverser la sagesse mondaine, si, après sa mort, on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses. En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par toute la terre, si nous nous faisons tous les jours de nouvelles idoles par nos passions

1. I *Cor.*, I, 23.
2. *Gal.*, II, 21; v. 11.

déréglées; sacrifiant non point à Bacchus, mais à l'ivrognerie; non point à Vénus, mais à l'impudicité; non point à Plutus, mais à l'avarice; non point à Mars, mais à la vengeance; et leur immolant, non des animaux égorgés, mais nos esprits remplis de l'esprit de Dieu, et « nos corps qui sont les temples du Dieu vivant, et nos membres qui sont devenus les membres de Jésus-Christ [1]. »

C'est donc une chose trop assurée, que la croix de Jésus n'est pas notre gloire; car, si elle était notre gloire, nous glorifierions-nous, comme nous faisons, dans les vanités? Pourquoi pensez-vous que l'apôtre saint Paul ne dise pas en ce lieu qu'il se glorifie en la sagesse de Jésus-Christ, en la puissance de Jésus-Christ, dans les miracles de Jésus-Christ, en la résurrection de Jésus-Christ, mais seulement en la mort et en la croix de Jésus-Christ? A-t-il parlé ainsi sans raison? Ou plutôt ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit, à l'entrée de ce discours, que la croix était un assemblage de tous les tourments, de tous les opprobres, et de tout ce qui paraît non-seulement méprisable, mais horrible, mais effroyable à notre raison? C'est pour cela que saint Paul nous dit « qu'il se glorifie seulement en la croix du sauveur Jésus; » afin de nous apprendre l'humilité, afin de nous faire entendre que nous autres chrétiens nous n'avons de gloire que dans les choses que le monde méprise.

Eh, dites-moi, mes frères, « le signe du chrétien, n'est-ce pas la croix? N'est-ce pas par la croix, dit saint Augustin [2], que l'on bénit, et l'eau qui nous régénère, et le sacrifice qui nous nourrit, et l'onction sainte qui nous fortifie? » Avez-vous oublié que l'on a imprimé la croix sur vos fronts, quand on vous a confirmés par le Saint-Esprit? Pourquoi l'imprimer sur le front? N'est-ce pas que le front est le

1. I *Cor.*, VI, 15, 19; *Ephes.*, V, 30.
2. *In Joann.*, tract. CXVIII, n° 5. tom. III, part. II, col. 801.

siége de la pudeur? Jésus-Christ par la croix a voulu nous durcir le front contre cette fausse honte, qui nous fait rougir des choses que les hommes estiment basses, et qui sont grandes devant la face de Dieu. Combien de fois avons-nous rougi de bien faire! Combien de fois les emplois les plus saints nous ont-ils semblé bas et ravalés! La croix imprimée sur nos fronts nous arme d'une généreuse impudence contre cette lâche pudeur; elle nous apprend que les honneurs de la terre ne sont pas pour nous.

Quand les magistrats veulent rendre les personnes infâmes et indignes des honneurs humains, souvent ils leur font imprimer sur le corps une marque honteuse, qui découvre à tout le monde leur infamie. Vous dirai-je ici ma pensée? Dieu a imprimé sur nos fronts, dans la partie du corps la plus éminente, une marque devant lui glorieuse, devant les hommes pleine d'ignominie, afin de nous rendre incapables de recevoir aucun honneur sur la terre. Ce n'est pas que, pour être bons chrétiens, nous soyons indignes des honneurs du monde; mais c'est que les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Nous sommes infâmes, selon le monde; parce que, selon le monde, la croix, qui est notre gloire, est un abrégé de toutes sortes d'infamies.

Cependant, comme si le christianisme et la croix de Jésus étaient une fable, nous n'avons d'ambition que pour la gloire du siècle : l'humilité chrétienne nous paraît une niaiserie. Nos premiers pères croyaient qu'à peine les empereurs méritaient-ils d'être chrétiens. Les choses à présent sont changées. A peine croyons-nous que la piété chrétienne soit digne de paraître dans les personnes considérables : la bassesse de la croix nous est en horreur; nous voulons qu'on nous applaudisse et qu'on nous respecte.

Mais ma charge, me direz-vous, veut que je me fasse honneur : si on ne respecte les magistrats, toutes choses iront en désordre. Apprenez, apprenez quel usage le chré-

tien doit faire des honneurs du monde : qu'il les reçoive premièrement avec modestie, connaissant combien ils sont vains; qu'il les reçoive pour la police, mais qu'il ne les recherche pas pour la pompe; qu'il imite l'empereur Héraclius, qui déposa la pourpre et se revêtit d'un habit de pauvre pour porter la croix de Jésus. Ainsi, que le fidèle se dépouille de tous les honneurs devant la croix de notre bon Maître; qu'il y paraisse comme pauvre, comme nu et comme mendiant; qu'il songe que, par la naissance, tous les hommes sont ses égaux; et que les pauvres, dans le christianisme, sont en quelque façon ses supérieurs. Qu'il considère que l'honneur qu'on lui rend n'est pas pour sa propre grandeur, mais pour l'ordre du monde, qui ne peut subsister sans cela; que cet ordre passera bientôt et qu'il s'élèvera un nouvel ordre de choses, où ceux-là seront les plus grands, qui auront été les plus gens de bien, et qui auront mis leur gloire en la croix du sauveur Jésus.

Adorons la croix dans cette pensée; assistons dans cette pensée au saint sacrifice qui se fait en mémoire de la passion du Fils de Dieu. Fasse Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous comprenions combien sa croix est auguste, combien glorieuse, puisqu'elle seule est capable de faire éclater sur les hommes la toute-puissance de Dieu, et de répandre sur eux les trésors immenses de sa miséricorde infinie, en leur ouvrant l'entrée à la félicité éternelle. *Amen.*

FIN DES SERMONS

PENSÉES

CHRÉTIENNES ET MORALES

DE LA PÉNITENCE

Quand on accoutumait les premiers chrétiens, dès l'établissement du christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions saintes et profanes, à quelle autre fin pouvait-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort, et leur enseigner que, s'ils avaient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devait pas être en eux-mêmes? D'où nous pouvons inférer, par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de corps nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos âmes sont gisantes et ensevelies. Partant, gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche; et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence : toute l'Église s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes, qui doit être la vraie viande des pénitents. Répandons nos oraisons devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée, et n'épargnons point nos

aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*[1].

Mais, ô vie humaine, incapable de toute règle ! si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante ? Ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces ; car, il est certain, la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée ; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais, sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir. Laissons donc au monde sa félicité ; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie ; autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence et par une piété sincère.

L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence, et, pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption ? Nous ne sommes innocents d'aucun crime, par les dispositions que nous nourrissons, comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles ; car ceux qui sortent d'entre leurs mains

1. II *Cor.*, vi, 2.

sont comme s'ils n'avaient point été traités. On s'en étonne; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes, les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Allez-vous rechercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte, ou celui qui vous guérit? Ce prophète lui a dit : Il vivra, et Dieu m'a dit qu'il mourrait de mort. Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant : Vous mourrez; comme Isaïe à Ézéchias [1], qui cependant le guérit. « La plaie profonde de la fille de mon peuple me blesse profondément; j'en suis attristé, j'en suis tout épouvanté : » *Super contritione filiæ populi mei contritus sum et contristatus; stupor obtinuit me* [2]. « N'y a-t-il donc point de résine dans Galaad? Ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? » *Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est tibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei* [3]?

Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâce et de prières, qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite, comme Israël sur la mort de Josias, le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple : faisons un deuil universel, poussons de profonds gémissements; pleurons avec larmes et avec soupirs, comme on pleure son fils unique; soyons pénétrés de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh! serait-ce trop s'affliger, puisque c'est son âme, c'est soi-même qu'on doit pleurer? Soyons donc tous dans les larmes; retranchons toutes les visites, comme au jour d'une grande affliction; séparons-nous, famille à famille, chacun à part, les hommes séparément, les femmes de même, afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite, en prières et en continence.

1. Is., XXXVIII, 1 et seq.
2. Ibid., VIII, 21 22.
3. Ibid., 22.

PUNITION ET PEINE DU PÉCHÉ

Dieu punit les pécheurs : premièrement, médicinalement pour eux, de peur qu'ils ne se délectent dans le péché et que, devenus incorrigibles, ils ne meurent dans l'impénitence; secondement, exemplairement pour les autres; troisièmement, pour une contrariété naturelle, par la répugnance nécessaire qu'il a au péché; naturelle, et par conséquent infinie; nécessaire, et par conséquent éternelle.

« J'entrerai en jugement avec vous, dit le Seigneur; j'entrerai en jugement avec les enfants de vos enfants : car passez aux îles de Céthim, et voyez s'il s'y est fait quelque chose de semblable. Y a-t-il quelque nation qui ait changé ses dieux, qui cependant ne sont point des dieux, et cependant mon peuple a changé sa gloire en de vaines idoles[1]? » Dieu condamne avec autorité; il convainc, par la comparaison des uns avec les autres; il confond le pécheur, en lui montrant quel abus il a fait de ses grâces

« Vous avez surpassé l'une et l'autre, Samarie et Sodome, par vos abominations; et vos sœurs pourraient paraître justes en comparaison de toutes les abominations que vous avez faites; car elles pourraient paraître justes en comparaison de vous. Confondez-vous, et portez votre ignominie, vous qui avez justifié vos deux sœurs[2]. » Il semble que les infidèles s'élèveront contre les chrétiens, qui ont méprisé tous les moyens de salut qui leur étaient offerts. Seigneur, diront-ils, voilà votre peuple : que lui a servi d'avoir été éclairé de vos lumières? quel usage a-t-il fait de tous vos dons? Pour nous, si nous ne vous avons pas adoré, c'est que nous ne vous avons pas connu. Ils sont

1. Jerem., II, 9.
2. Ezech., XVI, 51, 52.

justifiés par comparaison; mais Dieu ne laisse pas de les juger. Touché de leurs cris, il fait tomber sur les fidèles le surcroît de peine qui est diminué par leur ignorance. Ils semblent justifiés à proportion, dirai-je. Leur supplice semble n'être rien à comparaison. Dieu, dans l'étendue de sa puissance, sait bien trouver des règles dans la même peine.

Ego vado[1]: « Je m'en vais. » Ces paroles nous représentent Jésus-Christ se séparant et disant à l'âme le dernier adieu, rompant ses liaisons avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour te donner la vie, tu n'as pas voulu; adieu donc, adieu pour jamais, je me retire maintenant : *Ego vado;* c'est moi qui m'en vais, mais je te chasserai un jour : *Discedite a me*[2]: « Retirez-vous de moi. »

Trois choses à considérer : le pécheur quittant Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin Dieu chassant le pécheur. *Discedite*, « retirez-vous, » *maledicti*, « maudits, » *in ignem æternum*, « allez au feu éternel. » C'est alors que le damné conjurera toutes les créatures, et leur dira comme Saül à l'Amalécite : *Sta super me et interfice me, quoniam tenent me angustiæ, et adhuc tota anima mea in me est*[3] : « Appuyez-vous sur moi et me tuez, parce que je suis dans un accablement de douleur, et que toute mon âme est encore en moi. » Tant de liaisons que le pécheur avait avec Dieu se trouveront rompues tout à coup. « Que je voie le visage du roi, disait Absalon : » *Videam faciem regis : quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me*[4] : « S'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir. » Il n'y avait entre ce prince et David qu'une liaison; l'homme en a avec Dieu une infinité : un coup de foudre part, qui rompt tout : *Discedite :* « Retirez-vous. » Adieu, mon père: adieu, mon

1. Joann., VIII, 21.
2. Matth., XXV, 41.
3. II *Reg.*, I, 9.
4. Ibid., XIV, 32.

frère; adieu, mon ami; adieu, mon Dieu; adieu, mon Seigneur; adieu, mon maître; adieu, mon roi; adieu, mon tout. Jésus-Christ ne le peut plus souffrir, il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme il s'aime, parce qu'il est dans l'état de péché; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est humanisé en lui; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien, *omne bonum :* il ne reste pour tout bien en lui que la simplicité de son être, et c'est son malheur extrême, parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances et le sujet de toutes les misères possibles.

Maledicti, « maudits. » Cette parole exprime un jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur à toute l'exécration de sa justice; et elle contient une imprécation contre lui, qui déracine jusqu'aux moindres fibres de la capacité qui était en lui pour recevoir du bien et pour en faire : ainsi « ces deux maux viennent subitement fondre sur le pécheur, la viduité et la stérilité : » *Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas*[1]. Il se trouve moins capable de recevoir du bien que le néant; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu dans son jugement répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans le mal. « Il a rejeté la bénédiction, elle sera éloignée de lui : » *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo*[2].

In ignem æternum : « Allez au feu éternel; » feu surnaturel dans sa production, instrument de la puissance divine dans son usage, immortel dans son opération : méditez. Cela est-il vrai? Qui est-ce que cela regarde? Pourquoi, mon Sauveur, faut-il vous quitter? *Discedite,* « retirez-vous. » Votre bénédiction avant que de partir; *maledicti,* « vous êtes maudits. » Ce ne sera peut-être pas pour toujours; je reviendrai faire pénitence. Ah! mes yeux, que je

1. Is., XLVII, 9.
2. Ps. CVIII, 18.

vous ferai bien porter la peine de tous ces regards voluptueux qui me coûtent si cher! quel torrent de larmes ne vous forcerai-je pas alors à répandre! quelle violence ne ferai-je pas de tous mes sens pour en expier l'abus et les soumettre à la loi divine! Non, vous vous flattez en vain, il n'y aura plus de temps; tout est désormais éternel, le supplice comme la récompense.

Pourquoi, nous dit-on, pour un péché qui passe si vite, est-on condamné à une peine éternelle? « O homme, qui es-tu, pour répondre à Dieu [1]? » Et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta question : n'est-il pas vrai que, lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serais jamais infidèle? Toutes tes protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte, parce que Dieu confond tes projets; mais c'est là l'intention de ton cœur; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur : et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit! Tout passe pour toi comme l'eau : n'est-il pas juste ensuite « que celui qui n'a jamais voulu cesser de pécher, ne cesse jamais aussi d'être tourmenté? » *Ut nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato* [2].

Les hommes font leur plaisir de ce que Dieu envoie pour se venger, tant ils sont abandonnés au sens réprouvé de leur cœur : *Tradidit eos in reprobum sensum* [3]. Dieu fera à

1. *Rom.*, IX, 20.
2. S. Greg. Mag., *Moral.*, lib. XXXIV, n° 36; tom. I. col. 1133
3. *Rom.*, I, 28.

sor leur supplice de ce qui a été leur plaisir; car les satisfactions que l'homme pécheur goûte dans les objets de ses passions, deviennent dans la main du Dieu vengeur un aiguillon qui ne cessera de les tourmenter : *Quæ sunt delectamenta homini peccanti, fiunt irritamenta Domino punienti*[1].

L'impunité fait naître dans les hommes un certain sentiment que Dieu ne se soucie pas des péchés : ensuite une autre réflexion, quand on en a commis un, qu'il vaut autant aller à tout. Ayant une fois tiré l'épée, on franchit toutes les bornes. Il n'y a que le premier obstacle qui coûte à vaincre, la pudeur; on avale après la honte.

BONTÉ ET JUSTICE DE DIEU

La bonté et la justice divines sont comme les deux bras de Dieu ; mais la bonté est le bras droit; c'est elle qui commence, qui fait presque tout, qui veut paraître dans toutes les opérations. Que les hommes s'y laissent conduire, elle remplira tout de bienfaits et de munificence : mais au contraire, si l'insolence humaine s'élève contre elle, la justice, cet autre bras qui devait demeurer à jamais sans action, se meut contre la malice des hommes. Ce bras terrible, qui porte avec soi les foudres, la fureur, la désolation éternelle, s'élèvera aussi pour écraser les têtes de ses ennemis. Il y a une espèce de partage entre la bonté et la justice ; la bonté a la prévention, tous les commencements lui appartiennent; toutes les choses aussi dans leur première institution sont très-bonnes. La justice ne s'étend qu'à ce qui est ajouté, qui est le péché. Mais il y a cette différence,

1. S. Aug. *Enar. in Psal.* VII, n° 16; t. IV, col. 37.

que la justice ne prend jamais rien sur les droits de la bonté. La bonté au contraire anticipe quelquefois sur ceux de la justice; car par le pardon elle s'étend même sur les péchés, qui sont le propre fonds sur lequel la justice travaille.

COMBIEN DIEU AIME A PARDONNER

Dieu estime tellement de pardonner, que non-seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met, pour ainsi dire, son pardon en vente; il veut être payé en même monnaie; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font; et, voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous ayons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon, afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera, avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit, c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriverait à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures; et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a offensé : je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour vous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander. C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui; tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres.

DU PARDON DES ENNEMIS

Pour pardonner à ses ennemis, il faut combattre premièrement la colère qui respire la vengeance; secondement, la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchants soient réprimés; oui, par les lois. Mais quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout; et l'on verrait un désordre extrême si chacun se faisait justice.

DES JUGEMENTS HUMAINS

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances, autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au-dessus des jugements humains, plus que jamais homme vivant n'avait fait, non-seulement par sa doctrine, mais encore par sa vie. La possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opinions : il n'a rien donné à l'opinion, rien à l'intérêt, rien au plaisir, rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par-dessus les égards humains? On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par-dessus les

pensées des hommes, à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité tout entière sur les jugements humains, en se mettant au-dessus : c'est à lui de confirmer ce qu'il y reste de droit, de fixer ce qu'il y a de douteux, et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

Réglons donc tous nos jugements sur celui de Jésus-Christ. Madame, voilà la règle que se propose sans doute une princesse si éclairée : c'est la seule qui est digne d'une âme si grande et d'un esprit si bien fait et si pénétrant. Vos lumières seront toujours pures, quand elles seront dirigées par les lumières d'en haut. On louera plus que jamais ce juste discernement, ce jugement exquis, ce goût délicat, quand vous continuerez à goûter les célestes vérités, et à préférer les biens que l'Évangile nous présente à tous ceux que le monde nous donne, et à tous ceux qu'il promet, beaucoup plus grands que ceux qu'il nous donne. Tous les peuples, déjà gagnés à Votre Altesse Royale par une forte estime, et par une juste et très-respectueuse inclination, y joindront une vénération qui n'aura point de limites, et qui portera votre gloire à un si haut point, qu'il n'y aura rien au-dessus que la gloire même des saints, et la félicité éternelle.

Nous péchons doublement dans l'estime que nous faisons de notre prochain : premièrement, en ce que nous présumons dans les autres les vices que nous sentons en nous-mêmes; secondement, en ce que nous les trouvons bien plus blâmables dans les autres que dans nous-mêmes. Saint Grégoire de Nazianze dit[1], si je ne me trompe, que nous sommes comme le miroir où nous voyons les autres; parce qu'en effet, ne connaissant pas leur intérieur, nous ne pouvons en juger que par quelque chose de semblable que

1. *Orat.* XXVIII, n° 1; tom. I, p. 473.

nous connaissons, qui est nous-mêmes. Mais si nous sommes le miroir où nous voyons les affections des autres, les autres doivent être le miroir où nous voyons la difformité de nos propres vices, que nous ne remarquons pas assez quand nous les considérons en nous-mêmes.

On est habitué à juger des autres par soi-même : il semble que nous ne pouvons presque pas faire autrement; mais c'est conjecture. Là, nous faisons deux fautes : premièrement, d'attribuer aux autres nos vices; secondement, de les voir dans les autres bien plus grands qu'en nous-mêmes; et la troisième faute que nous commettons, c'est qu'en voyant les fautes des autres nous devrions songer, par la même raison, que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous. Nous ne pardonnons rien aux autres; nous ne refusons rien à nous-mêmes.

Tout oblige l'homme de se tenir en posture d'un criminel, qui doit non juger, mais être jugé, « jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres : » *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum*[1]. Pour juger, il faut être innocent. Le coupable qui juge les autres se condamne lui-même par même raison. *In quo enim judicas alium, teipsum condemnas*[2]. *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat*[3] : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre. » *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo*[4] : « Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil. » Hypocrite; parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas; parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender, il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. Suivez les

1. I *Cor.*, IV, 5.
2. *Rom.*, II, 1.
3. Jean., VIII, 7.
4. Matth., VII, 5.

hommes, ils vous blâment; ne les suivez pas, ils vous critiquent de même par un désir opiniâtre de contredire.

Il est nécessaire de se mettre en la place des autres, pour juger de la même mesure ce que l'on fait et ce que l'on souffre. Dieu, par l'injure que nous souffrons, extorque de nous la confession de la vérité : « Car ceux qui font du mal aux autres reconnaissent que cela est un mal, lorsqu'on leur fait souffrir le même traitement : » *Nam qui mala faciunt clamant mala esse quando patiuntur* [1].

DE LA MEDISANCE

La médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis; secondement, elle va par embûches : « La bouche de l'homme trompeur s'est ouverte pour me déchirer : » *Os dolosi super me apertum est* [2]; troisièmement, elle assiége, elle empêche toutes les ouvertures de la justification; elle fait venir la calomnie de tant de côtés que l'innocence assiégée ne peut se défendre : « Ils m'ont comme assiégé par leurs discours remplis de haine : » *Sermonibus odii circumdederunt me* [3]. Alors il n'y a de recours qu'à Dieu : « Ne vous taisez pas, mon Dieu, sur le sujet de mon innocence : » *Deus, laudem meam ne tacueris* [4].

DE LA VERTU

La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit, parce que son

1. S. Aug., *In Ps.* LVIII, *Enar.* I; tom. IV, col. 865.
2. *Ps.*, CVIII, 1.
3. Ibid., 2.
4. Ibid., 1.

étendue est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour; de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace. Et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux : il y a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de détour pour les faire décliner au vice; il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connaître; ce point indivisible, dans lequel la vertu consiste, est si inconnu, si fort imperceptible. Aristote dit [1] que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage. Et qui est cet homme sage? Chacun le pense être; et si vous voulez le définir, il le faudra faire par la vertu même, et ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Au grand courage rien n'est grand : de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître : il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

La foi est hardie. Rien de plus hardi que de croire un Dieu homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes; car elles surmontent tous les obstacles : elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

1. *De Morib.*, lib. II, cap. IX.

DE LA VRAIE DÉVOTION

La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un État, y est au contraire d'un grand secours. « Elle défend de vouloir du mal à personne, d'en faire à autrui, d'en dire, d'en penser de qui que ce soit; elle ne souffre pas qu'on entreprenne, même contre un particulier, ce qui ne serait pas permis contre un empereur; et combien plus interdit-elle à son égard tout ce qu'elle ne permet pas contre le dernier des sujets ! » *Male velle, male facere, male dicere, male cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem, id nec in quemquam; quod in neminem eo forsitan magis nec in ipsum* [1].

OPPOSITION DE LA NATURE ET DE LA GRACE

L'Évangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature et la grâce; et néanmoins la grâce agit selon la nature, et ne pervertit pas son ordre. Quant à l'objet auquel la grâce nous applique, il y a entre elle et la nature une étrange opposition; mais quant à la manière dont la grâce nous fait agir, elle a avec la nature une entière ressemblance et une parfaite conformité. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* [2]: « Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. »

1. Tertul., Apol., n° 36.
2. Rom., vi, 19.

DES BIENS ET DES MAUX DE LA VIE

Il y a des biens qu'on désire pour eux-mêmes, sans avoir égard à ce qu'ils produisent, comme le plaisir qui n'a aucune mauvaise suite; d'autres que l'on désire, et pour eux-mêmes, et pour les autres biens qu'ils apportent, comme de se porter bien, d'être sage; d'autres que l'on ne désire que pour les suites, comme d'être traité quand on est malade, d'exercer quelque art pénible. Ainsi il y a des biens laborieux, et c'est une suite nécessaire de cette vie misérable, où les biens ne sont pas purs.

La vie présente est fâcheuse : on se plaint toujours de son siècle; on souhaite le siècle passé qui se plaignait aussi du sien. La source du bien est corrompue et mêlée; aussi le mal prévaut. Quand il est présent, on le croit toujours plus grand que jamais. Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. Dans ce dégoût, « qui nous fait voir les biens qu'on nous promet? » *Quis ostendet nobis bona*[1]? En attendant, cherchons la paix, et poursuivons-la avec persévérance; car elle est encore éloignée. *Quære pacem, et persequere eam*[2]. Il faut d'abord la chercher dans sa conscience, et travailler à se l'y procurer.

DE L'ORGUEIL

C'est un orgueil indiscipliné qui se vante, qui va à la gloire avec un empressement trop visible; il se fait moquer de lui; c'est au contraire un orgueil habile, que

1. *Ps.*, IV, 6.
2. *Ps.*, XXXIII, 14.

celui qui va à la gloire par l'apparence de la modestie.

Quelques-uns semblent mépriser l'opinion des autres. Ce sont des hommes, disent-ils ; mais ils s'admirent eux-mêmes ; ils mettent leur souverain bien à se plaire à eux-mêmes, comme si eux-mêmes n'étaient pas des hommes.

Quiconque a cette pensée veut plaire aux autres ; mais il feint de se contenter de soi-même, pour l'une de ces deux raisons : premièrement, ou parce qu'il ne peut acquérir l'estime des autres, et il s'en console en se méprisant soi-même ; secondement, par une certaine fierté qui fait que, désirant l'estime des autres, il ne veut pas la demander, et veut l'obtenir comme une chose due ; en quoi il est d'autant plus possédé de cette passion, qu'il la couvre davantage. Mais il croit toujours y arriver par cette voie ; et la gloire le charmera d'autant plus, qu'il l'aura acquise en la méprisant ; c'est comme un tribut qu'il exige, pour marque d'une plus grande souveraineté et indépendance, comme s'il était au-dessus même de l'honneur.

La modestie et la modération dans les honneurs peut venir de ces principes mauvais : premièrement, l'âme est contente, et hume tout l'encens en elle-même, ce qui devrait être au dehors et au dedans, et y rentre bien avant ; secondement, l'extérieur paraît affable, ce qui fait quelque montre de modestie ; et souvent cela vient de ce que l'âme, contente en elle-même et pleine de joie, la répand sur ceux qui approchent, et les traite bien ; comme au contraire une humeur chagrine décharge sa bile sur eux par un superbe dégoût.

DE L'AMITIÉ

L'amitié entre les inégaux est soutenue, d'une part, par l'humilité, de l'autre, par la libéralité.

Est amicus solo nomine amicus. Nonne tristitia inest usque ad mortem [1]? « Il y a un ami qui n'est ami que de nom. N'est-ce pas une douleur qui dure jusqu'à la mort? » Les faux amis laissent tomber dans le piége, faute d'avertir On souffre tout; on reprend avec envie; on s'en vante après comme pour se disculper; on affecte un certain extérieur dans la mauvaise fortune, pour soutenir le simulacre d'amitié, et quelque dignité d'un nom si saint.

On peut concevoir de l'inimitié contre son prochain, à cause de quelque action qu'il a faite qui nous déplaît. Cette disposition est très-dangereuse; mais l'inimitié contre l'état de la personne est encore plus à craindre. Souvent on conçoit de l'envie et de l'inimitié par fantaisie, par antipathie. On ne sait pourquoi; on le sait; on ne le dit pas; on le sait et on le dit : c'est la disposition de Saül contre David.

DE LA JUSTICE

Si les juges, qui ne sont équitables qu'aux puissants, regardaient la justice comme une reine à laquelle seule il faut complaire, ils s'empresseraient, pour mériter son approbation, de faire droit à tous, sans acception de personnes.

Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes. On voit un grand crime fait, une grande tromperie, une machination pleine d'artifices; on ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni; à quelque prix que ce soit, on en veut connaître l'auteur; et on aime mieux deviner, au

1. *Eccli.*, XXXVII, 1.

hasard de punir un innocent, que de ne sembler pas avoir déterré le coupable. *Justa, juste; bona, bene.*

Pour voir quel est dans le monde l'avantage de l'injuste sur le juste, il faut supposer l'un et l'autre parfait en son art. L'injuste faisant injure sera caché ; le souverain degré d'injustice est d'être injuste et de paraître juste ; au contraire, le plus haut degré de justice, c'est de ne s'émouvoir de rien, et d'être souverainement juste sans vouloir le paraître, et ne le paraissant pas en effet. Le plus heureux, au jugement de presque tous les hommes, sera l'injuste.

DES ROIS ET DES GRANDS

Un roi doit agir comme si Dieu était présent ; il ne le voit pas en lui-même, mais il lui est présent par ses œuvres, comme le prince l'est dans l'étendue de ses États par ses différentes opérations. La majesté de Dieu lui doit être d'autant plus présente, qu'il en porte en lui-même une image plus vive et plus auguste.

Un roi a deux devoirs à remplir : pour le dedans, rendre la justice par lui-même, la faire rendre par ses officiers ; et pour le dehors, garder la foi dans les paroles qu'il donne ; mais bien prendre garde à ce qu'il promet. Car « tel promet, qui est percé ensuite comme d'une épée par sa conscience : » *Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientiæ*[1].

Le prince, pour gouverner avec sagesse, doit juger de la disposition de ses sujets par la sienne : *Intellige quæ sunt proximi teipso*[2]. Il faut qu'il se montre tel aux particuliers

1. *Prov.*, XII, 18.
2. *Eccli.*, XXXI, 18.

qu'il voudrait qu'ils fussent à son égard, si eux étaient princes, et lui particulier. Mais les princes ont bien de la peine à se mettre en comparaison : ils croient que tout leur est dû, et cependant ils doivent plus qu'on ne leur doit. Je suis, disent-ils souvent, et en eux-mêmes et par leur conduite, et il n'y a que moi sur la terre[1]. Dieu châtie les injustices des rois après leur mort.

La justice dans un souverain demande de la fermeté et de l'égalité. Trois vertus sont comme les sœurs de la justice qui doit le caractériser : la constance, la prudence, la clémence ; la première, pour l'affermir dans la volonté de suivre la loi ; la seconde, pour le discernement des faits ; la troisième, pour supporter les faiblesses et lui apprendre à tempérer en certaines choses la rigueur de la loi.

Il est plus beau d'être vaincu par la justice que de triompher par les armes ; car, lorsque nous sommes vaincus par la justice, la raison triomphe en nous, qui est la principale partie de nous-mêmes ; et c'est alors que les rois sont rois, quand ils font régner la justice sur eux-mêmes, parce que, comme dit Platon, « la gloire d'un règne consiste dans l'amour de l'équité : » *Quia regni decus est æquitatis affectus.*

Un prince doit faire des conquêtes dans son propre État, en gagnant ses peuples à soi, en les gagnant à Dieu et à la justice, en déracinant les vices.

Un État est bien disposé par l'exemple, qui change les personnes et les forme à la vertu : au lieu que les lois sont souvent des remèdes qui surchargent, loin de soulager.

Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée ; ce sont les flatteurs. Contre ceux-là le prince n'est pas sur ses gardes : ce sont cependant les plus proches ; et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut

1 Is., XLVII, 10.

qu'un roi soit au-dessus des louanges; et il ne doit en être touché qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes, pour leur inspirer de loin *causas odii*.

Si les grands ont peu de justice, c'est qu'ils ne peuvent s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même : » *Alii ne feceris quod tibi fieri non vis*; à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela, il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent en la place du faible; qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudraient leur être fait; mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit; c'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au-dessus des autres, pour soutenir leurs besoins, et entrer dans leurs justes sentiments contre ceux qui les oppriment.

DES GENS DE BIEN

La justice est une espèce de martyre. L'homme de bien, dans les fonctions publiques, ne peut gratifier ses amis; l'injuste le peut. L'homme de bien se donne des bornes à lui-même; l'injuste n'en connaît aucune. Celui à qui il fait du bien croit qu'il lui est dû; il n'oblige proprement que la société, et qui est encore une multitude toujours ingrate. Il souffre les injures et s'expose à toutes sortes d'outrages, croyant qu'il n'est non plus permis à un homme de bien de faire du mal qu'à un médecin de tuer.

Il est peu considéré, parce qu'il ne peut se faire d'amis que par la vertu, qui est une faible ressource; parce que

les hommes ordinairement sont injustes; car ils ne blâment que ceux qui sont injustes à demi. Ceux qui arrivent par leur injustice jusqu'à opprimer l'autorité des lois sont loués non-seulement par les flatteurs, mais parce qu'en effet le genre humain ne juge que par les événements; que l'injustice impunie passe aisément pour justice, si peu qu'elle ait d'adresse pour se couvrir de prétextes, et que les hommes estiment heureux ceux qui sont venus à ce point. Car il est vrai que les hommes ne blâment l'injustice que parce qu'ils ne peuvent la faire, et qu'ils craignent de la souffrir.

De tout cela, il résulte que c'est principalement aux grands de pratiquer la justice : premièrement, parce qu'ils sont personnes publiques, dont le bien, comme tels, est le bien public; secondement, parce qu'ils ne craignent rien à cause de leur puissance; troisièmement, parce que leur appui doit être l'amour, la reconnaissance, le respect de la multitude qui aime la justice, dont l'amour ne se corrompt en nous qu'à cause des intérêts particuliers.

Les hommes se réjouissent quand ils voient tomber ceux qui sont gens de bien : ils prennent plaisir de le publier. Premièrement, vous les blâmez; ils font plus, ils se condamnent, ils se châtient; secondement, quand vous péchez par leurs exemples, vous faites pis qu'eux; car ils ne cherchent pas à s'excuser. « Ainsi celui-là est plus criminel que David, qui ose se permettre les crimes de ce roi, parce que c'est lui qui les a commis : » *Inde anima iniquior, quæ cum propterea fecerit quia fecit David, pejus fecit quam David* [1].

Quand vous croyez qu'on ne peut pas être homme de bien à la cour, vous rendez témoignage contre vous-même, vous vous condamnez vous-même.

1. S. Aug., *Enar. in Ps.* L; tom. IV, col. 402.

Tant qu'on est attaché au monde, on ne soupçonne pas qu'on puisse seulement aimer Dieu; on prend tout à mal.

Les méchants ne veulent point trouver de bons, de peur de conviction, et pour ne point se joindre aux bonnes œuvres. De tout temps la profession de vouloir bien faire a été odieuse au monde.

On hait les gens de bien, « parce qu'ils rendent témoignage contre le monde, que ses œuvres sont mauvaises: » *Quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt* [1]. On en médit; on donne de mauvaises couleurs à leurs actions : on veut se persuader et dire qu'il n'y en a point.

On ne saurait s'élever trop fortement contre ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux. D'où résulte : premièrement, qu'ils désespèrent de le pouvoir devenir; secondement, qu'ils ne se joignent à aucune œuvre de piété, parce qu'ils soupçonnent toujours du mal caché.

Pour prémunir les esprits contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons-leur : *Estote tales, et invenietis tales :* « Soyez tels que vous désirez de voir les autres, et vous en trouverez qui vous ressemblent. » Dans la grange tout semble paille, le bon grain est mêlé et caché dedans; il faut profiter de ce mélange. L'Église est ici-bas comme dans un pèlerinage; elle est étrangère : faut-il s'étonner si elle est mêlée de tant d'étrangers?

DU MONDE

Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs souvent le connaissent mieux que ceux qui sont comme acteurs.

1. Joann., VII, 7.

Dieu envoie annoncer avec diligence à ceux qui espèrent toujours dans le monde, aux gens de la cour que leur espérance engage : *Væ terræ :* « Malheur à la terre. » Mais à qui ce malheur? *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem exspectantem et conculcatam :* « Allez en diligence, ambassadeurs, vers une nation divisée et déchirée, vers une nation qui espère et qui attend, et qui est foulée aux pieds. » Et combien n'est-elle pas foulée aux pieds? *Cujus diripuerunt flumina terram ejus* [1] : « Dont la terre est ravagée par l'inondation des fleuves, » à qui tout ce qui coule et s'échappe a ôté tout le solide.

Les vanités, les vices nous trompent dès le commencement du monde, et nous ne sommes pas encore désabusés de leur tromperie.

DU TEMPS

Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais, et comme la lie de tout l'âge.

IL FAUT RÉGLER SA VIE

C'est un grand défaut dans les hommes de vouloir tout régler, excepté eux-mêmes.

1. Is., XVIII, 1, 2.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre, ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer. Ceux-là commenceront, à la mort, une malheureuse stabilité. La Providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin, sans y penser, ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer; « il faut donc régler sa vie, et l'accomplir de manière que chaque jour nous tienne lieu de toute la vie : » *Id ago ut mihi instar totius vitæ sit dies* [1].

Je converse avec moi-même comme avec le plus légitime censeur de ma vie.

DE LA SOCIÉTÉ

La société consiste dans les services mutuels que se rendent les particuliers; c'est pourquoi elle se lie par la communication et permutation : et tout cela est né du besoin, parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme puisse suffire à tout. Ainsi la société demande la diversité des ouvrages; car s'il n'y en avait que d'une sorte, chacun serait suffisant à soi-même. De là vient que deux médecins ne composeront jamais une société; mais le médecin, par exemple, et le laboureur. Ils se donnent donc l'un à l'autre les choses dont ils ont besoin. Mais d'autant qu'il y en a dont l'ouvrage vaut mieux que celui des autres, afin d'obliger le meilleur à donner au moindre, il a fallu faire une mesure commune, et cela les hommes l'ont fait par l'estimation. Or, afin que cela fût plus commode, d'autant qu'il semblait extrêmement difficile d'égaler des choses de si différente nature, comme une maison et du blé, on a introduit l'usage de l'argent. Je vous donne mon blé, par

1. Senec., ep LXI.

exemple, mais j'aurai besoin d'un logement dans quelque temps. Je fais un échange avec Paul afin de me loger; mais Paul n'a pas de quoi m'accommoder, il substitue de l'argent en la place du logement que je lui demande; et ainsi l'argent m'est comme caution que je pourrai avoir une maison quand la nécessité me pressera, sans quoi il est évident que je ne délivrerais pas mon blé que je ne visse la maison en mes mains. C'est pourquoi Aristote appelle l'argent : *Fidejussor nummus, sponsor* [1].

L'argent n'est pas une chose que la nature désire pour lui-même, car les métaux par eux-mêmes n'ont aucun usage utile au service de l'homme. Aussi, dans l'origine des choses, les richesses consistaient dans la possession des biens dont la nature avait besoin, et dont le désir nous est naturel, tel qu'est le froment, le vin et les troupeaux : nous le voyons dans les patriarches. Que si l'argent ne nous est nécessaire que comme substitué en la place de ces choses, le désir n'en doit pas être plus grand qu'il serait de ces choses-là même. Le désir maintenant va à proportion du besoin : or les bornes du besoin sont étroites. La nature est sobre et se contente de peu; mais la cupidité est venue, qui ne s'est plus voulu contenter du nécessaire; par les degrés du commode, du plaisant, du bienséant, elle est montée au délicieux, au mou, au superflu, au somptueux. Nous nous sommes fait certaines règles d'une bienséance incommode; d'où il est arrivé qu'un homme peut être pauvre, et néanmoins ne manquer de rien de ce que la nature désire : et cela c'est absolument ne manquer de rien; parce qu'il faut contenter la nature, non l'opinion. La pauvreté n'est plus opposée à la nécessité, mais au luxe; et, ainsi, ce que dit Aristote se vérifie en cette rencontre, « que les hommes ne travaillent qu'à irriter la soif de leurs cupidités [2]. »

1. *De Morib.*, lib. V, cap. VIII.
2. Ibid., lib. VII, cap. XV.

DE LA GUERRE

La guerre est une chose si horrible, que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur : en quoi je ne puis souffrir l'extrême brutalité des anciens, qui avaient fait une divinité pour la guerre; au lieu qu'un esprit qui ne s'occupe qu'aux armes est non un Dieu, mais une furie. S'il venait un homme ou du ciel ou de quelque terre inconnue et inaccessible, où la malice des hommes n'eût pas encore pénétré, à qui on fît voir tout l'appareil d'une bataille et d'une guerre, sans lui dire à quoi tant de machines épouvantables, tant d'hommes armés seraient destinés, il ne pourrait croire autre chose, sinon que l'on se prépare contre quelque bête farouche ou quelque monstre étrange, ennemi du genre humain. Que si on venait à lui dire que cela se prépare contre des hommes, il ne faut point douter que ce récit ne lui fît dresser les cheveux, qu'il n'eût en abomination une si cruelle entreprise, et qu'il ne maudît mille et mille fois ceux qui l'auraient conduit en une terre si inhumaine. Mais encore souffrons que les nations se battent les unes contre les autres, puisque telle est notre inhumanité et notre fureur, que, lorsque nous nous trouvons séparés de quelques fleuves ou quelques montagnes, ou par quelques légères différences de langage ou de mœurs, nous semblons oublier que nous avons une nature commune; mais que des peuples qui se sont associés ensemble sous les mêmes lois et le même gouvernement, afin de se prêter un secours mutuel, que ces peuples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des guerres sanglantes, cela passe à la dernière extrémité de la fureur.

DU CORPS

Penser que le corps n'est qu'une victime que la charité consacre; en l'immolant, elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler : une masse de boue qu'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Si un roi était obligé de demeurer dans quelque pauvre maison, il lui procurerait un ornement passager, et y ferait briller quelque rayon de la magnificence royale. Ainsi cette terre et cette poussière, qui forme notre corps, est revêtue de quelque éclat en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de la poussière, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption.

Plût à Dieu que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier! Car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons ce corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins surprenante! malheureux homme que je suis! Et vous vous attachez à ce corps mortel, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle?

Je ne sais pourquoi je suis uni à ce corps mortel, ni pourquoi, étant l'image de Dieu, il faut que je sois plongé dans cette boue. Je le hais comme mon ennemi capital, je l'aime comme le compagnon de mes travaux; je le fuis comme ma prison, je l'honore comme mon cohéritier.

Regarder la vie comme un faux ami ; fermer les sens, vivre hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu. Mener une vie au-dessus de tout ce qui est visible, et recevoir les idées divines, toujours nettes et immuables, nullement mélangées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Être par ce moyen, et devenir de plus en plus un miroir très-net de Dieu et des choses divines ; s'élever à la lumière par la lumière, c'est-à-dire, à la plus claire par la plus obscure ; goûter par avance la vie céleste.

DE LA MORT

Voyez cette bouche ouverte, ce visage allongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains moments comme de fort loin : autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir, qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie ; chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien ; et, dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paraît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit, sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout à coup le visage comme à travers un nuage ; et enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où ; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort : sa femme ne pleure plus et croit être tranquille, cependant elle demeure étourdie, comme si elle était tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort ; on croit à toute heure voir entrer le défunt ; l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet

qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle : son affection envers la mémoire de son ami, et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire que cela est un des principes de l'idolâtrie ; un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher ; car dans le coup on écoute peu les consolations.

La mort nous doit rendre plus forts contre la douleur, et la douleur contre la mort. Dans l'heure de la mort, deux sentiments à corriger : premièrement, la crainte, celle qui trouble ; secondement, quand tout est désespéré, par dépit on voudrait bientôt finir, et par impatience à cause de la douleur.

FUNESTES EFFETS DES PLAISIRS

L'intempérance a attiré les plus terribles châtiments. Il ne faut pas jeter les yeux sur l'objet, ni se permettre le moindre retour : se rappeler la femme de Loth. L'adultère de David a été plus puni que son meurtre. La volupté affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture, comme on le voit dans Samson et dans Salomon. La volupté commence ses attaques par les yeux : ce sont les premiers qui se corrompent. L'impudicité est nommée la première et avec l'idolâtrie : elle s'excuse toujours sur sa faiblesse. La luxure et la dépense se tournent en cruauté.

DES PASSIONS

Le plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions doit être balancé avec celui de les contenter ; et il empor-

tera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté.

Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia[1] : « Les passions volages de la concupiscence renversent l'esprit, même éloigné du mal. » Pourquoi? Parce que, errants d'un désir à un autre, à la fin il s'en trouve quelqu'un qui nous surprend ; comme un malade chagrin, qu'on tâche de divertir, tantôt par un objet, tantôt par un autre ; on lui propose des jeux de toutes façons ; enfin insensiblement on l'amuse.

COMMENT ON S'ENGAGE DANS LES EMPLOIS

Nous nous plaignons de notre ignorance ; mais c'est elle qui fait presque tout le bien du monde : ne prévoir pas fait que nous nous engageons. C'est ainsi qu'on entre dans le mariage et dans les emplois, qu'on se détermine à aller à la guerre. On n'a qu'une vue générale des incommodités qui s'y trouvent. On s'engage, on trouve mille accidents imprévus ; on voudrait retourner en arrière, il est trop tard, on est engagé.

LES PARENTS NE DOIVENT PAS S'OPPOSER A LA VOCATION DE LEURS ENFANTS

VERTUS DE SAINTE FARE

Que n'a pas gâté la concupiscence? elle a vicié même l'amour paternel. Les parents jettent leurs enfants dans les

1. *Sap.*, IV, 12.

religions sans vocation, et les empêchent d'y entrer contre leur vocation.

Les parents de sainte Fare veulent la forcer d'entrer dans le mariage, mais on la veut ôter à Jésus-Christ; on lui veut ravir l'Époux céleste. Sainte Fare s'en prend à ses yeux innocents, qu'elle éteint, qu'elle noie dans un déluge de larmes. Cette sainte, qui se renferme, a voulu n'être jamais vue et ne jamais voir.

Mais quelle fut la fécondité de sainte Fare, par l'union qu'elle contracta avec l'Époux céleste? Le voisinage, tout le royaume, l'Angleterre même, recueillirent les précieux fruits de ce mariage tout divin. Elle enfanta à Jésus-Christ saint Faron, son frère, que je ne puis nommer sans confusion et sans consolation; sans consolation, parce qu'il m'apprend mes devoirs; sans confusion, parce qu'il accable mon infirmité par l'exemple de ses vertus. Diocèse de Meaux, ce que tu dois à Fare est inestimable; tu lui dois saint Faron. Et vous, mes filles, qui avez pour mère et pour modèle sainte Fare, donnez, par vos prières, un imitateur de saint Faron à ce diocèse.

VERTUS DE SAINTE GORGONIE

Elle ne s'est point souciée de se charger d'or, ni de pierreries, ni de cette beauté étrangère qu'on achète ou qu'on s'attache par artifice, faisant une idole de l'image de Dieu. Point d'autre rouge sur son visage que celui que causait la pudeur, ni de blanc que celui que donne l'abstinence : elle laissait les autres ornements à celles à qui la pudeur est une honte, qui désirent la santé pour la beauté, l'embonpoint, la vivacité pour le teint; laides par leur beauté empruntée, déshonorées par leurs ornements artificiels, défigurées par leur air, choquantes et importunes par leur agrément affecté.

Qui a plus su? qui a moins parlé? O corps exténué! ô âme, qui soutenait le corps presque sans aucune nourriture! ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! O membres tendres et délicats, couchés sur la dure! O gémissements! ô cris de la nuit pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! ô fontaines de larmes, sources de joie! O Ève! ô appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmontés par la continence! ô Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix, honorés par la pratique de la pénitence! O femme qui a fait voir que la différence du sexe n'est pas dans l'esprit ni dans le cœur!

HONNEUR DU AUX SAINTS

Le vrai honneur que nous devons rendre aux saints, c'est de les imiter. Leurs reliques nous prêchent, en nous invitant à suivre leurs exemples; elles nous demandent un reliquaire vivant, les vertus, le cœur.

DES PRÉDICATEURS

Condition périlleuse des prédicateurs, à qui il n'y a rien, ni tant à désirer, ni tant à craindre, que la satisfaction et même le profit de leurs auditeurs.

Nous parlons contre le luxe, et on nous l'amène devant nos yeux : nous élevons nos voix contre les irrévérences scandaleuses, et nous n'entendons autre chose. Il y a quelques gens de bien qui gémissent en leur conscience, qui disent en eux-mêmes : Ils ont raison. Mais nous ne les connaissons pas : ils se cachent parmi la presse, et ils nous échappent.

PENSÉES DÉTACHÉES

Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une incurie de toutes choses, qui ne prennent rien à cœur, qui se donnent à ce qui est présent, et n'ont du futur aucune inquiétude, non point parce qu'ils ne croient pas, mais parce qu'ils n'y songent pas. Ils ne nient pas, mais ils ne sont pas persuadés du siècle futur.

Les hommes estiment faiblesse de ne s'attendre qu'à Dieu. Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs, qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien; on croit que quand on a recours à Dieu, c'est que les choses sont désespérées, et qu'il n'y a plus rien à faire.

La curiosité nous porte à disputer des choses divines, et produit en nous l'empressement d'en parler; de là naît ensuite le mépris et l'indifférence; il semble qu'on s'intéresse pour la piété, et, dans le fait, on en détruit tout l'esprit. La curiosité veut aller toute seule; la foi accorde et tempère toutes choses.

Il y a des hypocrites qui ont dessein de tromper; il y a des hypocrites qui trompent, et n'en ont pas précisément le dessein, mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale; les premiers sont plus dangereux pour les autres, et les seconds pour eux-mêmes.

Il semble qu'il y ait des personnes que Dieu n'ait destinées que pour les autres, pour instruire, pour donner exemple. Ils ont une demi-piété, des sentiments imparfaits de dévotion, parce que cela règle du moins l'extérieur, et est nécessaire pour cet effet; mais le sceau de la piété, c'est-à-dire, les bonnes œuvres et la conversion du cœur ne s'y trouvent pas; ils ne s'abstiennent pas des péchés damnables.

Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune, mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre, et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir?

Nisi venerit discessio primum [1]: « Il ne viendra point que la révolte et l'apostasie ne soit arrivée auparavant. » Quel est ce mystère d'iniquité, cette apostasie des hommes quittant Jésus-Christ, en sorte qu'il ne trouve plus de vraie foi parmi eux? *Non inveniet fidem* [2]. Ce mystère d'iniquité est fait pour éprouver ses élus et ses fidèles serviteurs, et il consiste dans la corruption des maximes de l'Évangile et l'établissement de l'antichristianisme.

Nonne et ethnici hoc faciunt [3]? « Les païens ne le font-ils pas aussi? » Il faut que notre justice passe celle des gentils, qu'elle passe même celle des pharisiens. Quand serons-nous chrétiens, nous qui ne sommes pas encore arrivés au premier degré, qui est celui de la philosophie et sagesse purement humaine?

Les chrétiens doivent apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de leur persévérance et de leur chute, de leurs tentations, de leurs propres fautes et de leurs bonnes actions.

Utamur nostro in nostram utilitatem [4] : faire usage de Dieu pour aller à Dieu, c'est la vie chrétienne.

Fili, in vita tua tenta animam tuam; et si fuerit nequam, non des illi potestatem [5] : « Mon fils, éprouvez votre âme pendant votre vie; et si vous trouvez que quelque chose lui soit dangereux, ne la lui accordez pas. » La tentation dans

1. II *Thess.*, II, 3.
2. Luc, XVIII, 8.
3. Matth., V, 47.
4. S. Bern., hom. III, sup. *Missus*, n° 14, tom. I, col. 748.
5. *Eccli.*, XXXVII, 30.

les grandes charges, dans les grandes affaires, c'est qu'on les trouve si importantes qu'on y donne tout, et que l'affaire du salut s'oublie.

Que vous vous faites de belles maisons! que vous acquérez de belles terres! Pourquoi vous faites-vous de nouveaux liens? Pourquoi aggravez-vous votre fardeau? Votre maison est bâtie, votre héritage est assuré, toutes vos acquisitions sont faites; il n'y a plus qu'à se mettre en possession.

En l'autre vie tout est infiniment plus vif qu'en celle-ci. Nous n'avons ici qu'une ombre de plaisir, et qu'une ombre de douleur. Nous ne saurions concevoir toutes les puissances du siècle futur, *Virtutes sæculi venturi*[1]. La vertu, la force, la puissance, se montrent là : tout ce qui est en cette vie n'est rien.

On voit dans les hommes le désir de plaire: c'est le premier péché par complaisance; on y voit aussi le désir de contredire. Comment accorder de si grandes contradictions? C'est que nous voulons tout rapporter à nous, et ne pouvons souffrir ce qui s'oppose à nos désirs. De la première source vient la flatterie; de l'autre, la plupart des désordres de la vie.

Le précepte n'empêche pas le péché, parce qu'il faut boucher la source, qui est la convoitise : au contraire, le précepte irrite le désir; car l'âme fait effort quand on veut lui ôter ce qu'elle regarde comme son bien. Or quand on lui défend, on lui arrache déjà, en quelque sorte, ce qu'elle possède par l'amour, et elle accroît son effort pour le retenir.

On pèche principalement en deux manières à l'égard de soi-même, par les paroles: par des discours de vanité, en publiant ce qu'il faut taire; par des discours de curiosité, en s'enquérant de ce qu'il ne faut pas savoir.

1. *Hebr.*, VI, 5.

Par un raffinement de délicatesse, on hait la médisance, la galanterie grossière; pourvu qu'on la tourne agréablement, on n'en a plus d'horreur. La haine du vice a fait qu'on en parle avec circonspection; la haine n'est plus que pour les paroles et les apparences.

Peut-on mettre en comparaison ce que vous faites de bien avec ce que vous faites de mal? Pourquoi péchez-vous? Parce que vous aimez le péché. Pourquoi priez-vous? Parce que vous craignez : l'un donc par l'inclination, l'autre par une espèce de force.

Il est important que l'esprit soit dompté : nous n'avons pas le courage de retrancher nous-mêmes notre volonté; Dieu, comme souverain médecin, le fait en plusieurs manières, et surtout par les contradictions qu'il nous envoie. Les véritables vertus se font remarquer durant les persécutions.

De peccato triumphum agere[1] : « Triompher du péché comme un conquérant, qui, non content d'avoir vaincu, choisit un jour pour triompher ; » mener ainsi ce péché, ce roi captif en triomphe par une pénitence publique et édifiante. Deux sortes de personnes ont besoin de conversion : les honnêtes païens, qui n'ont que des vertus morales, et ceux qui ont commis de grands crimes.

Les criminels doivent agir différemment envers un juge qu'ils ne feraient envers un père : envers un juge, on nie, on se défend, on s'excuse ; envers un père, on confesse, on promet, on demande grâce; on ne défend pas le passé, on donne des assurances pour l'avenir. Un juge veut la punition, et un père l'amendement du criminel; c'est pourquoi il oublie le passé, pourvu qu'on stipule pour l'avenir.

Dieu veut que nous le servions avec ferveur; c'est pour-

1. S. Greg. Nazian., *Orat.* XL, n° 26 ; tom. I p. 657.

quoi il fait naître en nous les passions qui font agir ardemment, comme l'émulation.

Il faut mener les hommes passionnés comme des enfants et des malades, par des espérances vaines.

Pour pratiquer la patience chrétienne, il faut souffrir les maux, souffrir le dégoût, souffrir le délai.

Orantes nolite multum loqui[1] : « N'affectez point de parler beaucoup dans vos prières. » Jésus-Christ nous avertit ici d'éviter les prières où l'on ne fait que parler sans sentiment, où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter de l'esprit.

La retraite et l'oraison nous apprennent à mourir; parce que celle-là détache les sens des objets extérieurs; et celle-ci, l'esprit des sens.

Dieu enseigne quelquefois aux hommes des choses qu'ils ne pensent pas savoir : « J'ai instruit une veuve, dit-il à Élie, pour te nourrir[2]. » Elle n'en savait rien; mais elle y était toute préparée par la disposition secrète du cœur.

1. Matth., VI, 7.
2. *Reg.*, XVII, 9.

FIN DU VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages

DISCOURS PRÉLIMINAIRE 1

SERMONS

Sur le véritable esprit du christianisme 37

Sur la divinité de la religion. 62

Sur l'unité de l'Église. 86

Sur la Providence 140

Sur le culte dû à Dieu 160

Pour la fête de tous les Saints. 183

Sur le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur. 225

Sur la charité fraternelle. 254

Sur les jugements humains. 275

Sur l'amour des plaisirs 294

Sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie . . . 315

Pour la profession de madame de la Vallière. 341

Pages

Sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église 367

Sur l'honneur 385

Sur la justice 405

Sur la pénitence 435

Sur l'impénitence finale 458

Sur la vertu de la croix de Jésus-Christ 481

PENSÉES CHRÉTIENNES ET MORALES 497

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.), (France). — 25.8.1922.